ALFRED DE MUSSET

—

Lettres d'amour
à
Aimée d'Alton

(MADAME PAUL DE MUSSET)

SUIVIES DE POÉSIES INÉDITES

1837-1848

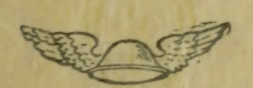
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LÉON SÉCHÉ

PORTRAIT D'AIMÉE D'ALTON D'APRÈS LE BISCUIT DE BARRE

ET AUTOGRAPHES



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

A. Perreau

ed. originale

PQ
2370
.A2
1910
SMRS

LETTRES D'AMOUR

A AIMÉE D'ALTON

A LA MÊME LIBRAIRIE

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs, par Léon Séché (documents inédits)...................... 2 vol.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché.................................... 1 vol.

LAMARTINE, DE 1816 A 1830. ELVIRE ET LES MÉDITATIONS, par Léon Séché.................................... 1 vol.

ALFRED DE MUSSET, l'Homme et l'Œuvre, les camarades, les femmes, par Léon Séché...................... 2 vol.

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché.......................... 1 vol.

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve, G. Sand et Mme d'Agoult, par Léon Séché.................. 1 vol.

LETTRES INÉDITES DE HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché..... 1 vol.

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1823-1827)....... 1 vol.

MADAME D'ARBOUVILLE, d'après sa correspondance inédite avec Sainte-Beuve.................................. 1 vol.



ALFRED DE MUSSET

—

Lettres d'amour
à
Aimée d'Alton

(MADAME PAUL DE MUSSET)

SUIVIES DE POÉSIES INÉDITES

1837-1848

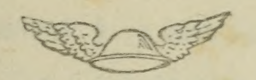
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

LÉON SÉCHÉ

PORTRAIT D'AIMÉE D'ALTON D'APRÈS LE BISCUIT DE BARRE

ET AUTOGRAPHES



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMX

1.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

582

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AVANT-PROPOS

Champfleury disait un jour que la maison de Sainte-Beuve était un confessionnal.

En héritant de l'une, M. Jules Troubat devait hériter de l'autre.

Mais s'il reçoit des confidences, il sait aussi garder les secrets.

On l'a bien vu, ces jours derniers, lors de l'ouverture du fameux coffret renfermant les lettres d'Alfred de Musset à « une inconnue » qu'il avait déposées, il y a trente ans, à la Bibliothèque nationale dans les circonstances que voici.

Au mois de mars de l'année 1880, il reçut la visite d'une grande dame en cheveux blancs qui lui dit, sans honte ni détour :

— J'ai été dans ma jeunesse l'amie d'Alfred de Musset et j'ai gardé de ce temps-là un certain nombre de lettres du poète au sujet desquelles je suis prise de scrupules.

— Pourriez-vous me dire quels sont ces scrupules?

— Oui, c'est pour cela que je suis venue. Cette liaison étant ignorée du public, je me demande s'il m'appartient de la divulguer et si je ne ferais pas mieux d'anéantir cette correspondance.

— Gardez-vous-en bien, Madame, vous n'avez pas le droit, en conscience, de brûler des lettres d'Alfred de Musset.

— C'est qu'elles sont si brûlantes !

— Raison de plus !... Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de les déposer à la Bibliothèque nationale, sous la réserve toute naturelle qu'elles ne pourront pas être communiquées avant un délai de... Cela se fait tous les jours et chacun y trouve son compte : ceux qui reculèrent devant l'autodafé, comme la masse des lec-

teurs, — car la gloire efface tout, a dit un grand poète que Musset adorait (1). Aussi bien, du moment que vous êtes fière d'avoir été l'amie d'Alfred de Musset, je ne vois pas pourquoi vous le seriez moins dans la mort que dans la vie.

La confidente se rendit à ce raisonnement avec une parfaite bonne grâce, et, quelques jours après, elle apportait à M. Jules Troubat un coffret rempli de lettres qu'elle le priait de déposer à la Bibliothèque nationale sous deux conditions : 1° ce dépôt demeurerait anonyme; 2° le coffret ne serait ouvert qu'au bout de cinquante ans.

Pourtant, sur les observations de M. Léopold Delisle, la donatrice consentit à réduire ce délai à trente ans.

Et voilà comment, à partir du 3 janvier dernier, nous eûmes la bonne fortune de pouvoir prendre copie des lettres en question.

Mais on n'avait pas attendu cette date pour

(1) Lamartine : *Ode à Bonaparte*.

ôter son masque à l'ancienne amie d'Alfred de Musset. Eût-elle, d'ailleurs, réussi à le garder jusque là, que certainement les lettres du poète l'auraient trahie, quelques précautions qu'elle eût prises — de concert avec son mari — pour cacher son état civil.

Son mari, ai-je dit ? Je ne sais rien de plus piquant, en effet, que le rôle joué par Paul de Musset en cette affaire.

Non content d'avoir épousé sur le tard la maîtresse de son frère, c'est avec son plein consentement, et de son vivant (1), que fut fait le legs à la Bibliothèque nationale, et c'est lui, bien plus que sa femme, qui visiblement ratura, truqua, surchargea certaines parties de cette correspondance.

Je n'en fus pas, du reste, autrement surpris, sachant que Paul de Musset avait la manie de corriger les œuvres de son frère, et qu'il con-

(1) Paul de Musset ne mourut, en effet, que le 17 novembre 1880.

naissait depuis longtemps sa correspondance avec Aimée d'Alton. N'est-ce pas à elle, par exemple, qu'il fait allusion, quand il dit dans la *Biographie* d'Alfred : « J'en ai lu des fragments qu'on pourrait mettre à la suite des *Lettres portugaises* » ?

Dieu me garde de le contredire là-dessus ! il y a beaucoup de vrai dans ce jugement, appliqué à la première partie de cette correspondance.

Mais quelle que soit la valeur littéraire des *Lettres à Aimée d'Alton*, ce qui m'agrée surtout en elles, c'est qu'elles nous font entendre une note absolument différente de celle des lettres à George Sand.

Autant celles-ci étaient extravagantes, désespérées, romantiques, autant celles-là sont pimpantes, enjouées, passionnées, libertines.

Les premières font penser aux cris déchirants d'un enfant qu'on sépare de sa mère.

Les secondes à l'escapade de deux écoliers en vacances. — J'ajoute qu'elles intéressent au

plus haut point l'histoire de la vie et des œuvres d'Alfred de Musset.

En les sauvant des flammes, M. Jules Troubat a donc bien mérité des lettres françaises.

L. S.

Paris, 10 janvier 1910.

AIMÉE D'ALTON

2

I

On savait dans son entourage, et notamment chez Mme Jaubert, sa cousine, qu'elle avait été la bonne amie d'Alfred de Musset. Car elle n'en faisait point mystère et elle se flattait volontiers d'avoir inspiré *le Fils du Titien*. Mais cela remontait si haut et avait duré si peu, que nous n'en aurions probablement rien su, si elle n'avait eu la coquetterie posthume de nous mettre les pièces à conviction sous les yeux.

Aimée-Irène d'Alton naquit à Hambourg (1) le 20 septembre 1811.

(1) Et non à Paris, comme le dit à tort son acte de décès.

Son père, Alexandre, descendait du chevalier Gauthier-Dalton, qui accompagna Guillaume-le-Conquérant en Angleterre et fit souche ensuite en Irlande (1). Il était fils de Guillaume et de Marie-Louise-Antoinette Coilliot, cousine de la mère de Sainte-Beuve. Guillaume Dalton était venu en France, en 1738, appelé par deux oncles, dont l'un était évêque et l'autre maréchal de camp. L'évêque voulait en faire un homme d'Eglise. Après quatre ans d'efforts inutiles, il le passa au maréchal de camp qui le fit entrer dans le corps des cadets. Guillaume prit part à la bataille de Fontenoy, puis, comme il était d'humeur aventureuse, il s'embarqua pour les Indes, où il se lia d'amitié avec son cousin Shée.

C'est par la protection de celui-ci qu'Alexandre d'Alton obtint, en 1791, un brevet de sous-lieutenant dans l'infanterie et fut nommé, quatre ans plus tard, aide de camp du général Hédou-

(1) *Arch. du ministère de la Guerre.* — Alexandre d'Alton était né à Brive (Corrèze) le 20 avril 1776. Il mourut à Versailles le 20 mars 1859.

ville. Il assista en cette qualité aux préliminaires de la pacification de la Vendée et dut une partie de sa fortune à deux circonstances que je crois bon de rapporter.

Un jour — c'était en 1795 — des paysans se présentent au quartier général de Hoche et lui adressent de justes réclamations. Hoche veut les indemniser, mais il n'a comme argent que des assignats. Il demande dix louis à l aide de camp du général Hédouville. Alexandre d'Alton les emprunte à son frère James, qui en possédait trois cents et servait de secrétaire à ce général. Hoche les distribue aux paysans qui, touchés de ce procédé, lui découvrent la retraite de l'abbé Bernier. Mais l'abbé se tenait sur ses gardes. Quand on arriva devant sa cachette, il s'était enfui, et l'on ne prit que Stofflet, qui fut passé par les armes.

A quelque temps de là, Alexandre d'Alton se signala de nouveau par un coup d'éclat. Il était en garnison à Rennes. Un soir, à la sortie du

théâtre, en rentrant chez lui il entend, dans la rue, deux ou trois détonations d'arme à feu. C'était un Vendéen qui venait de décharger son pistolet sur Hoche. Alexandre se retourne et aperçoit l'assassin qui se sauvait à toutes jambes. Il s'élance à sa poursuite avec un de ses camarades, gagne rapidement du terrain et va l'atteindre, quand l'autre s'esquive et se blottit dans un fossé. Alexandre, ayant découvert la ruse, revient sur ses pas et se jette sur lui. Mais le Vendéen était grand et fort. Il se relève, se débarrasse de l'étreinte du jeune officier et reprend sa course. Alexandre lui saute alors sur le dos, s'y cramponne et donne à ceux qui venaient à la rescousse le temps de le rejoindre et de s'emparer du meurtrier. Le lendemain, le général Hoche demandait au général Hédouville de lui céder son aide de camp et d'Alton demeura à ce poste d'honneur jusqu'à la mort du pacificateur de la Vendée (1). Il avait à ce moment le grade

(1) *Mes Mémoires*, par le comte d'Alton-Shée, t. I, pp. 3 et sq.

de capitaine ; en quelques années il devint chef de bataillon, colonel, général de brigade, employé à l'état-major général de la Grande armée ; il fut fait baron de l'Empire par lettres patentes du 15 janvier 1810, et après la prise de Smolensk où il reçut un coup de biscaïen au pied gauche, le général comte Morand demanda pour lui à l'Empereur « avec de l'avancement une bonne dotation *parce qu'il était très pauvre*, n'ayant pour toute fortune que trois enfants et 4.000 fr. de rentes mal payés » (1).

II

C'est dire avec quelles histoires fut bercée l'enfance d'Aimée.

Nourrie dans le culte de Napoléon, elle avait à

(1) *Arch. du ministère de la Guerre.* — Le soir de Friedland, où il entra le premier, le général d'Alton fut porté à l'ordre du jour par le maréchal Ney.

peine dix ans quand il mourut à Sainte-Hélène. Sa fin tragique lui causa une telle émotion que, soixante ans après, elle frissonnait encore à ce souvenir.

Elle ne pardonna jamais aux Alliés d'avoir martyrisé le grand homme. Aussi, quand il fut question de ramener ses cendres, partagea-t-elle la joie de tous les patriotes, à commencer par son père, dont le nom venait précisément d'être gravé sur l'Arc de triomphe de l'Etoile.

Huit ans auparavant, la mort de sa mère, arrivée le 11 septembre 1832 (1), avait complètement changé le cours de sa vie. Comme elle était majeure et qu'elle avait été élevée librement, à l'anglaise, on lui avait laissé la bride sur le cou. Elle en profita pour s'émanciper tout à fait, et bientôt, dans le salon cosmopolite de Caroline d'Alton, sa cousine, elle se vit très entourée, très courtisée pour ses dons naturels qui étaient charmants.

(1) Reine-Elisabeth-Ferdinande Baton.

Si l'on s'en rapporte à la délicieuse figurine de Barre (1), qui est en ma possession, elle était effectivement très séduisante avec ses cheveux blonds séparés en deux grappes de papillotes, ses yeux de myosotis candidement effrontés, son nez futé, sa bouche mutine, sa main mignonne et son pied fin. Mais elle était peut-être encore plus spirituelle que jolie, et je tiens d'une personne de sa famille que, sous ce rapport, elle était de force à jouer à la raquette avec Mme Jaubert, et ce n'est pas peu dire. En tout cas, Mme Jaubert s'amusa de bonne heure des traits et des mots d'esprit de sa jeune cousine. Elle écrivait une fois à son frère Edmond :

« Une bonne lettre d'Aimée hier. Elle me conte sous le sceau du secret que, dernièrement, causant avec Barre, il soutint la thèse que les hommes de mérite étaient bien nés, que, partis

(1) Barre est l'auteur du buste d'Alfred de Musset qui décore son tombeau au Père-Lachaise. Cette figurine en biscuit de Sèvres est celle que nous reproduisons en tête de ce livre.

de bas, leur talent demeurait incomplet, etc., etc. Aimée, avec une politesse exquise, songeant tout le temps au père de Barre, soutint le contraire. « Sorti du peuple, dit-elle, on peut parvenir à toute distinction. Je n'en excepte, continua-t-elle en riant, que les fils de portier. Ah ! ne dites pas cela, s'écria Barre, mon père est fils de portier. » Aimée prétend que, suant sang et eau, sans se troubler, elle a fait l'éloge *del padre*. La bouche devait être pincée, si j'en juge par cette phrase qui termine le récit : « Pourtant nous n'aimons guère les portiers, chez nous ! » Conclusion qui m'a tout à fait fait rire (1). »

Mais l'esprit chez Aimée n'avait pas toujours ce caractère ; il avait à l'occasion une pointe de sentiment qu'il n'avait pas chez Mme Jaubert, et cela donnait à son commerce un charme poétique de plus. Bref, l'ensemble de ses qualités, voire de ses défauts, composait un tout singulièrement

(1) Cf. notre ouvrage sur *Alfred de Musset*, t. II, p. 59.

capiteux, et je ne m'étonne pas qu'Alfred de Musset l'ait trouvée un jour de son goût.

III

Justement il avait été présenté à Mme Jaubert, quand Aimée allait avoir ses vingt-cinq ans. Ce n'était déjà plus la jeune fille. Elle avait beau être fraîche et rose comme une pêche mûre sur l'espalier, ses allures, sa conversation, ses manières étaient d'une jeune femme qui sait à quoi s'en tenir sur l'article 7. Mais, tout libertin qu'il était, Alfred de Musset ne se sentait pas à l'aise avec ces sortes de demi-vierges. Plus d'une fois il lui était arrivé d'être tenté par un de ces petits serpents à l'œil candide, et chaque fois il avait résisté à la tentation. Il aimait moins le fruit vert que l'autre, même un peu piqué. Et donc, pendant un certain temps, il sembla

ne faire qu'une attention médiocre à la jolie cousine de sa petite marraine. Un jour, pourtant, comme elle lui paraissait ennuyée et inquiète, il se risqua à lui dire, entre deux contredanses, que le seul moyen de n'avoir jamais d'ennui était d'aimer. Mais elle lui répondit très sérieusement qu'elle n'avait « que faire d'amoureux ». Et il se le tint pour dit. Or, voilà qu'un beau soir elle arrive chez Mme Jaubert avec une boîte à aiguilles en écaille noire dont elle lui fait présent. Alfred, qui était là, s'empare de la boîte, l'admire et la veut garder. La marraine proteste et la cousine se fâche. Alfred s'obstine, tant et si bien qu'à minuit on disputait encore à qui resterait la boîte. Aimée, trouvant que la petite comédie avait assez duré, passe dans l'antichambre, s'enveloppe d'un capuchon blanc qui lui seyait à merveille, et se retire. « Ah ! le joli petit moinillon blanc ! » s'écrie Musset. Et le lendemain matin, dès l'aube, Aimée recevait les strophes

pimpantes du petit moinillon blanc et rose que Paul de Musset a publiées à la fin de la biographie de son frère, sans nous dire à qui elles étaient adressées.

On devine la surprise d'Aimée. Elle répondit le jour même à l'auteur de cet impromptu en lui envoyant une petite boîte en bois de santal contenant non des aiguilles, mais une plume que nous retrouverons dans sa correspondance avec elle.

Pour le coup la glace fut rompue — si glace il y avait — entre Alfred et le petit moinillon rose, et ce fut bientôt au tour d'Aimée d'intriguer le poète-dandy.

Elle raffolait de ses *Contes d'Espagne et d'Italie* et mettait au-dessus de tous les romans à la mode sa *Confession d'un enfant du siècle.* Mais elle trouvait, comme la marraine, qu'il ne produisait pas assez, et elle se demandait quelle pouvait bien être la cause de sa paresse, étant donnée sa facilité à écrire. Les uns disaient que

c'était la faute de la dame de pique, et les autres celle de la dame de cœur. Les jeux de l'amour et du hasard, alors? Cependant, un jour il avoua devant elle qu'il avait perdu tout son argent dans un tripot et qu'il ne toucherait pas à une plume avant de s'être rattrapé. — « Quel malheur! se dit tout bas Aimée. Si j'essayais de le guérir de cette vilaine maladie! Oui, mais comment? » — Et la voilà qui, après réflexion, se met en tête de lui broder une bourse. « Peut-être comprendra-t-il l'allégorie, pensait-elle. Offrir une bourse à un joueur, c'est évidemment l'inviter à faire des économies, car les joueurs de profession ont l'habitude de mettre leur argent dans leurs poches pour y puiser plus facilement, et c'est pour cela aussi que leurs poches sont si souvent percées! Décidément, l'idée est bonne : offrons-lui une gentille bourse faite de nos mains, au besoin nous y glisserons un petit mot pour achever de nous faire bien comprendre. »

Et quelques jours après le poète de *Namouna* recevait à domicile, dans une jolie boîte fermée avec des nœuds de rubans, une petite bourse en filet où se trouvait un billet ainsi conçu :

« Quel accueil vous fera-t-on, ma chère petite bourse ? Direz-vous tout le plaisir qu'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de votre petite personne ? On ne s'attend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu vous montrer que dans tous vos atours. Aurez-vous un baiser pour votre peine (1) ? »

Puis venait ce sage conseil :

« Ne dépense pas trop légèrement ce que je renferme, quand tu sortiras de chez toi, charge-moi d'une pièce d'or, c'est assez pour un jour ; et s'il t'en reste le soir quelque chose, si peu que ce soit, tu trouveras un pauvre qui t'en remerciera, et les Muses te le rendront (2). »

(1) Note manuscrite d'Aimée d'Alton en tête de sa copie des Lettres d'Alfred. — Ce passage fait partie du monologue de Mme de Léry dans la première scène du *Caprice*.

(2) Extrait du *Fils du Titien*.

Vous pensez si Alfred fut intrigué. Cette bourse lui arrivait au moment où le duc d'Orléans venait de lui proposer d'aller à Madrid comme attaché d'ambassade avec des instructions secrètes du Prince. Il s'agissait de l'affaire des *Mariages espagnols* (1). Comme il était pressé et que, après avoir fait le tour de ses connaissances, il n'avait pu mettre la main sur celle qui lui avait offert ce gracieux présent, il s'en alla conter la chose à sa marraine, qui lui dit en souriant :

— Sûrement c'est une femme, mais comme elle n'a point donné son adresse, je serais bien en peine de vous la nommer, mon fieu ! Avez-vous au moins compris la leçon ?

— Je vous le dirai plus tard, ma petite marraine... En attendant je m'en vais écrire à Aimée.

Aimée avait quitté Paris et se reposait auprès de Châlons-sur-Marne d'une maladie qui l'avait beaucoup fatiguée.

(1) Détail emprunté aux lettres qui suivent.

Il prit la plume dont elle lui avait fait cadeau et lui adressa ce joli sonnet :

Lorsque j'ai lu Pétrarque, étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage,
Il aimait en poète et chantait en amant ;
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.

Lui seul eut le secret de saisir au passage
Les battements du cœur qui durent un moment,
Et, riche d'un sourire, il en gravait l'image
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

O vous qui m'adressez une parole amie,
Capricieuse enfant qui l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.

J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai pas son génie,
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

C'est ainsi, nous dit Aimée (1), que s'engagea la correspondance. — On était au mois de mars 1837. Durant les premières semaines on s'écrivit des lettres brûlantes et folles d'un côté, mais assez réservées de l'autre. Le petit moinillon rose fut même, à un certain moment, quelque peu

(1) Page III de sa copie des Lettres d'Alfred de Musset.

effrayé des libertés du poète et lui rappela malicieusement le proverbe qui dit qu'on ne doit pas vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre! Mais Alfred, qui savait maintenant à qui il avait affaire, laissait dire le petit moinillon rose et s'enflammait de plus en plus. Si bien que, pour éteindre cet incendie, Aimée, qui était bonne fille, ne trouva pas d'autre moyen que de se donner, au mois d'avril suivant, corps et âme.

Un mois après, *le Caprice* était fait et paraissait dans la *Revue des Deux Mondes* (1). On sait quel parti le poète tira de la bourse en filet de son amie.

« Pendant les deux années 1837 et 1838, nous dit son frère, Alfred travailla sans fièvre, sans surexcitation, toujours sous l'inspiration de son cœur, car elle ne pouvait lui venir d'autre part, mais d'un cœur plus libre et plus joyeux. Il prenait les ennuis de ce monde avec plus de patience, il restait volontiers enfermé au milieu

(1) Nº du 15 juin 1837.

de ses livres, comme il s'est plu à le dire dans ce couplet de *la Nuit d'octobre :*

> Jours de travail ! seuls jours où j'ai vécu :
> O trois fois chère solitude (1) !

Il y aurait bien quelques ombres à ajouter à ce tableau, et les lettres d'Alfred à Aimée se chargeront de cette besogne, mais c'est un fait que, durant sa liaison avec elle, il travailla plus que jamais. Toutes ses nouvelles, depuis *Emmeline* jusqu'à *Croisilles*, et l'admirable poésie qu'il a intitulée *l'Espoir en Dieu*, sans parler de ses vers sur *la Mi-carême* et sur *la Naissance du comte de Paris*, sont de ce temps-là.

J'ai dit, au commencement de ce chapitre, qu'Aimée se flattait d'avoir inspiré *le Fils du Titien*. C'est un détail qu'on ignorait jusqu'en ces derniers jours, et à première vue j'avoue qu'il n'y paraît guère. Pourquoi Musset a-t-il emprunté à Venise le cadre et le sujet de cette

(1) *Biographie d'Alfred de Musset.*

charmante histoire? C'est bien simple : Aimée et Mme Jaubert, sa complice, lui ayant reproché sur tous les tons son irréductible paresse, il tenait à leur prouver qu'il n'était pas besoin de tant produire pour s'immortaliser, puisque le fils du Titien était passé à la postérité avec le seul portrait de sa maîtresse.

Peut-être aussi pensait-il encore à *l'autre* en empruntant à Venise le sujet de cette nouvelle. Mais s'il est vrai qu'il n'est pire douleur que de se souvenir des jours heureux dans les jours de misère, il dut sentir aussi, pendant qu'il écrivait le *Fils du Titien* (1) sous les yeux de l'amie, qu'il n'est pas moins doux de se souvenir des jours malheureux dans les jours de bonheur.

Quant à Aimée, la fierté qu'elle éprouvait d'avoir été l'inspiratrice de ce petit roman lui venait surtout, j'imagine, des deux sonnets qu'Alfred y a enchâssés. Et elle n'avait pas tort,

(1) Il parut dans *la Revue des Deux Mondes* le 1er mai 1838.

car ces deux sonnets sont parmi les plus belles perles de son écrin poétique. Nous connaissons le premier, voici le second :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour ;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle.

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas.
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
(Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle.

IV

Mais avec un cœur aussi volage que celui du « prince Phosphore », le bien nommé, cet amour,

tout heureux qu'il fût, ne pouvait pas durer toujours. Et c'est déjà beaucoup qu'il ait duré deux ans!

Il n'y avait pas six mois qu'ils étaient ensemble, que le charme de la petite bourse avait cessé d'opérer, et qu'Alfred était retourné, comme le chien de l'Ecriture, à son vomissement — entendez par là les échecs, l'absinthe et les filles. C'est au point qu'au mois de mars 1838, à la suite de pertes au jeu, il se trouva dans l'impossibilité de payer le loyer de la chambre qui abritait leurs amours. Il pria alors Aimée d'envoyer *son* Paul en donner congé. Ce Paul était un homme de confiance au nom duquel il lui adressait ses lettres.

Vainement Aimée, pour le retenir sur la pente du vice où il glissait de nouveau, lui offrit à ce moment de l'épouser, il lui répondit, dans une lettre très franche et très digne, que, si elle était millionnaire, il accepterait en riant et ferait un sonnet là-dessus en fumant sa cigarette, sûr qu'il

serait d'avance de pouvoir lui rendre cela un jour, mais que, dans la situation précaire où ils étaient tous les deux, il n'aurait pas le courage de l'entraîner après lui, car il ne voulait pas faire son malheur.

Cela ne l'empêchait pas, du reste, de l'aimer tendrement, passionnément, de l'appeler son âme, sa rose blanche, sa nymphe aimée, son moinillon, sa poupette, et de lui écrire entre deux bouderies des billets délicieux.

— « Tu ne tiens plus à la vie que par moi, dis-tu, toi, bonne et belle et blanche fille à qui je dois bonheur, plaisir, repos et courage, ah! nom d'un chien! »

Et il courait là-dessus après Rachel ou après la princesse Belgiojoso!

L'année 1838 fut marquée, comme chacun sait, par les débuts au théâtre de deux enfants prodiges : Rachel et Pauline Garcia. Le bruit que provoqua ce double événement fit sortir l'auteur du *Fils du Titien* de sa retraite studieuse,

et personne n'en sera surpris, quand j'aurai dit que Pauline débuta à Paris dans le salon de Mme Jaubert. La marraine, qui aimait la musique à la folie, avait convoqué pour la circonstance tout le ban des dilettanti, et le filleul, qui ne l'aimait pas moins, n'avait eu garde de décliner son invitation.

Bientôt après il fut amené à prendre la défense de Rachel contre celui-là même qui l'avait lancée (1). Cette passe d'armes fut si chaude, Rachel lui en marqua sur l'heure tant de gratitude qu'il en négligea quelque peu Aimée. Heureusement que le petit moinillon rose, tout en étant jaloux, avait bon caractère. Comme elle s'était donnée à lui surtout dans l'intérêt de sa gloire, elle trouva tout simple qu'il lui préférât une reine de théâtre — d'autant que, dans toutes ses lettres, il lui disait qu'il était décidé à ne plus travailler que pour la scène. Et peu à peu leur lien se relâcha, se dénoua

(1) Jules Janin.

tout seul, sans qu'il y ait eu entre eux d'explication — je ne dis pas sans larmes. Car Aimée l'aima toute sa vie et fit toujours bon accueil aux petits mots qu'il lui envoyait de loin en loin, comme pour rafraîchir son souvenir. Un jour même, c'était en 1842, il eut comme un regain d'amour pour elle et lui demanda un rendez-vous.

« Alfred fut reçu en visite, dit-elle quelque part (1), mais le temps avait fait son œuvre, les deux amoureux ne s'entendaient plus, on se sépara bons amis et on resta dans les meilleurs termes jusqu'à la mort du poète. Le jour de son enterrement, Mlle A. [d'Alton], se rendant à Paris en chemin de fer, pleurait silencieusement dans son coin. Quelqu'un s'informant de la cause de ses larmes, elle s'écria : « Monsieur, vous ne savez donc pas, Alfred de Musset est mort ! »

Quatre ans après, elle épousait son frère — à

(1) Dans sa copie des Lettres d'Alfred, p. 87 *bis*.

son corps défendant. Pour vaincre sa résistance, Paul de Musset n'eut besoin que de lui dire :

— N'avons-nous pas été, ne sommes-nous pas encore les deux meilleurs amis d'Alfred?

Paul de Musset la connaissait à fond depuis longtemps.

Quand elle s'était installée rue d'Anjou-Saint-Honoré, n° 78, Mme Jaubert écrivait à son frère, Edmond d'Alton-Shée :

— Aimée, toujours très tendre pour toi, s'occupe de rendre son escalier praticable le soir. « Ce n'est que pour Edmond, dit-elle naïvement, si les autres se cassent le cou, tant pis ! »

C'était peut-être, en effet, pour Edmond, qui avait alors les yeux malades, qu'Aimée prenait tant de précautions, mais c'était bien un peu aussi pour Paul de Musset, qui montait son escalier presque tous les soirs et ne le descendait souvent que fort tard dans la nuit.

V

Tant il y a que, vers 1860, après la mort du général d'Alton, Mme Jaubert, qui était au courant des relations de Paul avec Aimée et désirait voir se régulariser leur situation fausse, dit un jour à sa cousine :

— Ecoute, tu as passé l'âge où le mariage est une sottise. Tu as tout à l'heure 50 ans, il en a près de 57. Je ne crois pas que vous soyez jamais plus raisonnables tous deux. Marie-toi, et s'il te faut ma bénédiction, je te la donne.

Mais Aimée hésitait toujours, disant que le célibat avait rempli tous ses désirs et qu'elle tenait à conserver son indépendance.

A quoi la marraine avait répliqué :

— Tu me fais rire avec ton indépendance ; qu'en as-tu besoin à présent ?

Enfin, au printemps de 1861, elle se décida tout de même à passer sous les fourches caudines de l'hyménée, et voici en quels termes elle porta ce grand événement à la connaissance de la femme d'Edmond d'Alton-Shée :

Ce 8 mai 1861.

Ma chère Valentine, je viens vous annoncer une nouvelle qui, je suis sûre, vous fera plaisir : M. de Musset et moi allons nous marier. C'est une chose qui s'est décidée et arrangée durant mon séjour à Vernou (1). J'écris à Caroline (2) pour qu'elle en fasse part à Edmond, et je veux être la première à vous dire que mon visage a été remis à neuf pour cet événement et qu'il est aussi bien qu'il est susceptible de devenir à mon âge. Je vous recommande encore le secret du côté de votre sœur (3). Sitôt que les bans seront

(1) Propriété sise en Touraine, non loin de Vouvray, où M. et Mme Jaubert s'étaient retirés.

(2) Mme Jaubert.

(3) Mme Henri Bouchet.

pour être publiés, je lèverai la consigne. Ce mariage est la cause d'un raccommodement général entre ma famille et moi et cause à tous mes amis des accès de larmes joyeuses. Je suis contente. M. de Musset est content, sa famille est ravie et la mienne transportée d'aise.

Je vous sais assez mon amie pour être persuadée du plaisir que ma lettre va vous causer et je me dépêche de vous embrasser bien tendrement dans cette persuasion.

Votre cousine,

AIMÉE D'ALTON.

Et quinze jours après — le 23 mai — à la mairie du 8e arrondissement, Aimée convolait en justes noces, en présence de tous ses anciens amis qu'elle avait invités, malgré la grimace de son futur, pour bien leur signifier qu'elle faisait une fin.

Et Paul de Musset était si joyeux de ce mariage,

qu'il écrivait, le 5 juin suivant, de Bourron(1), où ils étaient allés passer leur lune de miel, à Edmond d'Alton-Shée, son nouveau cousin :

« Mon cher Edmond,

« L'estime et l'affection que j'ai toujours eues pour vous ont eu leur part d'influence sur l'événement qui nous a rendus cousins.

« Devenir le parent d'un homme qu'on aime depuis vingt-cinq ans et d'une femme comme Mme Jaubert, que ma mère appelle avec tant de raison « nos amours à tous et toujours », ce sont là des considérations importantes dans l'association à perpétuité que nous venons de former ensemble, votre cousine et moi. Il y a cela de bon, dans l'âge raisonnable où nous sommes, qu'on y fait tout soi-même et avec discernement. Des uns on peut rester cousin de nom et des autres on le devient de cœur. Ainsi, mon cher Edmond, en m'alliant à vous, je suis

(1) Bourron est à 8 kil. de Fontainebleau.

heureux de donner un nom consacré à notre *parenté élective*, comme dirait Gœthe, laquelle parenté date réellement pour moi des premiers temps où j'ai connu et apprécié votre esprit et votre caractère.

« Je vous laisse le soin d'habituer promptement votre charmante femme à voir en moi un bon cousin et un ami, et je m'en rapporte à votre vieille affection pour cela. Il n'y a guère de jours où nous ne parlions de vous. Le superbe pâté que nous avons reçu hier soir, et auquel je me prépare à faire honneur aujourd'hui, va nous fournir une occasion de plus de penser à vous et de fêter notre alliance...

« Croyez, cher Edmond, à la solide et inaltérable affection de votre dévoué cousin et ami.

« PAUL DE MUSSET. »

Hélas ! cette inaltérable affection ne devait pas tarder à se changer en inimitié !

J'ai dit ailleurs, (1) à la suite de quel incident les deux cousins se brouillèrent peu de temps après. Je dois rendre cette justice à Aimée qu'elle n'hésita pas une seconde, dans la circonstance, à épouser la querelle de son mari. Car, si elle était fière d'être née d'Alton, elle ne l'était pas moins du nom glorieux qu'elle portait à présent, et elle ne pouvait admettre qu'un membre de sa famille lui manquât publiquement de respect. Aussi, quand sous couleur de peindre l'ivresse, Edmond d'Alton-Shée s'avisa d'étaler sur la scène le vice capital d'Alfred de Musset, elle en fut d'autant plus contristée qu'il avait été son compagnon de plaisirs.

Et plus tard, quand Paul fut parti à son tour, elle ne laissa à personne le soin de défendre « mes Musset, mes pauvres morts », comme elle l'écrivait à Jules Troubat au mois de janvier 1881, dans une lettre intime que j'ai sous les yeux.

(1) Cf. notre ouvrage sur *Alfred de Musset*, t. I, p. 301 et sq.

Cependant Paul lui avait causé un gros chagrin en lui révélant *post mortem* qu'il avait eu depuis leur mariage un enfant adultérin.

Mais elle avait l'esprit si large, elle comprenait si bien la vie, que, sa colère une fois passée, elle eut à cœur d'assurer l'existence matérielle de cet enfant. Elle lui constitua devant notaire une rente viagère de 6.000 francs. Seulement, comme elle tenait par-dessus tout à glorifier dans l'avenir la mémoire des deux frères auxquels elle avait appartenu de corps et d'âme, elle ajouta cette clause à l'acte de dotation, que le capital de cette rente ferait retour, après la mort du titulaire, au ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui l'emploierait à élever un monument à Alfred et à Paul de Musset dans le jardin du Luxembourg. De la sorte, pensait-elle, ils seraient unis dans l'apothéose d'outre-tombe, comme ils l'avaient été dans le rude combat de la vie.

N'est-ce pas touchant ?

Cela fait, elle attendit tranquillement sa fin au milieu des chères reliques qu'elle avait rassemblées dans son appartement de la rue Cambon.

Et dès qu'elle la sentit venir, au commencement de l'été de 1881, elle se fit conduire chez les Dames de l'Espérance, rue de Clichy, 34. C'est là qu'elle s'éteignit le 30 novembre de la même année — quelques mois seulement après son mari.

Depuis lors, ils reposent à côté l'un de l'autre, au cimetière du Père-Lachaise, à quelques centaines de pas du tombeau d'Alfred de Musset. Je me demande même pourquoi on ne les a pas enterrés avec lui. Après ce que je viens de raconter, il me semble qu'ils avaient bien le droit de réclamer pour leurs cendres une part de l'ombre légère que le saule du poète répand sur son mausolée.

LETTRES D'ALFRED DE MUSSET
A AIMÉE D'ALTON

En tête de la copie (1), faite par Mme Paul de Musset, des lettres d'Alfred que nous publions aujourd'hui, on lit ces lignes qui leur servent en quelque sorte de préface :

1880.

Voici 43 ans que j'ai reçu ces lettres. Je les ai toujours conservées. Aujourd'hui, après avoir éliminé quantité de petits billets qui avaient leur numéro, mais qui ne disaient abso-

(1) Cette copie, jointe aux lettres originales, forme un cahier de III-88 pages in-8.

lument rien, j'ai effacé les adresses, et dans la crainte que l'encre ne détruisît quelque partie des lettres, je les ai recopiées moi-même (1).

Paul de Musset parle, dans la biographie de son frère, Alfred de Musset (année 1837), d'une liaison (passion réciproque) qu'il eut avec une femme du grand monde, dont il a gardé toute sa vie un bien bon souvenir...

Je ne sais pas quelles seront les idées qui auront cours en 1930 (2). En les lisant [ces lettres], on ne devra pas oublier qu'Alfred de Musset et Mlle X. faisaient partie de cette génération ardente, passionnée, enthousiaste, dont le poète a parlé dans l'introduction de la Confession d'un Enfant du siècle.

Les idées ont tellement changé depuis cette

(1) Elle ne s'est pas contentée d'effacer les adresses, elle a raturé violemment un certain nombre de passages et elle en a supprimé d'autres à coups de ciseaux, avec la collaboration de Paul de Musset, son mari.

(2) C'est la date primitive qu'elle avait fixée pour l'ouverture du coffret.

époque! ce qui paraissait tout simple alors est devenu chose incompréhensible aujourd'hui. Que sera-ce en 1930!

L'amour avait, dans ce temps-là, une autre allure qu'à présent. Quand le monde le trouvait excusable, il allait jusqu'à le protéger. Lorsqu'on se mêlait d'aimer, rien ne se faisait à demi, les échanges de sentiments et de toutes choses étaient sans limites.

1837

I

Mars (1).

La main me tremble en vous écrivant et peut-être ai-je tort de le faire — votre charmant secret n'a pas été trahi, et vous dire comment je le sais serait bien difficile. Je ne le sais pas — mais j'en suis sûr — et quoi qu'il puisse en arriver, il m'est impossible de ne pas vous en remercier.

(1) Cette lettre, comme beaucoup d'autres, a été datée par Paul de Musset qui s'est servi pour cela des timbres de la poste, quand ils n'étaient pas trop effacés.

S'il est vrai qu'un livre écrit avec le cœur puisse faire de loin quelque bien à un cœur ami, il faut que l'écrivain ait la permission de dire à son tour quel bien lui font de pareilles récompenses. Il faut qu'il réponde, et qu'il supplie qu'on ne pense pas que c'est son amour-propre qui répond — il faut qu'il ose dire : vous pour qui j'ai écrit, pour qui j'ai veillé, de telles choses me paient de tout et c'est moi qui vous suis redevable. Les applaudissements enivrent, mais ils durent peu et leur jouissance est bien légère; mais qui m'ôtera jamais ce que ce cher petit trésor m'a donné de courage, d'orgueil, d'espérance? Quand vous devriez en sourire maintenant et l'avoir peut-être oublié, et trouver qu'une tête folle se monte bien vite sur un caprice passé, qu'importe même? Recevez donc cette lettre comme j'ai reçu votre envoi, avec étonnement peut-être, mais dites-vous que c'est un cœur vrai que vous avez fait battre.

Y a-t-il autre chose au monde? Le reste n'est-

il pas un rêve? Ah! je le sens dans ce moment-ci, où je ne sais quelle idée d'avenir ou d'ambition va peut-être me faire partir d'un jour à l'autre pour quelque temps. Vous le dirai-je! Au milieu de ces courses de solliciteur, de ces audiences auxquelles je suis obligé et qui me mènent Dieu sait où, cette petite bourse qui m'accompagnera me parle le seul vrai langage. Hélas! c'est donc pour y mettre quelques pièces d'or que je partirai! Est-ce pour cela que vous l'avez faite?

Pardonnez-moi ce qu'il y a de ridicule à oser vous parler ainsi. — Je puis me taire, mais non parler à moitié. — Vous êtes ainsi, m'a-t-on dit, je crois, et sans cette idée de départ, peut-être n'oserais-je pas vous écrire.

Mais pourquoi maintenant et de si loin? Comment se fait-il qu'à Paris, près de vous, j'aie cent fois eu sur les lèvres ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, et que je n'aie jamais essayé de vous le dire sans presque vous fâcher?

Je n'ai seulement jamais pu vous dire que je vous trouvais belle, et le compliment le plus aisé et le plus ordinaire vous devenait désagréable par ma maladresse. J'y pense aujourd'hui et je me dis : tant mieux, tant mieux que nous n'ayons jamais échangé de ces paroles banales — on doit serrer une main comme la vôtre et non la baiser froidement. Oui, il y a quelque amitié pour moi dans cette main qui a fait ce petit travail si fin, si précieux, il y a une pensée de vous sur chacun de ces petits fils déliés, il y a du moins un regard de vous sur chacun d'eux. Quand vous reverrai-je ? Quand reviendrez-vous? Y serai-je encore? Voilà à quoi je pense maintenant et je vous demande en grâce si cette lettre vous paraît extravagante de ne pas y répondre, mais de ne pas m'en faire repentir. Un mot dur de vous me ferait plus de mal que le reste ne m'a fait de bien — car je vous connais maintenant et je vous aime, et ni vous ni moi n'y pouvons plus rien.— Vous qui ne me connaissez pas,

vous penserez que c'est l'effet d'un moment, ou un langage de jeune homme. Je sais ce que vous me diriez si vous me répondiez. Je sais aussi ce que je sens et que je n'ai jamais de ma vie menti ni à moi ni à personne. Ce n'est pas une qualité — je suis trop *fier* pour mentir. Me répondrez-vous? Je ne sais — mais quel que soit le sort de cette lettre, je la ferme plus heureux que je ne l'ai commencée. Elle portera du moins quelque chose de mon cœur à un noble cœur, à qui je me confie, et qui en fera ce qui lui plaira.

ALF^d M^t

II

31 mars (1).

J'ai laissé passer hier sans vous répondre parce que j'avais le soir une audience Mlle [ministérielle] et que je croyais pouvoir répondre ensuite à votre question. Rien n'est plus décidé qu'auparavant, et je ne sais ni si je partirai ni quand, ni où j'irai ; je suis engagé parce que le P royal a demandé pour moi au président du conseil une mission diplomatique — il n'est pas possible de reculer maintenant si on m'accorde ce que j'ai sollicité moi-même — voilà où j'en suis. Cependant je n'irai

(1) Cette lettre et les suivantes, jusqu'au retour d'Aimée à Paris, portent le timbre de Châlons-sur-Marne, où, comme je le dis plus haut, elle était allée passer quelque temps à la campagne.

pas en tout cas hors d'Europe, et ce ne sera pas pour longtemps, j'espère — ai-je besoin de vous dire que ce qui était mon unique désir il y a un mois me désole aujourd'hui? Comment prévoir sa destinée? En vérité, il y a telles occasions où le hasard semble railler les hommes et se servir de leurs propres espérances pour les faire souffrir! Puisque je suis en train de vous confier mes *secrets d'Etat*, je vous dirai que c'est probablement en Espagne que j'irai, mais comme vous savez peut-être, le Ministère va se modifier, et qui sait? — j'espère.

Maintenant parlons raison.

Je crois vous aimer, enfant, et je ne me trompe pas. Votre santé, dites-vous, est un obstacle invincible; je n'en connais pas à l'amour. Quant à « la femme plus âgée que moi, au visage de plus en plus sérieux » et à « la condamnation » permettez-moi de dire à ma vieille amie de 25 ans que j'en ai 26 — que je crois son cœur très sérieux, mais son jeune et charmant

visage très gai et très couleur de rose; — qu'une chaise longue n'est pas un si vilain meuble pour en dire du mal — que pour les talents, vous avez le premier de tous, celui d'être belle, et que pour l'esprit, ce qui fait le charme et l'attrait irrésistible du vôtre, c'est précisément ce mélange de gaieté et de sérieux, de vivacité et de langueur. — Enfant, le bonheur est fait pour vous, s'il est fait pour quelqu'un au monde.

Vous connaissez mon caractère, dites-vous, vous vous trompez à votre tour. Je suis plus vieux que vous d'un an par l'âge, et par l'expérience de dix ans. Que ce mot d'expérience ne vous fasse pas sourire; mon expérience n'est pas grand'chose ; laissez-moi vous dire ce qu'elle m'a appris.

Faire de beaux rêves et vouloir les réaliser est la première, l'inévitable condition des grands cœurs. Il faut cependant qu'en entrant dans la vie la réalité et ses mille dégoûts frappent tôt ou tard l'espérance encore vierge, et l'abattent au

plus haut de son vol. Ce n'est pas une phrase de moraliste que je dis là, c'est une vérité éternelle. La première expérience, Aimée, consiste à souffrir, elle consiste à trouver et à sentir que les rêves *absolus* ne se réalisent presque jamais; ou que réalisés, ils se flétrissent et meurent au contact des choses de ce monde.

Un sentiment d'amère réflexion est donc le résultat de cette première épreuve. Le cœur, blessé dans son essence même, dans son premier élan, saigne et semble à jamais déchiré.

Cependant on vit et il faut aimer pour vivre encore ; on aime avec crainte, avec défiance, et peu à peu on regarde autour de soi, et on s'aperçoit que la vie n'est pas aussi triste qu'on l'avait jugée, on revient à soi, on revient au bonheur, à Dieu, à la vérité. Le cœur, plus ferme, accepte les obstacles, les chagrins, les dégoûts même; sûr de lui, il les prévoit, les combat et les change quelquefois en biens. Plus résigné, il jouit mieux des jours heureux, les appelle avec plus d'ar-

deur, les prolonge avec plus de soin. Il en vient enfin à se dire : le mal n'est rien, puisque le bonheur existe.

Voilà mon expérience, Aimée, et celle que je voudrais vous donner, si j'avais quelque pouvoir sur votre bon et noble cœur. Ce n'est pas là la conclusion du livre que vous aimez (1) et qui n'en est pas moins vrai ; mais c'est là ce qui le suit, ce qui doit le suivre. Ne dites jamais, mon beau moinillon rose (2), que Dieu vous refuse le bonheur et ne cherchez pas de motifs de souffrances dans ce que vous appelez vos *idées folles* — ce sont des idées sages, les plus précieuses, les seules vraies. Laissez battre votre cœur, laissez-vous aimer ; laissez faire le Destin, il y a de beaux jours ici-bas ; ce bonheur que vous niez, il est en vous, dans vos yeux, sur vos lèvres, dans votre sein — respectez votre trésor.

(1) *La Confession d'un enfant du siècle.* — Note de Paul de Musset.

(2) Allusion à la poésie du « Petit moinillon blanc et rose » dont il est question dans l'Introduction de ce livre.

Le nom d'*amie* vous plaît. Enfant ! amitié, amour sont-ce donc deux mots ?

Ma lettre, dites-vous, renverse vos espérances. La vôtre me fait remercier Dieu. Elle m'ouvre un monde d'espérances, de désirs, de tourments sans doute, mais de jouissances divines — ne le fermez pas, mon bel ange, ne doutez pas, ne prévoyez pas, souriez, répondez, soyez bonne et vraie comme vous êtes belle ; — on a tant de force quand on se sent deux ! Mais venez le plus tôt possible ! ne le pourriez-vous pas si vous vouliez ?

III

Avril.

[Ici une large coupure aux ciseaux.]

Voilà le *bel ange* tel que je le rêve, tel que je l'aime, tel qu'il est *vraiment*, tel que je ne puis y penser le soir, sans trembler de désir. Laissez donc, je vous en supplie, le désenchantement à d'autres ! aux laides, par exemple, et soyez bien sûre que de votre vie vous ne désenchanterez personne, ce n'est pas pour cela que Dieu vous a faite, et vous n'avez rien de mieux à faire que d'y renoncer. Jetez au feu vos *résumés* philosophiques de l'amour, vos romans à la mode, et le mien tout le premier ! Lisez dans votre miroir,

dans les yeux de votre amant ; ce sont de meilleurs bréviaires que *la Confession d'un enfant du siècle* ! Si vous appelez l'amour une vie misérable, vous n'avez pas aimé. Renoncez à dire du mal de vous et venez — venez me dire : « Enfant, me voilà », et ajoutez surtout comme dans votre lettre : « *Tu* peux me trahir, m'humilier jamais ! » Mais je vous défie de dire ces mots-là ; je vous arrêterai au premier, en le baisant sur *tes* lèvres.

Venez et on ne vous humiliera pas, Mademoiselle, et on vous trahira, on fera ce que vous voudrez ! on vous obéira, soyez-en certaine — on vous croira, on vous respectera ... tant qu'on pourra, pourvu qu'on ait la permission de vous adorer en même temps.

Il y a dans votre lettre un mot — un seul mot qui aime : « Je veux, dites-vous, oh ! non, je vous supplie... » — Vous me suppliez de partir, chère ? est-ce bien vrai ? Vous me suppliez de continuer mes démarches ? eh bien, ma blanche,

je commence mal à vous obéir — car j'ai envoyé promener la diplomatie, l'ambition et toutes les reines d'Espagne passées et futures. Je reste — je ne veux entendre parler que de vous — je ne pense qu'à vous, et n'ambitionne que vous. La politique se passera de moi ; et pour ce qui est de mon avenir — je ne lui demande qu'un jour, celui où je sentirai votre cœur sur le mien. Aimée, ne m'écrivez plus ainsi. Si vous ne voulez pas venir, baisez un morceau de papier blanc et envoyez-le moi (1). Si vous aimiez, vous viendriez.

(1) Alfred de Musset, à moins que ce ne soit Aimée, avait collé un de ces petits morceaux de papier sur quelques-unes de ses lettres.

IV

Avril.

Je voulais renvoyer à mon Aimée son petit papier cent fois baisé pour la supplier d'y poser encore les lèvres et de me le renvoyer de nouveau. Je suis forcé d'avouer qu'il sent le tabac et la cire à moustaches — je n'ai pas pense en le voyant à rendre ma bouche digne d'approcher de la bouche qu'il représente. Ne sachant pas la place où vous l'aviez touché, je l'ai couvert, sucé tout entier — je l'aurais dévoré s'il était moins précieux... Chère âme, quand tes lèvres seront-elles à sa place — je me meurs en y songeant. Laissez-moi vous dire mon bonheur.

Jamais je n'ai rencontré une femme aussi franche, aussi vraie que vous. Jamais je n'ai vu tant de cœur, et si peu de coquetterie, tant de sincérité et tant de noblesse. Je relis vos trois lettres à la fois, et j'en pleure de joie. Il n'y a que vous au monde capable de parler ainsi. Vous ne savez pas ce que vous valez en comparaison des femmes ordinaires. Vous ne savez pas quel étonnement, quelle jouissance on éprouve en approchant d'un être tel que vous. Et quand je pense au mois de Mai — quand je me dis qu'une âme si belle, si candide, habite un corps aussi beau qu'elle, aussi blanc qu'elle, allais-je dire — mon amour, qu'ai-je fait pour être si heureux ? Ah ! que tu as raison de venir avec les fleurs, avec la verdure, avec la saison du soleil ! appelle-moi fou si tu veux — il me semble qu'à ton premier baiser, il va m'éclore une fleur dans le cœur. — Et vous osez parler de chagrins ! Vous osez concevoir quelque inquiétude. Dieu ne ment pas, ma rose blanche, et il mentirait si

nous n'étions pas heureux ! C'est avec la simplicité des anges que vous êtes venue à moi — c'est en souriant et sans hésiter que vous m'avez fait un aveu que les femmes vendent au prix de mille tortures, de mille comédies et de mille épreuves. Je ne sais si j'ai pour vous plus d'estime ou plus d'amour ; votre caractère n'a pas son pareil pour moi et cependant moi aussi j'ai été aimé par de nobles cœurs — mais jamais ainsi ! Je ne sais si en vous voyant je vais me jeter sur vos lèvres ou tomber à genoux devant vous — chère, chère, Aimée la bien nommée, que je suis heureux de vivre et de t'avoir connue !

Comment se fait-il qu'une tante qui a une chambre ne puisse la donner qu'à la fin du mois. Je n'y comprends rien, car enfin cette chambre existe — est-ce que quelqu'un ose l'occuper ? Pourquoi ne venez-vous pas chez votre cousine ? J'ai cru démêler à propos de la petite épître au Moinillon, qui m'a valu la plume avec laquelle

j'écris, et que je baise en ce moment — j'ai cru voir, dis-je, qu'Ad[lon] (1) ne vous aimait guère, ou que du moins elle était jalouse de vous, pauvre enfant ! je le crois bien, et je lui pardonne ; bien d'autres qu'elle seraient jalouses !

Ce n'est pas, j'espère, la tête rasée qui pourrait vous donner l'idée de retarder votre venue. J'adore déjà votre petite perruque ; est-elle bien pareille à vos cheveux ? vous donne-t-elle toujours ce petit air de beau page lutin ? Ah ! que je l'aimerai sur cette tête où elle tiendra comme elle pourra quand je l'y verrai. Savez-vous ce que vous ferez quand vos cheveux seront repoussés ? Vous me donnerez votre perruque — voilà encore une folie, n'est-ce pas ? je ne m'en soucie guère et je me coifferai avec de tout mon cœur, quand vous devriez me rire au nez.

Adieu, adorée, adieu, ma chère maîtresse (2).

(1) Belle-sœur de la fille de Mme Jaubert, la marquise de la Grange.

(2) Au bas de cette lettre Aimée avait écrit ces mots : « Le moinillon fut effrayé, trouva que le poète allait trop vite et se don-

Mes lettres sont plus longues que les vôtres.

Je vous dirais jusqu'à demain que je vous aime, mais pour le dire comme je le sens, je ne le puis pas.

nait trop de libertés. Sa réponse commençait ainsi : « J'ai lu dans quelque endroit qu'on ne doit pas vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

V

10 avril.

J'ai lu dans quelque endroit qu'il ne faut pas en boire plus qu'on ne vous en verse. C'est une petite vérité — cherchez ce qu'elle peut bien vouloir dire.

Je m'empresse d'abord, ma belle Aimée, de vous rassurer sur le voyage manqué. Une mission diplomatique ne mène à rien qu'à un moyen de passer son temps et de voir du pays sans dépenser du sien. Mais en général, au retour on se retrouve Jean comme devant — il en est de cela comme de bien des choses — c'est une excursion, un amusement quelquefois, quelquefois aussi un

souci qu'on se donne, et qui après tout ne rapporte rien que du temps perdu. Cela ne donne ni titre, ni droit sinon celui de porter un habit brodé. J'ai beaucoup désiré partir en courrier, précisément à cause de cette espèce d'indépendance au retour et peut-être même à cause de de l'habit brodé. Mais il se trouve que dans ce moment-ci je me vois pour l'automne prochain des engagements à remplir. Vous comprenez que si je passe mon été à courir, ce n'est pas le moyen d'avoir travaillé à l'automne ; ce n'est donc pas à moi une folie de refuser aujourd'hui ce que j'accepterai plus tard, lorsque je le pourrai sans inconvénient.

Cette *Confession*, à ce que je vois, ne veut pas vous sortir de la tête. C'est me punir par où j'ai péché, et je n'ai rien à en dire. Cependant quand on a fait un livre, on devrait avoir à la rigueur le pouvoir de le défaire. Mais je commence à croire que je n'y réussirai pas — vous serez donc l'Enfant du siècle et je n'aurais pas

le droit de m'en plaindre, si vous me permettiez d'être Mme Pierson.

Voulez-vous me dire, mon beau Moinillon, ce que ce peut être que d'être libertin quand on est amoureux ? Il me semble que c'est à peu près la même chose que d'être hypocrite en même temps que dévot. Je crois autant qu'il m'en souvient, que c'est dans la *Nouvelle Héloïse* que j'ai lu cette belle distinction, entre le libertinage et l'amour. Il n'y a qu'une petite difficulté, pour qu'ils se nuisent l'un à l'autre, c'est que dès que l'un existe, l'autre perd son nom.

Ne me croyez pas assez peu au fait des usages les plus simples pour vous aller voir dans une maison où je ne suis pas reçu. Une pareille idée ne vient guère, je crois, qu'aux enfants qui sortent du collège, et je n'en suis pas précisément là.

Je n'en conviens pas moins avec vous que je suis enfant et très enfant, que je me monte quelquefois la tête trop vite, et que j'aime à voir tout en beau plutôt qu'en mal. Vous voyez

que je fais bon marché de mes mauvaises qualités auxquelles je ne veux pourtant pas encore renoncer. Elles peuvent avoir leur bon côté, et en faveur des chances heureuses qu'elles peuvent me donner, je suis forcé de leur pardonner les mauvaises chances qu'elles rencontrent.

VI

13 avril.

Je ne suis qu'un sot et vous êtes un ange, mais je ne me repens pas de ma lettre, puisqu'elle me sert à vous mieux connaître et à vous aimer plus encore. Ne croyez pas que ce soit l'ours qui m'ait fâché. Je le méritais bien un peu, et d'ailleurs j'ai trop appris par moi-même que l'orgueil est le plus grand ennemi du bonheur. Non, ce qui m'avait fait du mal dans ces deux lettres c'est que j'avais cru y sentir que vous m'aimiez moins, et que mes folies avaient choqué votre esprit, au lieu d'être excusées par votre cœur — pourquoi, dites, bel

ange, pourquoi appeler raillerie de libertin ce qui n'était qu'un peu de gaieté et beaucoup de vraie joie dans un homme qui se croit aimé de vous ? me voudriez-vous triste ou sérieux ! Je vous déclare que c'est bien impossible tant que vous m'aimerez. —Quand vous le voudrez, vous n'avez qu'à me dire que vous ne m'aimez plus ; mais tant que ce mot ne sera pas venu, pourquoi réfléchir et de quoi s'affliger ? L'amour est tout et, pour le reste, il faut rire ensemble des petits efforts que le malheur fait pour nous toucher.

Je n'ose plus revenir sur ce qui n'a pas paru vous plaire, mais je sens en vous une si belle nature, tant de qualités et tant de trésors, qu'il me désolerait de voir votre esprit céder au penchant qui nous porte quelquefois à chercher le mal. Soyez sûre que ce n'est pas là votre vrai caractère. Je n'en veux pour preuve que ce billet même où je vous retrouve meilleure que je ne le méritais. — Je n'en veux pour preuve

que votre beauté, et *ces petits mérites* sur lesquels vous ne voulez pas qu'on se monte la tête. Ah! croyez-moi, au nom du ciel, mon cher petit enfant du siècle, le bonheur est assez rare ici-bas, c'est un triste défaut que d'en douter, et c'est presque un crime que de le détruire.

Il me faut bien vous donner mon excuse pour le retard de ma lettre avant-dernière. J'avais travaillé toute la nuit et je m'étais levé trop tard pour le courrier. Voilà une raison qui n'est pas bien poétique.

Où nous nous verrons? — il faudrait pour cela que je sache d'abord où vous demeurerez, car il est probable que ce sera loin de mon infernal faubourg, et je ne veux pas faire faire à ma belle malade des courses trop longues.

Mais tu viens le 21 ou le 22, et tu ne veux pas, chère idole, que je sois fou de plaisir et d'espérance! tu me parles du revers de la médaille, tu ne sais donc pas quelle image j'y vois gravée! Ah! beauté, tu veux m'apprendre à être

sage. Apprends-moi à ne pas mourir d'impatience en t'attendant, et de bonheur en te voyant.

Je ne puis me résoudre à te renvoyer ton petit papier et à m'en priver pendant trois jours — je t'en envoie un autre, et je voudrais t'envoyer mes lèvres avec — fâche-toi donc encore, méchante — je t'appelle ma chère, ma belle maîtresse. — Ah ! monsieur l'ours, monsieur le farouche, comme je me vengerai de vous !

VII

14 avril.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime, oui, certainement, ton idée me plaît puisqu'elle te plaît; mais tu sais peut-être que je demeure avec ma mère, c'est bien incommode. Figure-toi que je demeure sous la même clef qu'elle, et qu'il faut traverser la salle à manger pour entrer dans ma chambre. L'appartement n'est pas bien grand, et il y a dedans une mère, une sœur, un frère et trois domestiques. — As-tu peur, beau chérubin? Je me dépêche de te rassurer. *Je suis à vous dès l'aube*, me dis-tu. A ce mot j'ai sauté de joie; plus de dangers, plus de difficultés, si tu peux

venir entre 7 et 8 heures du matin; mais c'est de bien bonne heure peut-être. J'ai peur à mon tour, je crains que ce mot que tu as écrit et que je baise ne soit pas réalisable. Dis-moi vite si je puis y compter. Tu sauras que cette maison si peuplée ronfle sur les deux oreilles, invariablement jusqu'à huit heures et demie ou neuf heures, maîtres et valets. Pas une âme ne bouge. En te demandant de venir entre 7 et 8, je fais donc excès de prudence.

Mais il ne faut jamais laisser de prise au hasard. Tu sais que je demeure à la fontaine (1); c'est la porte à droite d'un assez vilain monument! Tu traverseras la cour sans rien dire au portier, la maison étant dans le jour une espèce de passage public. Trouver la porte dans la cour n'est pas facile, attendu qu'il y en a quantité. C'est au fond de la cour, à droite; il y a écrit : *escalier* en grosses lettres au-dessus. Mais comme je serai à la fenêtre, derrière mes rideaux, je guet-

(1) La fontaine de Bouchardon, rue de Grenelle.

terai mon amour et j'irai au-devant d'elle jusqu'au bas de l'escalier. Ainsi point d'embarras. Une fois montée et enfermée chez l'ami, mon idole est aussi en sûreté que s'il était dans les Grandes Indes. *Sortir est facile*. Je dors habituellement jusqu'à 2 heures et quelquefois jusqu'à 5 heures le soir, quand j'ai passé la nuit — défense expresse de m'éveiller — par conséquent sécurité parfaite. Il n'y a qu'une clé à mettre en dedans, et là, les rideaux tirés — ô bel ange ! quel jour, quelles pensées ! Tes lettres me rendront fou. — A tout instant il faut que je les relise pour croire à mon bonheur, pour être sûr qu'un si beau rêve n'est pas un rêve. Ton monsieur de l'Expérience est adorable, j'en ai bien ri ; à la bonne heure, voilà comme je t'aime, aimer ? non, adorer, idolâtrer, ah ! que les mots sont bêtes ! quand on les écrit, quand on les lit ou quand les entend.

Adieu, adieu, mille baisers sur tes lèvres, sur ton corps, sur ton cœur. Tâche donc de ne pas

me mettre un vilain pain à cacheter qui me déchire le meilleur. Je t'envoie un petit papier, envoie-m'en un, je t'en supplie, qui ait touché ton cou, tes épaules, tout toi.

VIII

18 avril.

Pour aller de la rue Saint-Lazare à la rue de Grenelle il faut une demi-heure à un fiacre qui va mal et un quart d'heure à un fiacre qui va bien. Or il y a une recette infaillible pour faire aller bien les plus mauvais chevaux, c'est de dire bien poliment au cocher en montant : Vous aurez 2 sous pour boire si vous allez mal, et 20 sous si vous allez vite. Je n'ai pas encore rencontré d'homme incorruptible à qui cette magique parole n'ait donné des ailes.

Voilà la recette et le conseil de monsieur de l'Expérience. Il ne faudrait certainement pas

revenir sur ses pas passé huit heures; mais il faudrait tâcher qu'il ne fût pas plus de huit heures. Pour ce qui est de trouver à sept heures un fiacre dans cette saison-ci, rien n'est plus aisé.

Je vois, mon amour, qu'il y a sympathie parfaite entre nous. Tu m'annonces un si-sol au reçu de ma lettre, et avant d'avoir ouvert la tienne, j'avais exécuté précisément le même pas. Mais je m'avoue vaincu, je n'ai rien cassé. Je ne sais pourquoi quelque chose de cassé m'a toujours paru avoir une mine triste; quant aux pantoufles, c'est autre chose; les miennes à l'aspect de tes lettres voltigent comme des oiseaux. Ton petit papier m'a fait un drôle d'effet, au lieu de le dévorer je n'osais pas y toucher en le voyant. — Je l'ai pris avec un saint respect, j'y ai compté toutes les petites marques, mais il a bien fallu ensuite lui manquer de respect.

Je ne sais, ange, ce qui adviendra de notre amour, mais je ne crois pas que le bonheur soit

jamais venu sous de plus heureux auspices! En t'écrivant maintenant, je t'avoue que je me retiens pour ne pas déraisonner — je voudrais ne pas parler et ne pas sentir jusqu'à samedi ou dormir jusque-là en rêvant de toi, et me réveiller pour aller à la fenêtre t'attendre. Le fiacre s'arrête— je te vois descendre — arriver à petits pas, cherchant la porte dans la cour — je cours à toi, je te prends la main, nous montons en silence, tout dort — la porte est enfin fermée derrière nous. — O ma nymphe, mon Aimée, bien-aimée, quel moment! c'est le jour de nos noces. — Là, mon imagination s'arrête, je ne cherche rien, je ne tente de rien prévoir, je ne puis essayer de deviner ni mon bonheur, ni ta beauté, ni le premier mot que tu me diras; mais le premier baiser, ah! je le devine, je le sens déjà, il me brûle, il me traverse le cœur.

Vous ne vous en souvenez plus, vous! —Etes-vous bien sûre de cela, Mademoiselle? eh bien, vous souvenez-vous d'un certain soir, après que je

vous avais envoyé ma petite épître (1)? Mme de la Grange arrivait d'Italie, elle chantait ses airs vénitiens qu'elle avait rapportés. Votre cousine était au piano avec elle. — Vous étiez dans la causeuse et moi près de vous — vous me parliez de vos ennuis et de votre départ prochain. — Je vous disais, je crois, que le seul moyen de n'avoir jamais d'ennui était d'aimer, et je vous parlais d'une correspondance. Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez répondu? Je m'en souviens, moi à mon tour.

— Je n'ai que faire d'amoureux.

Voilà ce que Mlle [d'Alton] (2) m'a répondu très gentiment avec sa petite voix douce et perlée. Si dans ce moment-là, on avait pu voir dans mon cœur, elle aurait vu que je l'aimais, je me suis dit qu'elle le voyait et que c'était à moi qu'elle répondait ainsi immédiatement.

Adieu, mon idole, tâche, je t'en prie, de

(1) Sur le Petit moinillon.
(2) Le nom a été effacé.

ne pas faire de méprise en écrivant. Tu commences ta lettre par *mercredi entre 7 et 8*, le cœur m'a bondi en lisant ce mot, mais je me suis aperçu après que c'était une erreur et que tu ne viendrais que samedi.

A samedi donc, à samedi 22. Je voudrais ne pas être pauvre comme je suis; je te recevrais dans une chambre de reine au lieu de t'attendre dans un atelier en désordre, où il n'y a rien de beau. Cent baisers sur ta belle bouche. J'ai peur aussi de ne pas te plaire assez et que tu ne trouves pas en moi tout ce qu'il faudrait pour être digne de toi. Il me semble que ton amant devrait être un dieu pour le mériter. Adieu donc, je te serre sur mon cœur — ô ma vie ! que je t'aime.

C'est aujourd'hui dimanche et j'y pense trop tard. Quel ennui ! ma lettre ne partira que demain. M'en voudras-tu ?

IX

9 juin.
jeudi 4 heures.

Ma bien-aimée, je pars ce soir et j'ai eu tant de ces niaiseries qu'on appelle affaires sérieuses, qu'il faut que je parte sans t'avoir vue. Nous aurons ce qu'il nous faut à mon retour et je t'écrirai aussitôt arrivé.

Plus je vais et plus je t'aime, tu es si bonne et si gentille. Je crois que plus nous nous connaîtrons, mieux nous nous arrangerons ensemble.

Nous nous disputerons toujours bien un peu, c'est indispensable, mais se disputer n'est pas se brouiller.

Une fois le parti pris de supporter l'ennui de quelques jours de travail, nos rendez-vous seront des jours de congé; je t'avoue que j'ai le cœur à l'aise que tu aies renoncé à l'idée de dépenses que tu voulais faire. Cette idée me désolait et troublait ma joie près de toi. Je ne puis supporter la pensée que notre amour te nuise en rien. Y a-t-il, en effet, rien de plus triste au monde, que de se dire que des moments aussi doux, aussi heureux peuvent laisser un mauvais souvenir? C'est horrible, et cependant c'est ce qui arrive tous les jours. Pendant qu'on jouit on ne songe qu'à jouir, et il semble que tous les sacrifices ne sont rien. L'amour s'envole un beau jour, et on est étonné soi-même de ne plus retrouver que les inconvénients de ce qu'on a fait. Haïr ce qu'on a aimé, ah! mon ange! c'est ce qu'il y a de pire au monde. A tout prix, il faut être assez sage, même au moment des plus chères folies, pour ne jamais s'en repentir; voilà pourquoi je ne serai jamais

assez bête pour hésiter à te dire que je n'ai pas le sou et qu'il faut que tu prennes quelques louis au moins (1), mais voilà pourquoi je n'accepterai ni sacrifice d'argent ni sacrifice de position. Ce n'est pas orgueil ni délicatesse même, c'est une volonté, un désir que j'ai, à tout prix, que tu puisses m'oublier, mais non pas te souvenir mal de moi.

Depuis nos trois jours je te vois sans cesse dans ma chambre avec cette blouse et ces petits brodequins. Tu es belle comme le jour, ma chère âme. Tu es une vraie nymphe et je t'adore en païen. Ceci est toujours, comme tu vois, de la sympathie religieuse. Seulement, c'est de la religion comme je la comprends, celle de Vénus, elle vaut bien l'autre et si on est religieux dans tes bras je défie qu'on y soit catholique. Tu n'éviteras pas, je t'en préviens, la couronne de fleurs sur la tête ; je t'en mettrai une un jour de

(1) Aimée a surchargé ce passage et, craignant sans doute qu'il fût mal compris, a fait dire à Alfred « pour hésiter à te le dire quand je n'aurai pas le sou ».

liberté et de fortune, bien entendu, où j'aurai un pâté et une bouteille dans ma poche; ainsi parée et demi-nue, ma beauté, de grâce spéciale, vous serez régalée.... petitement. Mais qu'y voulez-vous faire?

C'est assez d'un destin si doux. Ce serait trop d'être digne de vous.

Je me souviens qu'un soir, valsant avec vous chez la cousine, je vous disais que c'était pour moi un grand bonheur que de boire un verre de punch avec une jolie femme, même sans autre pensée que celui du plaisir présent. — Si c'est vrai, m'avez-vous dit, ne le dites pas. — Et pourquoi donc ? Je ne fais pas plus de cas du corps que de l'esprit; mais j'en fais juste autant de cas. Que Dieu s'appelle Jéhovah ou Jupiter (j'aime mieux Jupiter), c'est l'offenser que de penser autrement. Qu'un vieux prêtre méprise son corps, à la bonne heure; j'adore, je respecte et vénère le tien. Il m'est aussi cher, aussi sacré que ton bon petit cœur de Moinillon; je pré-

tends et j'entends t'appeler mon adorée, ma volupté pleine de tendresse, mon amour et mon plaisir (1).

Donne-moi des nouvelles des pauvres jambes qui ont tant marché pendant un grand quart d'heure. Il n'y avait personne l'autre jour chez Mme de Lagrange et tu as bien fait de ne pas y venir. Ecris-moi, si tu peux m'écrire, à Clermont (Oise) chez Mme [Moulin] (2), mais n'écris pas plus tard que vendredi, c'est-à-dire demain. Dieux immortels, que je vais m'ennuyer! Si mon Moinillon pouvait venir et rouler en diligence à côté de moi, souper à l'auberge ou plutôt déjeuner et... pas de mauvaises pensées. De bonne foi, je te scandalise, et sais-tu pourquoi je m'en amuse? C'est que je sens si bien que je t'aime, que je suis bien sûr de me faire pardonner tant que tu m'aimeras.

(1) Ici plusieurs lignes raturées et des mots surchargés.

(2) C'est la fille de Mme Moulin qui fit, en 18[illegible]8, le joli portrait en miniature d'Alfred de Musset que nous avons reproduit en tête de sa *Correspondance*. Mme Moulin était sa cousine.

Si tu m'écris une bonne petite lettre là-bas, tu me feras bien plaisir. Parle-moi du cœur, et appelle-moi cher enfant si tu veux.

[Ici une coupure.]

X

Juin.

Ma bien-aimée, j'ai passé la journée à chercher une pierre où reposer notre tête, et je l'ai enfin trouvée. Mais tout en cherchant je n'y puis plus tenir, et si tu peux en attendant venir *tout de suite* rue Saint-Nicolas (1), à notre ancienne chambre, tu y causeras d'arrangement avec ton amant qui t'y attend et qui se meurt de toi.

Si tu ne peux pas, fais-moi dire un mot; si tu peux, n'oublie pas la campagne.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime et je vais t'aimer (2).

(1) La rue Saint-Nicolas d'Antin fait actuellement partie de la rue de Provence, entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue de Rome.

(2) Cette lettre était adressée à « Mlle [Aimée d'Alton], chez Mme de..., 89, rue Saint-Lazare ». — Je n'ai pu déchiffrer le nom de la dame sous la tache d'encre.

XI

Dimanche. Juin.

Voilà, mon beau Moinillon, les livres que vous me demandez. Je vous aime et je travaille un peu ; mais toutes ces fêtes m'ont dérangé. Je n'ai pas répondu à votre petit mot de l'autre fois, parce que cela ne pouvait guère nous mener à rien qu'à une bouderie. Je vous remercie de votre lettre d'aujourd'hui. Je voudrais pouvoir vous rendre la gaieté. Il y a dans tout ce que je fais depuis quelque temps un singulier malheur. Le temps me presse, je vous embrasse.

Dimanche.

XII

Juin.

Venez demain, mon cher amour, vous me ferez honneur et plaisir. Je vous attendrai avec joie et je tâcherai de ne pas être trop ennuyeux.

Si tu vois Mme Jaubert, dis-lui que je n'ai pas été la voir, n'étant pas averti de son retour d'une manière officielle, mais que je lui serre la main ; et à vous la taille, mon bel ange, et vos douces lèvres sur les miennes (1).

A demain.

Vendredi.

Je dormais encore quand ton billet est venu.

(1) Tout ce membre de phrase a été truqué. Au lieu de « vos douces » il y avait « votre douce » et un mot illisible. « Sur les miennes » a été ajouté par Paul de Musset.

XIII

Juillet.

Nymphe aimée (1), ma mère est partie et j'ai presque permission de vous demander de venir. Si vous n'avez rien à faire aujourd'hui je vous attendrai chez moi jusqu'à 1 heure.

Samedi, 15.

Si tu peux venir, fais-moi savoir ton heure juste afin que je t'attende, soit par le porteur qui attendra chez Paulette (2), soit par un autre commissionnaire si tu n'es pas chez toi.

(1) Le mot aimée a été écrit en surcharge par Paul de Musset.

(2) Mme Paul.

XIV

Juillet.

Ma nymphe adorée (1), je suis éveillé aujourd'hui. Si tu as le temps et le courage de venir ce matin, fais-moi dire l'heure, en tout cas jusqu'à 1 heure.

Si tu peux venir, tâche que ce soit de bonne heure.

(1) Mot surchargé aussi.

XV

23 juillet.

Est-il possible, mon enfant, que tu imagines une chose pareille? J'en aime une autre, dis-tu, et je me joue de toi ! Mais qu'ai-je donc pu dire qui ait pu te donner une idée aussi absurde? Je t'ai montré une lettre dans un moment de colère, je ne sais plus trop à propos de quoi (1). Mais comment se peut-il que tu croies que j'ai pour elle autre chose que de l'amitié ? Il y a un an et demi que c'est fini entre nous, à tout jamais, par des raisons impossibles à vaincre. Elle est si peu venue pour moi que je ne l'ai pas vue.

(1) C'était une lettre d'Emmeline. (Note de Paul de Musset.)

Mais fais donc seulement une réflexion ; et de quel droit irais-je te chercher querelle sur ce que tu fais, si j'en fesais cent fois pire ? Pense donc un peu, mon enfant, si en te montrant hier cette lettre, j'avais voulu te dire que je l'aimais, ç'aurait été une maladresse et une bêtise horrible au moment où je te reprochais de m'aimer trop peu.

Viens me voir, il faut que nous causions ; viens quand tu voudras; ce soir si tu veux jusqu'à 8 heures 1/2, ou demain toute la journée. Je ne me repens pas de t'avoir parlé franchement ; mais ta tristesse me désole, et je ne suis pas plus gai moi-même. Pour l'amour de Dieu, ne te fais pas de chagrins imaginaires.

XVI

Août.

Ma nymphe chérie (1),

Le résultat de mes marches et démarches au soleil (un peu chaud) est la question suivante. Voulez-vous de la rue Tronchet? — Vous savez qu'elle est derrière la Madeleine et je crois me rappeler que vous m'avez dit un jour que vous craigniez là les domestiques allant au marché. J'ai trouvé là un petit entresol de 2 pièces très propre dans une maison bourgeoise, nº 9. Vue magnifique sur une pile de bûches du chantier d'à côté! En jetant son cigare par la fenêtre on pourrait y mettre le feu. Mais deux stores en cou-

(1) Mot surchargé par Paul de Musset.

til dérobent cette vue charmante. C'est tout neuf. Personne n'y a logé ; le petit corps de logis en question est séparé, avec un escalier dérobé, le tout grand comme la main. L'appartement en face sur le carré est à l'intendant militaire Volant, je crois, qui est à Alger, par conséquent peu incommode voisin. Réfléchis un peu, et le plus vite possible à ton inconvénient du marché et aux moyens de l'éviter. J'attends ta réponse tout de suite, car j'ai promis de répondre aujourd'hui.

Je t'aime.

Si tu n'es pas chez toi, réponds-moi n'importe à quelle heure au club des Echecs, rue de Menars, n° 1.

XVII

Août.

Ma bien aimée poupette, ton cadeau est sur ma table, et puisque nous sommes convenus de ne pas dire qu'il est trop beau, je te dirai seulement qu'il est charmant. Il est impossible de rien voir de meilleur goût et de plus élégant.

J'avais laissé hier soir un mot pour qu'on m'éveillât — ma vieille bête était sortie, et la nouvelle bonne arrivée de ce matin n'a pas su qu'il fallait m'avertir. Du reste, ma mère n'est malheureusement pas du tout d'avis de la visite. J'en enrage, mais je ne puis la blâmer. Je suis bien

fâché de te répondre par une chose qui te contrarie quand tu es si bonne et si gentille.

A demain 2 heures là-bas. Je t'aime tous les jours davantage.

XVIII

Août.

Non, ma chère poupette (1), ce n'était qu'un peu de fatigue que je ressentais. Je ne t'ai point dit que j'eusse de pressentiment; mais que je me trouvais dans cet état désagréable où on peut en avoir. Le défaut de sommeil m'excite un jour et me rend toujours triste le lendemain. Rassure-toi donc sur l'idée de message. Veux-tu venir lundi à 2 heures là-bas ? Si tu ne me fais rien dire, je t'y attendrai.

(1) Aimée n'aimait pas beaucoup ce surnom et l'a remplacé le plus souvent par le mot « amie ».

Je t'aime ; prie le Dieu que tu voudras et demande-lui de m'apprendre à te rendre heureuse.

Samedi soir.

XIX

J'ai bien besoin de te voir demain (besoin de cœur, chère âme). Je ne t'ai pas répondu. Veux-tu venir à 2 heures demain dimanche ?

Je t'aime, je t'aime.

XX

Septembre.

Ma chère âme, je suis reposé et très peu colérique. Tu m'écris une lettre délicieuse et je suis si endormi que je cherche comment y répondre.

e trouve rien sinon ce que tu me dis toi-même. Faisons durer ces jours charmants aussi longtemps que possible.

J'ai eu cette nuit un moment d'atroce tristesse. Conserve-moi ton amitié et ton amour. Il n'y a pour moi d'autre moyen de vivre que de me serrer contre toi.

Voilà ton volume. Je vais voir si je peux faire des vers. Je t'écrirai.

XXI

Octobre.

Ma belle nymphe peut-elle venir aujourd'hui ? il y a un siècle que je ne l'ai vue, mais elle peut croire que ce n'est pas ma faute. Je vais tout de suite là-bas. Si ma chère beauté peut m'y rejoindre, aujourd'hui sera un jour de bonheur de plus !

Mardi matin.

XXII

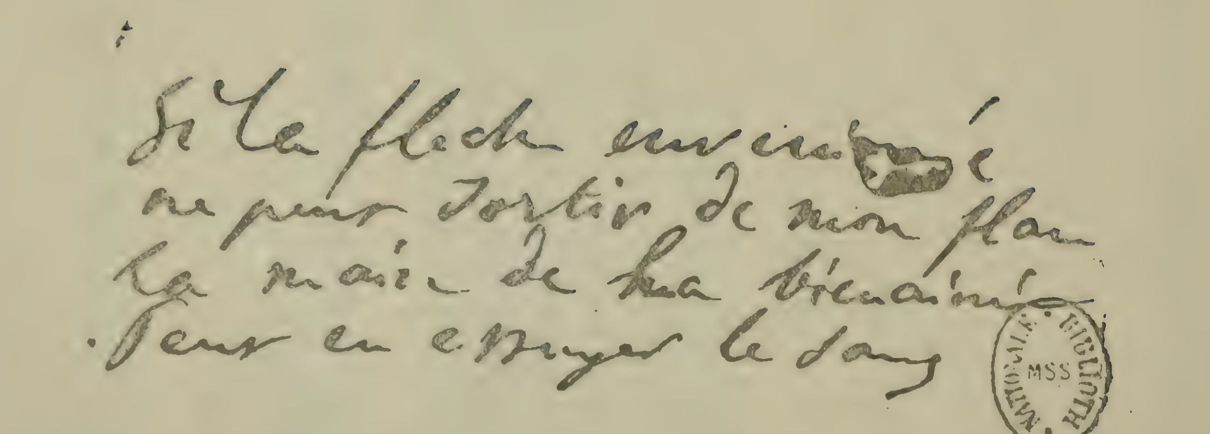
Novembre.

Veux-tu venir me voir chez moi, chère Blanche ? Si tu viens, tu devrais passer là-bas prendre notre album pour nous amuser. As-tu le temps?

Bonjour, rose embaumée, pour qui es-tu si amoureusement belle?

Vendredi.

Je ne t'ai pas envoyé tes livres, tu les prendras si tu veux.



Si la flèche envenimée
ne peut sortir de mon flanc
la main de la bienaimée
Sans en essuyer le sang

BIBLIOTH. NATIONALE MSS

Autographe d'Alfred de Musset.

Si la flèche envenimée
Ne peut sortir de mon flanc,
La main de ma bien-aimée
Peut en essuyer le sang (1).

(1) Cette lettre était adressée à Mme Paul, 11, rue Sainte-Croix-d'Antin.

La rue Sainte-Croix-d'Antin fait actuellement partie de la rue Caumartin, entre les rues de Provence et Saint-Lazare.

P. M. D.
(*pour Mlle d'Alton*).

XXIII

Novembre.

Ta bourse est la plus jolie que j'aie jamais vue, oui, mon bel ange, je vous aime encore, et plus et mieux qu'au premier jour.

J'aurais voulu te demander de venir là-bas aujourd'hui; mais mes affaires m'ont fait courir, elles n'en finissent pas. Je ne veux pourtant pas en grogner, parce que je ne veux rien mêler de mauvais à la douce et charmante impression que m'a causé ton petit envoi.

Addio e buona Speranza.

XXIV

Décembre.

Venez à 2 heures, ma belle adorée — vous êtes la plus belle et la meilleure Poupette de toutes les Nymphes. A demain.

Lundi soir.

XXV

5 décembre.

J'étais levé quand ton Paul est venu ; mais ma porte n'était pas ouverte. Je me porte bien, mon cher amour, et si vous voulez venir demain là-bas à 2 heures, vous m'y trouverez.

Que tu es toujours bonne et toujours gentille, mon ange !

J'irai ce soir faire une visite rue Taitbout (1).

A demain, je t'adore.

Dimanche.

(1) Chez Mme Jaubert.

XXVI

Décembre.

Il est malheureusement vrai que quand on souffre on est quelquefois cruel. Je n'avais pas fait trois pas en te quittant que je me reprochais ce que je t'avais dit. Il faut me le pardonner, ma chère poupette, je n'étais pas *moi*. Ne nous faisons pas le mal plus grand qu'il n'est, il y en a déjà bien assez. Je ne me repens pas de la confiance que j'ai en toi et qui me fait tout te dire; mais je sens que j'ai tort cependant, et que je t'afflige sans que cela serve à rien qu'à te faire mal. Ne t'effraye pas, la peur de la mort donne l'inutile courage de vivre. Je vais travailler dès que je

pourrai. Je suis un peu malade maintenant. Adieu, conserve-moi ton amour, c'est tout ce qui me reste de joie.

XXVII

Décembre.

Ma chère poupette (1), si tu veux venir là-bas je t'apporterai ce matin mes épreuves moi-même. Viens de bonne heure si tu peux. J'y serai à 2 heures.

Ne t'effraye pas, ma nuit n'a pas été mauvaise quoique je me sois levé de bon matin.

Je t'aime.

Samedi.

(1) Ce mot a été effacé et remplacé par âme.

1838

XXVIII

Janvier.

Je ne peux te dire combien je suis touché, ému, attendri par ton admirable amour. Je ne puis rien décider en ce moment, l'impression est trop vive, et je sens ce qu'un refus détruirait.

A ce soir. Je t'adore.

Dînons ensemble, mon cher bien, je vais m'habiller et aller là-bas. Envoyez faire un feu d'enfer.

XXIX

Janvier.

Si mon ange bien aimé peut et veut venir me retrouver là-bas, j'y suis et je l'attends dès à présent. Fais-moi dire un mot là si tu ne peux pas.

Je t'aime.

Lundi matin.

XXIX *bis* (1)

Je me porte très bien, ma chère poupette, et je te remercie de penser à moi ; il m'est impossible de retrouver les revues que tu me demandes. Il faut que je les aie prêtées et qu'on me les ait perdues.

Peux-tu venir là-bas ce soir à 8 heures? Si tu ne peux pas, fais-y dire un mot.

Je t'aime.

(1) Cette lettre a été oubliée par Aimée d'Alton dans sa copie des lettres d'Alfred de Musset.

XXX

Janvier.

Ma bien-aimée n'a pas pu venir hier au soir. Si elle pouvait venir ce matin elle me trouverait l à-bas de bonne heure, quoiqu'il n'y ait pas de nuit passée.

Je m'embête (1), je souffre, et je t'aime. Voilà pourquoi je veux te voir.

Jeudi

(1) Paul de Musset a mis : « Je m'ennuie ».

XXXI

Janvier.

Je n'ai qu'un mot à répondre à ta lettre, c'est que je t'aime et que tu vaux mieux que moi.

Songe pourtant, mon amie, à ce que j'éprouve. Il y a juste aujourd'hui huit jours que je suis dans un état insupportable. Tu le connais, il est affreux, et il n'est même pas à plaindre, car c'est ma faute, c'est de moi qu'il me vient. Songe combien de dégoûts, de regrets, de tourments de toute espèce amène un état pareil. J'ai des vers à faire qui sont absolument indispensables à finir (1). J'y travaille sans relâche, je me

(1) *L'Espoir en Dieu* (note de Paul de Musset).

couche à 7 ou 8 heures et je ne sais si j'aurai fini à temps.

Les sottises que j'ai faites passent toutes les bornes. Je n'exagère rien. Réfléchis à tout cela, et demande-toi si en pareil cas on peut-être irrascible et avoir mal aux nerfs.

Tu m'as reparlé de cette bague; tu n'en portais pas; j'ai l'idée de t'en donner une, le lendemain tu en as trois autres — crois-tu de bonne foi que *ce soit bien*, comme tu dis? Ces sortes de choses-là me font frissonner malgré moi — ne te fâche pas. — Elles sentent la femme et me rappellent le passé. N'en parlons plus; je tombe de fatigue; j'ai un besoin irrésistible de me sauver de moi-même pendant quelques heures et de dormir en paix dans des bras amis; je ne le peux pas, je suis cloué à mon travail, je t'appellerai dès que je pourrai.

Jeudi, 7 h. du matin.

XXXII

s. d.

Veux-tu venir demain là-bas à 2 heures ? Je te remercie de ton *très joli* cadeau dont je me suis paré avec orgueil. Les tracasseries qu'on te fait m'indignent et me désolent. Mais elles ne sont peut-être pas si sérieuses que tu le crois. Il me semble que pas plus tard qu'avant-hier on t'avait demandé à te mener chez la Princesse (1). Il n'est d'ailleurs pas possible qu'on veuille réellement te nuire. Nous en causerons. Crois surtout et avant tout que je t'aime et t'aimerai *quand même*.

A demain si tu ne fais rien dire.

Lundi soir.

(1) La princesse Belgiojoso. (Note de Paul de Musset.)

XXXIII

Jeudi, 15 février.

Si ma Blanche belle peut venir à 2 h., j'y serai demain. J'ai un peu travaillé, je n'ai point fait ma visite projetée. Si tu ne peux venir, fais-moi dire un mot. Je n'aime que toi et je ne sais pas jusqu'à quand je te dirai que plus je te vois, plus je te connais, plus je t'ai, et plus je t'aime.

XXXIV

Février.

Je suis allé hier soir rue Taitbout (1) où je suis resté jusqu'à 2 h. du matin. Vous voyez qu'il ne faut pas vous reprocher d'avoir été danser de votre côté. Ce qui s'est passé hier vous fait l'effet d'un rêve, et à moi aussi à peu près — — c'est un accès de rage d'ennui contre mes propres bêtises. — S'il est vrai que vous m'aimez, il est cruel et sot à moi de vous faire souffrir. — Que faire ? Il est certain qu'il est dangereux de s'habituer à ne plus se voir, et j'y courrai autant de risque que vous. C'est ainsi qu'on

(1) Chez Mme Jaubert.

finit, dites-vous; c'est aussi la réflexion que j'ai faite en m'en allant hier.

Nous voir souvent dans le monde ne serait pas prudent, vous le savez, — cela ne servirait d'ailleurs qu'à vous faire souffrir. Vous ne pouvez pas douter que je vous aime. Si vous êtes libre ce soir après dîner, voulez-vous venir causer là-bas, à 8 h.? J'y serai si vous ne faites rien dire.

Pourquoi avez-vous emporté l'album? Ce n'est pas un trait de confiance de votre part.

XXV

Février.

Il paraît qu'hier soir vous avez été belle comme un ange. J'ai été bête comme un pot. Je suis allé à mon bal déguisé avec ma mère, et cent et un mille désagréments à mourir de rire m'ont retenu et assommé jusqu'à onze heures et demie. Je te conterai cela. Peux-tu, blanche Nymphe, et daigneras-tu venir ce matin ? Je rentre, je m'habille tout prêt pour aller ce soir rue T[aitbout], et je vais là-bas. Si tu peux venir m'y retrouver, nous passerons une bonne journée avant notre soirée. Si tu ne peux pas, fais dire un mot là-bas.

Dimanche.

XXXVI

Mars.

Veux-tu pour notre mardi gras passer la soirée ensemble ? Tu pourrais envoyer ton Paul à notre café demander une galantine et une bouteille de vin, et nous ferions une espèce de petit souper ? Réponds un mot.

Je t'aime...

Mardi.

XXXVII

7 mars.

Bouderie à part, ma Nymphe poupette, je ne peux vous voir ni demain ni samedi. Je veux voir si j'aurai le temps de faire un proverbe pour le 15. Ne vous fâchez pas, je vous en prie, que ce ne soit pas un grief de plus à ajouter à vos *envies de taper*. Quand je vous ai demandé de venir mercredi, il n'était pas encore question de proverbe; mais seulement de la nouvelle.

Si vous valsiez plus souvent à deux temps, vous sauriez, M. du Moinillon, qu'à cette valse-là on est obligé de serrer sa danseuse (sur son gilet et non pas sur son cœur). Je n'ai, pour ma

part, aucune *piqûre* à vous faire, ni profonde ni légère. Vous étiez très belle, très blanche, fort convenable et un peu grognon, ce qui ne prouve pas que je vous en aime moins. A bientôt, donnez-moi des nouvelles de votre bal.

Jeudi soir.

XXXVIII

9 mars.

Tu me dis, ma pauvre chère, que mon petit mot d'hier t'a fait plaisir — celui-ci n'en sera que plus triste et plus mal à propos — mais il faut qu'il soit dit aujourd'hui. Je ne vois pas de moyen possible de conserver la petite chambre. Quand tu le voudrais de ton côté, je ne le veux *absolument pas*. Mes sottises faites portent fruit, c'était infaillible. Je suis accablé de tous côtés, et tu sais que les ennuis n'arrivent jamais l'un sans l'autre. Tout me tombe sur le dos. — Les pensées qui me viennent de quitter cette chambre sont trop tristes ; il ne faut pas s'y livrer, il

faut céder à la nécessité. Tu es plus près que moi, rends-moi le service d'envoyer ton Paul dire de ma part que je ne garde plus la chambre à compter du 12. C'est aujourd'hui le 9 : il est peut-être trop tard ; je reculais toujours, espérant m'en tirer. Si on trouve là-bas le congé trop précipité, nous la garderons encore quinze jours. Explique cela clairement à ton homme afin qu'il n'y ait pas d'erreur. Il faut qu'il commence par dire purement et simplement que nous donnons congé dès à présent ; si on fait l'observation qu'on aurait dû avertir d'avance, alors nous répondrons que nous resterons quinze jours ou seulement huit, si cela se peut. Tu feras prendre tes affaires en même temps. Il faut du courage. — Dans ce moment-ci je puise le mien dans le surcroît d'ennuis qui m'assomment et à qui j'obéis en vraie brute. Ils me mèneront au diable s'ils veulent — j'en ai assez d'eux et de moi. Fais ce que je te demande le plus tôt possible, je t'en prie, et écris-moi un mot dès que

ce sera fait. Je n'ose te dire que je t'aime, car tout cela est de ma faute; mais il est trop tard pour se repentir.

Vendredi soir.

Je te charge de cette mauvaise commission parce que je suis à travailler, quoique bien en vain, j'en suis convaincu. N'essaye pas surtout de te gêner, je n'y consentirai pas et ce ne serait qu'un retard. Il le faut — j'ai espéré jusqu'à aujourd'hui; mais ce matin est venue une visite qui tue tous mes arrangements.

XXXIX

Mars.

Je n'ai pas pu faire de proverbe, j'ai fait au dernier moment quelques vers. Quand ton Paul viendra, je lui donnerai pour toi le numéro de la Revue que tu me rendras, car je n'en ai qu'un.

Je suis allé hier soir chez la cousine. Mme de Sparre a chanté admirablement la Niobé, le reste était ennuyeux ; il y a eu un tour de valse auquel je n'ai point pris part — la valse à 3 temps m'assomme décidément. C'est bon pour la province.

Tu n'es pas gaie, ma pauvre chère ? et je le

suis si peu que j'éprouve je ne sais quelle difficulté à t'écrire. Je ne voudrais ni ne pourrais, Dieu merci, te faire partager ce que je sens. Ce n'est pas du chagrin, ni de la colère, ni même de l'ennui ; mon cœur s'en va, la vie ne m'est ni chère ni odieuse ; elle m'est inutile, indifférente. Je voudrais, puisque je suis forcé de travailler, faire ou tenter de faire du moins quelque chose d'important, aller au théâtre, me faire connaître et essayer ; je serais peut-être sifflé, mais j'aurais du moins un *mobile*, une raison d'aller ; je ne le peux pas, je suis enchaîné et obligé d'écrire à contre cœur des drogues ; et ce qu'il y a de pis, c'est que je ne m'en irrite plus. Je renonce à lutter, il n'y a plus moyen. Ma destinée est faite, elle l'est par moi, depuis longtemps. Ce qui m'arrive aujourd'hui ne m'est pas nouveau, ni inattendu. C'est ce qui m'est arrivé cent fois, mais toujours de pis en pis et cette fois pis que les autres. Tout bien considéré, j'ai d'assuré une année devant moi où je ne fera

que travailler sans aucun plaisir pour boucher des trous. — Voilà, c'est trop bête pour que j'y pense; aussi, ne te figure pas que j'aie de mauvaises veilles, au contraire, je me compare à Pelisson dans sa prison; je joue avec les araignées.

Ceci dit, parlons-nous, si nous pouvons, d'autre chose, quand nous nous écrirons.

Tu m'as écrit deux lettres charmantes, et je t'aime de tout mon cœur — ce n'est pas assez dire, car mon cœur est à tous les diables. J'ai beau faire; ne t'inquiète pas, du reste, de ma santé qui est bonne; je vais faire ma 4e nouvelle, suivie de plusieurs autres; j'aimerais autant être marchand de chandelles; mais peu importe, j'ai bon appétit.

Tu crains, dis-tu, que je veuille te quitter et te persuader de te marier, tu sais aussi bien que moi à quoi t'en tenir sur les deux choses. Ce n'est pas le moment d'y revenir ni d'en parler; il y a une chose certaine, je ne peux ni te rendre

heureuse, ni remplir ta vie; ne me réponds pas à cela que tu m'aimes, je le sais, et je te répondrai que tu m'es chère et *très chère*, ce que tu sais aussi. Nous sommes pauvres tous deux, peu heureux, séparés, voilà le fait ; je ne prévois rien, ni n'ai aucun projet en tête, Dieu merci. Je baisse le nez et ne peux même pas finir aussi bien que toi en m'écriant que le diable m'emporte !

Je baise tes lèvres.

XL

Samedi, 18 mars.

Il faut convenir que tu es la plus entêtée et la meilleure créature du monde. Dieu veuille que tu ne tombes jamais en mauvaises mains, tu serais perdue. Souviens-toi de ce que je te dis là, cette idée me fait frémir pour toi.

Ecoute-moi et comprends-moi bien — ce que je te dirai est franc, ce n'est pas beau. Si j'acceptais ce que tu me proposes, je t'épouserais. J'aurais peut-être raison, même *raisonnablement* parlant; mais ma famille, ma position, l'avenir sont une nécessité irrévocable qui disent : non. Ne m'en demande pas plus long là-

dessus, je ne sais moi-même ce que je pourrais dire, pas plus que je ne sais s'il fera beau temps demain ou s'il pleuvra. De pareilles choses ne se discutent pas, elles sont.

Maintenant pense; sais-tu ce que tu me proposes? de profiter du chagrin que tu éprouves de notre séparation, d'user de la seule ressource, du pain de ta vie entière, en un mot de prendre ton existence pour boucher un trou fait à la mienne? car, ne t'y trompe pas; si j'étais capable d'une résolution forte, courageuse, grande, si j'acceptais et m'enfermais, je ferais peut-être une belle, bonne chose sur ce parti pris; ce serait beau, tout irait à merveille et je renaîtrais peut-être meilleur à tout jamais; mais c'est un rêve. Non! je suis trop faible pour ces grandes résolutions; si je voulais les prendre, je manquerais de parole à moi-même; je serais héroïque pendant quinze jours, puis mon courage s'en irait avec la sécurité, une misère, une folie m'en distrairait, et qu'arriverait-il? qu'en voulant être

ferme et brave, je n'aurais été que vil, et qu'au regret de gaspiller ma vie j'aurais à ajouter quelque chose de bien autrement sérieux que le regret, le remords.

Oui, mon enfant, je ne fais pas de phrases; je me connais, ce n'est pas d'hier; ce serait un *crime*, dans la force du terme, de t'entraîner après moi. Non seulement une maladie, une mort imprévue, me feraient manquer à mes promesses, mais la santé, le repos de l'esprit, la confiance m'y feraient manquer. Ta lettre m'a fait peur pour toi; car je souffre tant, que mon cœur n'a pu retenir un bond à la vue d'une espérance; cependant je n'ai pas hésité un instant, Dieu merci! je me ferais horreur si j'abusais de toi.

Si tu avais un million derrière toi, j'accepterais en riant, et je ferais un sonnet là-dessus en fumant ma cigarette à l'heure qu'il est. Tu vois que ce n'est pas un faux orgueil qui me retient. Ma conscience alors serait tranquille, et je ne

douterais pas que la chose prise ainsi, je n'eusse le temps et la force de te rendre tout sans me gêner. [Ici une coupure.]

Crois-tu cependant qu'en te refusant et en te faisant cet aveu j'en sente plus de découragement par ce retour forcé sur moi-même? Tu te tromperais. Ta lettre me donne du courage et m'oblige à avoir quelque estime pour moi-même, en me prouvant que tu en as. J'ai peut-être tort de te parler si franchement. J'aime mieux cela; j'aime à dire pourquoi je fais: ne m'en veuille pas. Je t'aime, je te baise le cœur.

XLI

S. d.

Nous ne gagnerions rien, ma belle Mimouche, à essayer de nous convaincre l'un l'autre. Nous ne nous persuaderons pas, et nous finirons par nous blesser peut-être involontairement. Tu es bonne, dévouée, sincère. Mais je te le demande pour moi, ne revenons pas là-dessus. Tout cela n'a rien de gai ni pour toi, ni pour moi. J'ai tort, si tu veux, mais je ne puis me vaincre. Sois assez bonne, je t'en prie, pour qu'il n'en soit plus question. Je n'aurais pas le courage de te répondre encore et de remâcher ce que j'ai dans l'âme.

J'irai probablement mardi, rue d'Anjou. Vous

n'avez rien dit des vers, renvoyés bien vite. Il est probable qu'ils n'auront pas plu à sa Majesté Poupette (1). Je ne m'en fâche pas un brin, mais vous aurez sûrement fait selon votre coutume, quelque application qui n'est pas vraie.

Adieu, belle, — pour avoir en moi un ami à toujours, soyez sûre qu'il ne vous en faut pas tant.

(1) Des vers à la Mi-carême (note de Paul de Musset).

XLII

24 mars.

Tu es bien gentille, ma chère poupette (1), je t'aime, je travaille comme un enragé et cela m'excuse. Il n'y a, comme dit le grand Frédéric, de remède que celui-là. Travailles-tu aussi à tes fleurs? J'irai demain rue d'Anjou (2), y serez-vous, Mimouche?

En baisant ce petit papier tout notre amour m'a traversé le cœur.

(1) Là encore on a mis Aimée à la place de poupette.
(2) Chez la princesse Belgiojoso (note de Paul de Musset).

XLIII

Avril.

Ma chère âme (1), je trouve en rentrant mes épreuves à corriger, et on me demande la fin de ma nouvelle pour demain. Il faut donc remettre notre rendez-vous projeté. Ce sera pour un autre soir, si tu en es d'avis.

Mercredi soir.

(1) Il y avait « poupette ».

XLIV

1er mai.

J'irai chez la vicomtesse et je valserai très certainement avec Mimouche que j'aime de toute mon âme. Quant à samedi, je n'en ai point encore ouï parler, cela viendra sans doute. Pourquoi imagines-tu que tu n'es pas jolie avec ta perruque? Tu sais bien que si, coquette Poupette. Je suis de ton avis, sur ce que tu me dis, mais heureusement qu'un plaisir n'empêche pas l'autre.

Adieu, chère belle. [Ici une coupure.]

XLV

2 mai.

Autre chose. Je suis allé ce soir faire une petite visite à la cousine, qui m'a invité pour dimanche soir, et non pas pour samedi, comme tu me l'avais dit.

Autre chose encore. La cousine m'a dit que la Vicomtesse lui avait dit : « Je n'écris pas à M. de M[usset] parce qu'il n'a pas été *gentil*, n'étant pas venu aux soirées ni faire une visite. » Ainsi je n'irai pas vendredi, c'est décidé, j'en suis fâché, car je suis à cent lieues de vouloir mal répondre aux politesses de Mme de V[aufre-

land] (1), mais il est trop tard pour lui faire visite maintenant ; je lui ferai mes excuses plus tard.

Je n'écris pas cela à ma rose blanche, pour l'empêcher d'aller danser si cela l'amuse, puisque la partie est arrangée ; mais seulement pour la prévenir de mon absence.

Adieu, belle blonde chère.

(1) L'amie de Berryer.

XLVI

3 mai.

La cousine ayant vu sans doute, par ma visite d'hier soir, que j'avais quelque envie d'aller au vendredi, m'a écrit gentiment un mot ce matin pour me prévenir que la Vicomtesse *se fichant du non mercredi*, venait ce soir chez elle, et me donner occasion de faire ma paix. Je n'ai pas trouvé que c'en valût la peine. Car que faire là ? Valse à trois temps, et puis, comme Achille (1) disait hier, on ne pourra jamais s'amuser à cause de la figure du mari. Je ne suis donc pas allé derechef rue Taitbout, et je

(1) Achille Bouchet, camarade d'Alfred et d'Edmond d'Alton-Shée.

m'en tiendrai à ma première idée, une carte. Ainsi, puisque ma rose blanche en a eu l'idée, nous nous en tiendrons à la petite débauche que nous tâcherons de faire la plus grande que nous pourrons. — Et nous verrons si je deviens amoureux, j'en ai diablement peur. Ce serait terriblement dangereux après un an de mariage, n'est-il pas vrai ? Mais un brave chat bien échaudé ne craint plus l'eau froide. Voilà un proverbe nouveau que je veux faire adopter. En attendant que je devienne amoureux de toi, tu peux enregistrer mon opinion sur ton compte. — Tu es le meilleur cœur, la plus mauvaise tête, la plus belle fille, et la plus divine amie (1) que je connaisse.

La nouvelle (2) n'a pas excité ici moins d'enthousiasme que chez toi. La maman et la petite en sont folles. Nous verrons si le public sera de

(1) Il y avait un autre mot qu'on a surchargé.

(2) *Le Fils du Titien*. C'était une des nouvelles de Musset qu'appréciait le plus Balzac.

leur avis; en attendant, mettons dans la soupe mes lauriers de famille.

Quant au prospectus — vendredi à 9 heures justes, devant la porte, à moins que tu ne puisses et veuilles dîner ensemble, mais.....

En tout cas, à moins que tu ne m'écrives un mot pour me dire que tu viendras avant dîner à l'heure que tu voudras, je t'attendrai à 9 heures, ce serait le plus sage.

Voilà un sot mot pour finir. Tu m'en as écrit un autre souligné avant-hier qui m'a ravi. Je suis bien libertin, pas vrai?

Je t'aime de toute mon âme.

XLVII

Mai.

Mon bel amour, veux-tu et peux-tu vouloir d'un rendez-vous aujourd'hui? J'en serais terriblement d'avis pour ma part. J'ai plus d'ennui que je n'en peux porter et beaucoup d'amour dont je voudrais bien vous faire beaucoup part. — Une bonne journée d'oubli — n'importe où, pas chez moi, c'est absurde; mais où nous pourrons — et nous le pourrons bien, quand le diable y serait. — Si tu peux venir, rendez-vous derrière la Magdeleine comme l'autre fois. Fais-moi dire l'heure, je suis prêt et j'y sera dans cinq minutes s'il le faut.

M'aimes-tu?

Mardi matin.

XLVIII

31 mai.

Ma blanche beauté, quand j'ai reçu votre lettre j'envoyais chercher un commissionnaire pour vous porter les livres que je vous envoie; quant aux nouvelles, il faut absolument attendre pour les avoir, qu'elles soient réunies en volume. Mais si vous voulez les relire, je vous les enverrai tout de suite et tant que vous voudrez. Le dessin de la cousine me plaît fort. C'est de la plus haute philosophie allégorique.

Dès que j'aurai découvert dans le quartier quelque nouveau trou où nous voir, je t'écrirai. — Adieu, belle, je t'aime mieux que jamais. Au revoir.

XLIX

8 juin.

Voilà deux jours que je me lève si tard et qu'il fait si laid qu'il n'y avait pas de partie possible. Je ne trouve absolument que des hôtels garnis dans mon chien de quartier, mais tout à fait auberges, avec du monde et un écriteau à la porte. Je verrai encore. Je suis enragé de théâtre, je vais aux Français tant que je peux, et je suis absolument décidé à me risquer si on veut de moi. Priez pour moi, Nymphe poupette (1). Je vous aime de toute mon âme; priez le dieu des sifflets qu'il m'épargne.

Jeudi.

(1) On a remplacé poupette par aimée.

L

Juin.

Tu t'ennuies et tu t'ennuies à ce point ? C'est pire qu'injuste ! — Je viens du théâtre, tranquille, content, rêvant à mes projets et je trouve ta lettre en rentrant. Mimouche vient demain, je voudrais que ce fût ce soir (1). — Nous irons où il plaira à Dieu et à toi. — Tu ne tiens plus à la vie que par moi, dis-tu, toi, bonne et belle et blanche fille à qui je dois bonheur, plaisir, repos et courage ? Ah ! nom d'un chien !

Jeudi soir.

(1) Ici deux lignes raturées.

LI

Juin.

Veux-tu, mon bel et adoré amour, être en fiacre demain à 2 h. rue Saint-Dominique, au coin de la petite rue qui mène à Saint-Thomas d'Aquin ? Je ne sais pas le nom de cette petite rue, mais rien n'est plus facile à trouver. D'ailleurs, j'y serai avant toi — j'ai terriblement besoin de te voir, de te serrer, de te sucer et — et vous, ma belle Nymphe !

En cas d'impossibilité envoie-moi un mot avant midi ou même avant 2 heures. Je t'aime et je t'aime !

Etes-vous guérie tout à fait? Je le suis et je voudrais bien que vous le fussiez aussi. — Je baise ta *bocca*.

LII

Juin.

Voilà les nouvelles, mon bel ange bien aimé, tâchez de souffrir le moins possible puisqu'il faut souffrir. Mais surtout ne vous désespérez pas, et soyez sûre que cela ne durera pas.

Je t'aime de toute mon âme.

LIII

Juin.

Ma chère enfant, puisque je ne peux pas te voir demain, j'accepte l'invitation qu'on vient de me faire d'aller passer la journée à Bury, c.-à-d. à Montmorency. C'est chez la mère d'Alfred Tattet. Si tu voulais et pouvais venir lundi, écris-moi tout de même pour me prévenir. Je trouverais ta lettre en revenant. C'est un peu drôle que j'aille courir les champs pendant que tu es au lit à souffrir ; mais ce n'est pas d'abord une grande partie de plaisir qu'un grand dîner, même à la campagne, et ensuite j'ai si peu d'occasion de prendre l'air. Je t'aime, t'embrasse et t'aime. A bientôt — au plus tôt possible.

Jeudi, 4 heures.

LIV

Juillet.

Tu souffres, ma pauvre amie, et tu t'étonnes sans doute que je ne te demande pas de venir. Tâche de prendre un peu de courage et de ne pas m'en vouloir, si tu peux. Je travaille et je ne m'amuse pas plus que toi de mon côté. Ma mère partira bientôt, je crois, pour son second voyage. Je t'aime. Ne t'afflige pas trop, surtout, et n'aie pas contre moi plus de mauvaise humeur que je n'en ai moi-même. Distrais-toi un peu, s'il est possible, je t'en conjure.

Adieu chère poupette,

Mercredi soir.

LV

Juillet.

Ta lettre, ma chère fanfan, me trouve partant pour Bury où je vais pour un ou deux jours. J'avais si besoin de me secouer que j'ai accepté l'invitation, et maintenant il est trop tard pour me dédire. Je vais finir là quelques vers commencés, car ma nouvelle n'est que pour la fin de mars. Je suis désolé de ce que tu me dis de tes tristesses. Aie donc un peu de courage, au nom du ciel.

Je t'aime ; sitôt de retour, je t'écrirai.

Vendredi.

LVI

Juillet.

Ma chère Poupette (1), comment vous portez-vous? J'arrive de la campagne et j'ai bien envie de vous voir. Ma mère de son côté est partie ce matin. Voulez-vous venir? en cas de *non*, répondez un mot. En cas de *oui*, je vous attends à toute heure dès à présent. — Je t'aime.

Lundi.

(1) Il y a Aimée en surcharge.

LVII

Août.

Ayant passé la nuit à rimailler,
Malade encor de la Métromanie,
Je voudrais bien sur le cœur de ma mie,
Tranquille et sage, aujourd'hui sommeiller.
Sage, ai-je dit ? est-ce une calomnie ?
Venez, ma belle, et je vous en défie :
Entrez chez moi sans m'éveiller.

Samedi matin.

Ce qui veut dire que je t'aime et que je t'attends.

LVIII

Août.

Ma chère poupette (1), ma mère devait aller aujourd'hui à Versailles, et je voulais te demander de venir. Le mauvais temps lui fait renoncer à sa partie. Je travaille à force dans ce moment-ci et j'espère avoir bientôt fini ma nouvelle. Je suis décidé à faire l'autre tout de suite après, afin de me débarrasser.

J'ai été hier rue Taitbout et j'ai su que tu ne te portais pas bien et que tu n'es pas gaie. Ces dames m'ont semblé persuadées que je te rends très malheureuse, ce qui ne m'a pas fait grand

(1) On a encore mis « chère âme ».

plaisir. Il est vrai que pour rendre les autres heureux il faut l'être soi-même. — Ne va pas au moins parler de ce que je te dis là. Je t'aime. Encore un peu de patience; nous finirons par nous en tirer.

Jeudi.

LIX

30 août.

Tu es bien sévère pour un léger crime. La paresse d'écrire est une chose, et l'amour une autre.

Tu me dis qu'il y a un mois que je ne t'ai vue. Je le sais bien; s'il y avait un moyen quelconque d'avoir un appartement, crois-tu que nous resterions un mois sans nous voir? Je t'ai demandé un peu de patience, je t'en demande encore, et un peu de courage aussi. J'ai une nouvelle presque finie. Je l'ai interrompue pour faire des vers sur la naissance du Comte de Paris. Ces vers sont finis de ce soir seulement;

quant à mes visites, tu sais que là-dessus je veux être libre. — Je t'aime, tâche donc de te calmer, et d'être un peu comme tout le monde. A quoi sert de se faire souffrir quand la nécessité est là, et quand avec un peu de bon sens, on devrait se tenir tranquille? Attends un peu; je te l'ai dit et je te le répète, nous en verrons la fin. Mes vers paraîtront samedi. Je te les enverrai. Je t'embrasse, chère mauvaise tête.

Jeudi soir.

LX

13 septembre.

Les nouvelles sont bonnes, ma chère amie. Mon affaire est arrangée; mais il ne faut encore le dire à *personne*. Je t'envoie le petit cachet. Je voudrais pouvoir t'envoyer pour ta fête tous les trésors du Pérou, mais ce sera pour une autre fois. Je n'ai pas encore copié tout ce que tu me demandes, parce qu'il y a deux de ces pièces qui sont chez Tattet et il est à la campagne. Je t'irai voir samedi, si tu veux; mais si cela t'amuse d'aller à Versailles, tu ferais mieux, je crois, de profiter de l'occasion. Et alors nous verrons lundi.

Je te baise et je t'aime.

LXI

Septembre.

Tu te figures peut-être, mon cher cœur, que mes grandeurs nouvelles (1) me tournent la tête et que selon l'habitude reçue, je commence par être ingrat. Je ne suis que très affairé de deux façons. C'est-à-dire qu'il faut que je finisse ma nouvelle, l'infortunée *Margot* (2), au milieu de démarches et de courses. Il n'y a encore rien de terminé, et tu as *lampionné* un peu vite. Cependant tout est sûr autant que possible. Je crois

(1) Il était sur le point d'être nommé, grâce au duc d'Orléans, bibliothécaire du ministère de l'Intérieur.

(2) *Margot* parut le 1er octobre 1838, dans la *Revue des deux Mondes*.

que ce ne sera que 4.000 fr. et encore non sans peine. Pas un mot à qui que ce soit. Je t'aime. Dès que ma nouvelle sera finie. je vous défie en champ clos, ma belle. [Ici une coupure.]

LXII

Septembre.

Ma belle chère blonde, ma *maman* est à la campagne depuis hier; c'est ce qui fait que je ne vous ai pas écrit plus tôt, et c'est ce qui fait que si vous voulez venir me voir, je vous aime et attends. Voulez-vous venir demain à 1 heure?

Si vous venez, entrez tout droit, j'y serai et vous baise d'avance.

Dimanche soir.

Si vous ne pouvez pas, écrivez-moi un mot.

LXIII

Octobre.

Ma chère beauté est-elle bien en colère contre moi? Je mérite terriblement d'être grondé et boudé, car je me suis laissé emmener en partie, pendant que Mimouche m'attendait.

Point de fin *finale* à mon affaire; les journaux ont déjà annoncé ma nomination et je ne suis pas encore nommé. Tu me dis d'aller te voir, et tu ne me dis pas si ta tante est à Paris ou non. Si elle y est c'est une vraie folie — d'autant plus qu'aujourd'hui le temps ne peut être loin de ravoir un *chez nous*.

Ecris-moi pour me dire que tu n'es pas trop triste, et que tu m'aimes. Je te baise le cœur.

Samedi soir.

LXIV

23 octobre.

Je reçois ma nomination à l'instant même, ma chère âme, et je vais convenir que j'en suis bien aise, car je commençais à trouver l'attente longue. Je viens de monter la garde et, comme de juste, je n'ai pas manqué d'y gagner un rhume. J'ai cent et une visites et courses à faire, remerciements, etc. La lettre du ministre est des plus aimables. Tu sais que B[uloz] est nommé aux Français. Il est donc décidé que nous allons tenter le saut périlleux. Je voudrais, pour être tout à fait content, que tu puisses te porter un peu

mieux. Il me semble qu'il est bien temps que le diable te laisse en repos.

Adieu, pauvre chère, à bientôt. Je vous baise.

J'entre en fonctions au 1er novembre.

LXV

Novembre.

Ta lettre, ma chère fanfan, me trouve dissertant sur la tragédie. Je fais un article pour la Revue (1), j'espère qu'il sera bientôt fini, et alors nous nous verrons. Je t'aime.

Ma mère part lundi pour la campagne, ainsi tu pourrais venir mardi, si tu voulais.

(1) Sur les débuts de Rachel. Cet article parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1838.

LXVI

Novembre.

Ma mère ne part que demain soir, ma chère Blanche, ainsi il faut remettre notre rendez-vous à mercredi à 1 h. si tu peux venir, je te baise ; je suis prêt à me dorer pour aller en audience chez le Prince.

Je t'aime.

Lundi.

LXVII

Novembre.

Voilà la revue, mon cher cœur, mais il faut me la renvoyer quand vous l'aurez lue parce que je n'ai que celle-là. Je verrai à en avoir une autre. Quant aux bretelles, il n'y a presque rien à y faire. On me les arrangera ici.

Je vous baise bien tendrement.

LXVIII

Novembre.

Vous êtes bien gentille, ma mie , et si mon article vous a amusée, vous savez bien galamment le dire (1). — Voulez-vous m'honorer de votre chère visite demain? Cela se peut-il ? Vous ne me parlez pas de votre santé et c'est un grand tort. Je vous baise sans le moindre respect, mais avec beaucoup d'amour.

(1) De la tragédie, à propos des débuts de Rachel (*Revue des Deux-Mondes*, 1er novembre 1838).

LXIX

15 novembre.

Ta lettre est charmante, pleine de cœur et de franchise. Je commence avant tout par y répondre ceci, que je ne t'ai jamais plus aimée qu'à présent. — Maintenant, cher cœur, l'autre soir je suis parti sans vous le dire, parce que j'ai été réellement *enlevé* par ma famille, c'est-à-dire que j'étais assis tranquillement, ne pensant point à m'en aller, lorsque mon frère m'a fait signe. Or j'étais ce jour-là si bien ruiné et les poches vides qu'il fallut décamper ou retourner à pied. — Voilà l'explication très prosaïque de cette fuite. Je me suis figuré au bas de l'escalier, voyant que

personne ne descendait après nous, qu'il y avait un souper et je me suis assez étonné, si cela était, qu'on ne m'en eût rien dit. Y en a-t-il eu un ? Je n'en sais rien. Tu me dis que je te connais, et que c'était pour cela que je ne m'inquiète pas de te faire souffrir. Chère, tu me connais aussi, n'est-il pas vrai ? Sache donc bien et dis-moi toujours qu'il n'y a eu en moi qu'un défaut, paresse, paresse et paresse. Et en même temps une sorte d'étourderie qui fait que tout en te connaissant, je ne réfléchis point à cette souffrance dont tu me parles. C'est un grand tort, c'est vrai, mais c'est une faute de mon esprit qui est réellement léger, distrait, et non pas du tout de mon cœur. Je n'en veux pour preuve que l'effet que vient de produire sur moi ce mot de souffrir que tu m'écris. — Du reste tu ne te trompes pas en pensant que je prépare quelque chose. Il se fait en moi un changement étrange (on me dit que c'est que j'ai 28 ans au mois de décembre et que c'est une année climatérique), mais il est

certain que je commence à sentir une chose qui m'était inconnue, de l'ambition — non pas politique, bien entendu, mais je veux dire qu'à présent, par exemple, voilà deux mois que jour et nuit, je suis poursuivi par une idée fixe, invariable, mon idée de théâtre. — Cela ne m'était jamais arrivé. Je fais un plan de tragédie, ce qui est horriblement difficile; tu n'as pas d'idée, du reste, des innombrables obstacles qu'il y a pour arriver, comme je veux de prime abord, à être joué par Mlle Rachel. J'ai pour moi le Prince, le Ministre, le Directeur des Beaux-Arts, le commissaire du Roi, le Directeur du théâtre, et je frémis à l'idée de ce que ce serait si j'étais seul, Sainte Vierge! mais rassure-toi, nous arriverons ou nous péririons, comme dit la chanson.

Je suis en fonctions, c'est-à-dire que j'ai enfin vu l'ancienne bibliothèque qu'on transportera pour moi dans une neuve. Je n'ai pas encore ce qui s'appelle un sou; ce ne sera qu'au bout du mois. Mais je dois t'avouer que je suis con-

tent, que je me sens hardi, et surtout résolu. Quand nous pourrons causer ensemble, je serai heureux, et tu ne douteras pas que je t'aime.

Mille et mille baisers.

LXX

10 décembre.

Tu te tourmentes beaucoup trop, ma chère fanfan, d'une chose sans importance. Je n'ai rien à te dire si ce n'est de ne pas t'inquiéter le moins du monde. Il me semble même que cette mauvaise tête devrait prendre mon parti mieux que cela. Il ne s'agit pas, ma chère blanche, de renverser le gouvernement, mais de dire à un drôle son nom de baptême (1).

(1) Allusion à l'article de Jules Janin du 6 décembre 1838 auquel Alfred de Musset avait répondu par la lettre suivante :

Samedi 8 décembre 1838.

Monsieur,

Je vous ai cherché hier soir au Théâtre-Français et à l'Opéra, espérant vous y rencontrer, au foyer, afin de vous dire en pu-

Rassurez-vous surtout, et ne me croyez pas mort, je vous en prie.

blic ce que je pense de votre article de lundi dernier. Ne vous ayant pas trouvé, je suis obligé de vous écrire.

Il est reçu, je le sais, que du moment qu'on écrit, on appartient à la critique; je n'ignore pas non plus le ridicule qui s'attache à la vanité blessée. Mais si vous avez, comme journaliste, le droit de me juger, j'ai celui de vous dire, de vous à moi, ma façon de penser. J'avais écrit dans la *Revue des Deux-Mondes* poliment et sincèrement mon opinion sur Mlle Rachel. Je ne vous désignais point. Vous m'avez fait une réponse qui n'a ni mesure ni convenance. Votre article est grossier. Littérairement, vous êtes un enfant à qui il faudrait mettre un bourrelet et, personnellement, vous êtes un drôle à qui on devrait interdire l'entrée du Théâtre-Français.

Voilà, monsieur, ce que je vous aurais dit hier, si je vous avais rencontré et ce que je vous répéterai la première fois que je vous verrai. Vengez-vous de cette lettre, si vous voulez, par quelques nouvelles injures, je m'y attends et je ne m'en soucie pas le moins du monde.

(*Correspondance d'Alfred de Musset*, p. 153, librairie du *Mercure de France*, 1907.)

LXXI

Ce 11 décembre.

Tout est fini, ma chère enfant, et comme on dit, l'affaire est arrangée ; c'est-à-dire que ma lettre a été avalée. Cesse donc de t'inquiéter. Je t'embrasse et je t'aime.

LXXII

22 décembre.

Ma chère enfant, je suis en train de finir cette malheureuse nouvelle, et je vais m'en débarrasser *d'arrache-pied*, afin d'en finir avec mes deux volumes. *Spiridion* n'a pas paru dans la dernière revue qui est des plus lourdes. Je suis bien aise de te savoir bien portante ; mais très peu aise de te savoir triste. Je ne sais ce que je donnerais pour que le contraire fût vrai. L'idée d'être cause de chagrins pour toi m'est insupportable à un point que tu ne peux t'imaginer.

S'il me fallait vivre avec cette pensée-là, elle m'ôterait tout courage pour l'avenir.

Tu sais que ma rage théâtrale va toujours son train. Je t'aime et t'embrasse.

LXXXIII

30 décembre.

Il faut que je te voie, ma chère et blanche blonde, peux-tu venir aujourd'hui, tout de suite ?

Veux-tu te mettre en fiacre et dire au porteur à quelle heure tu veux être à ma porte. Je me meurs de toi.

Dimanche.

1839

LXXIV

11 mars.

Je te remercie, ma chère Aimée, de ton petit sermon sur ma paresse ; mais qui a dit à ma *vieille amie* que je fusse si paresseux ? Je n'ai aucune raison pour l'être, ni aucune excuse, au contraire, et je suis *archi-enfermé* en ce moment. Montagne qui accouchera probablement d'une souris, mais qui n'en est pas moins une montagne. Je la porte sur le dos. — Te portes-tu mieux ? Je suis pour ma part un peu invalide

et toujours gai comme un catafalque. Il faut pourtant essayer de vivre, ma chère amie, malgré tout, et si tu me donnais l'exemple, tu m'encouragerais. Je t'embrasse.

A toujours.

LXXV

Avril.

Ma chère enfant, ton cadeau est charmant et m'a fait le plus sincère plaisir. Je voulais t'écrire ces jours-ci et je ne l'ai pas fait par une sotte honte bien inutile entre nous. Sois persuadée, je t'en prie, que la *seule* raison qui m'a empêché de t'écrire pour te demander de venir, c'est ma pauvreté qui est grotesque. Je patauge dans de tels tracas qu'il n'y a et ne peut y avoir absolument pas de ma faute. Tâche donc d'abord de ne pas m'en vouloir, et en second lieu de croire que je t'aime toujours. — Ta bague est à mon

doigt, elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop coquette pour ma main enfumée de tabac. Je t'embrasse de tout cœur, et à revoir, bientôt, j'espère.

LXXVI

Mai.

Ma chère enfant, pardonne-moi si j'ai tardé si longtemps à te répondre. Je suis à la campagne. Je te remercie de la bonne lettre que tu m'as écrite. Appelle amour ou amitié le sentiment que j'ai et aurai toujours pour toi. Je n'y verrai jamais de différence.

1841

LXXVII

18 août.

Quelqu'un qui pense à vous sans cesse et dont le souvenir, s'il existe encore, est peut-être désagréable (1), a eu cent fois la tentation de vous écrire. Je cède aujourd'hui à cette tentation sans raison et sans espérance, sinon que vous êtes la seule vraie aimée. Vous avez plus d'esprit qu'il n'en faut pour le reconnaître, mais auriez-vous le courage de lui répondre ?

(1) Au lieu du mot désagréable il y en avait un autre que Paul de Musset a raturé.

1842

LXXVIII

14 janvier (1).

Tout m'ennuie. — M'aimes-tu encore? Il n'y a que toi qui aies du cœur. Pas de lettre — oui ou non —

(1) C'est à la suite de cette lettre qu'Aimée écrivit la note que j'ai publiée dans l'Introduction, page 35, de ce livre, et qui commence ainsi : « Alfred fut reçu en visite ; mais le temps avait fait son œuvre, les deux amoureux ne s'entendaient plus, etc... »

Si c'est oui, quand et comment? Tout de suite si cela est possible.

1848

LXXIX

Juillet.

Ma chère Poupette,

Je vous envoie une loge (1). Veuillez ne jamais oublier que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir que de me demander une chose qui puisse vous être agréable.

Je [vous] serre la main de tout cœur.

FANFAN.

(1) Pour *le Chandelier* (note de Paul de Musset).

POÉSIES D'ALFRED DE MUSSET
A AIMÉE D'ALTON

I

Charmant petit moinillon blanc,
Je suis un pauvre mendiant,
Charmant petit moinillon rose,
Je vous demande peu de chose.
Accordez-le-moi poliment,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
En vous tout mon espoir repose.
Charmant petit moinillon blanc,
Parfois l'espoir est décevant,
Je voudrais parler, mais je n'ose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je voudrais parler franchement.
Charmant petit moinillon rose,
J'ai peur que le monde n'en glose,
Il me faut donc être prudent,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Je ne sais quel démon s'oppose,
Charmant petit moinillon blanc,
A ce qu'on dorme en vous quittant.
N'en pourriez-vous dire la cause,
Charmant petit moinillon rose?

Charmant petit moinillon blanc,
Il faut que votre œil, en passant,
Charmant petit moinillon rose,
Ait fait une métamorphose,
Car je ronfle ordinairement,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
L'homme propose et Dieu dispose ;
Charmant petit moinillon blanc,
Jamais un proverbe ne ment ;
Permettez donc que je propose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Quand l'un donne et que l'autre rend,
Charmant petit moinillon rose,
Personne à perdre ne s'expose :
Et c'est le cas précisément,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Si vous me donniez, je suppose,
Charmant petit moinillon blanc,
Votre étui noir bordé d'argent,
Je vous rendrais bien quelque chose,
Charmant petit moinillon rose.

Charmant petit moinillon blanc,
Je vous rendrais, argent comptant,
Charmant petit moinillon rose,
Ce que mes vers, ce que ma prose,
Pourraient trouver de plus galant,
Charmant petit moinillon blanc.

Charmant petit moinillon rose,
Jamais la fleur à peine éclose,
Charmant petit moinillon blanc,
N'aurait eu pareil compliment.
Je ferais votre apothéose,
Charmant petit moinillon rose.

Méchant petit moinillon blanc,
Vous direz « non » certainement.
Méchant petit moinillon rose,
Vous trouverez qu'à cette clause
Vous perdrez infailliblement,
Méchant petit moinillon blanc !

Hélas! petit moinillon rose,
Mon cœur est pour vous lettre close.
Hélas! petit moinillon blanc,
Il pourrait vous dire pourtant...
Mais, sur ce, je fais une pause.
Hélas! petit moinillon rose (1)!

(1) Cette charmante poésie signée dans l'original : « Alfd Ml » n'est pas datée, mais elle doit être du commencement de l'année 1837. Elle portait au coin de la dernière page l'adresse de Mademoiselle Aimée d'Alton. Un coup de ciseaux a fait sauter le nom du charmant petit moinillon rose, en respectant seulement le mot de « mademoiselle ».

II

Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
Il aimait en poète et chantait en amant ;
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.

Lui seul eut le secret de saisir au passage
Les battements du cœur qui durent un moment,
Et, riche d'un sourire, il en gravait l'image
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

O vous qui m'adressez une parole amie,
Capricieux enfant qui l'oublierez demain (1),
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.

J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai pas son génie.
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie (2).

(1) Ce vers a été imprimé comme suit, dans l'édition des *Poésies nouvelles* et *le Fils du Titien :*

Qui l'écriviez hier et l'oublierez demain.

(2) Ce sonnet qui, dans les *Poésies nouvelles,* porte la date du 3 mai 1838, est daté sur l'original du 15 mars 1837.

III

Juillet 1837 (1).

Déesse aux yeux d'azur, aux épaules d'albâtre,
Belle muse païenne au sourire adoré,
Viens, laisse-moi presser de ma lèvre idolâtre
Ton front qui resplendit sous un pampre doré.

(1) Ces vers sont inédits. Dans la première version il y avait :

Déesse aux yeux d'azur, aux épaules d'albâtre,
Belle Muse païenne, au sourire adoré,
Viens, laisse-moi presser de ma lèvre idolâtre
Ton front qui resplendit sous un pampre doré.
Vois-tu ces saules blancs briller sur la colline?
Là dans un frais sentier tu suivras ton amant,
Et de la tiède nuit la lueur argentine,

Vois-tu ce vert sentier qui mène à la colline?
Là, je t'embrasserai sous le clair firmament,
Et de la tiède nuit la lueur argentine
Sur tes contours divins flottera mollement.

Alfred de Musset biffa ces trois vers et reprit :

Vois-tu ce vert sentier qui mène à la colline ?
Là, *va, nous serons seuls* sous le clair firmament,

Il biffa encore les quatre mots soulignés qu'il remplaça par :

Là, *je t'embrasserai.*

Le reste comme ci-dessus.

IV

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour :

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour ;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si, par hasard, la tienne est aussi belle.

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
(Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle (1).

(1) Ce sonnet, daté, dans les *Poésies nouvelles*, de 1838, porte sur l'original la date du 22 avril 1838.

Vous demandiez un impromptu,
Je l'ai tenté, mais n'y réussis guère.
Croyez bien que pour vous complaire,
Je l'aurais fait si j'avais pu.
À votre tour, essayez, ma maîtresse,
Et faites-moi jusqu'au tombeau
D'une douce et vieille tendresse
Un impromptu toujours nouveau.

Copie autographe d'Aimée d'Alton.

V

Vous demandiez un impromptu.
Je l'ai tenté, mais n'y réussis guère.
Croyez bien que pour vous complaire,
Je l'aurais fait si j'avais pu.
A votre tour, essayez, ma maîtresse,
Et faites-moi jusqu'au tombeau
D'une douce et vieille tendresse
Un impromptu toujours nouveau (1).

(Juillet 1838.)

(1) Ces vers sont inédits.

VI

Ayant passé la nuit à sommeiller,
Malade encor de la Métromanie,
Je voudrais bien, sur le cœur de ma mie,
Tranquille et sage, aujourd'hui sommeiller.
Sage, ai-je dit? Est-ce une calomnie?
Venez, ma belle, et je vous en défie :
Entrez chez moi sans m'éveiller (1).

(Août 1838.)

(1) Ces vers sont inédits.

APPENDICE

LE FILS DU TITIEN

On lit à la page 24 *bis* de la copie des Lettres d'Alfred de Musset par Aimée d'Alton :

Le Fils du Titien, chapitre 5 et les suivants. Cette nouvelle ayant été écrite pendant la liaison d'Alfred avec Mlle A., n'a pas de dénouement. L'auteur a dû chercher à dérouter les curiosités en faisant de Béatrix une veuve et de lui un peintre ; mais on reconnaîtra facilement les personnages en lisant les lettres.

LE FILS DU TITIEN

I

Au mois de février de l'année 1580, un jeune homme traversait, au point du jour, la Piazzetta, à Venise. Ses habits étaient en désordre; sa toque, sur laquelle flottait une belle plume écarlate, était enfoncée sur ses oreilles. Il marchait à grands pas vers la rive des Esclavons, et son épée et son manteau traînaient derrière lui, tandis que d'un pied assez dédaigneux il enjambait par-dessus les pêcheurs couchés à terre. Arrivé au pont de la Paille, il s'arrêta et regarda autour de lui. La lune se couchait derrière la Giudecca, et l'aurore dorait le palais Ducal. De temps en temps une fumée épaisse, une lueur brillante, s'échappaient d'un palais voisin. Des poutres, des pierres, d'énormes blocs de marbre, mille débris encombraient le canal des Prisons. Un incendie récent venait de détruire, au milieu des eaux, la

demeure d'un patricien. Des gerbes d'étincelles s'élevaient par instants, et à cette clarté sinistre on apercevait un soldat sous les armes veillant au milieu des ruines.

Cependant notre jeune homme ne semblait frappé ni de ce spectacle de destruction, ni de la beauté du ciel qui se teignait des plus fraîches nuances. Il regarda quelque temps l'horizon, comme pour distraire ses yeux éblouis ; mais la clarté du jour parut produire sur lui un effet désagréable, car il s'enveloppa dans son manteau et poursuivit sa route en courant. Il s'arrêta bientôt de nouveau à la porte d'un palais où il frappa. Un valet, tenant un flambeau à la main, lui ouvrit aussitôt. Au moment d'entrer, il se retourna, et jetant sur le ciel encore un regard :

— Par Bacchus ! s'écria-t-il, mon carnaval me coûte cher !

Ce jeune homme se nommait Pomponio Filippo Vecellio. C'était le second fils du Titien, enfant plein d'esprit et d'imagination, qui avait fait concevoir à son père les plus heureuses espérances, mais que sa passion pour le jeu entraînait dans un désordre continuel. Il y avait quatre ans seulement que le grand peintre et son fils aîné Orazio étaient morts presque en même temps, et le jeune Pippo, depuis quatre ans, avait déjà dissipé la meilleure part de l'immense fortune que lui avait donnée ce double héritage. Au lieu de cultiver les talents qu'il tenait de la nature, et de soutenir la gloire de son nom, il passait ses journées à dormir et ses nuits à jouer chez une certaine comtesse Orsini, ou du moins soi-disant com-

tesse, qui faisait profession de ruiner la jeunesse vénitienne. Chez elle s'assemblait chaque soir une nombreuse compagnie, composée de nobles et de courtisanes; là, on soupait et on jouait, et comme on ne payait pas son souper, il va sans dire que les dés se chargeaient d'indemniser la maîtresse du logis. Tandis que les sequins flottaient par monceaux, le vin de Chypre coulait, les œillades allaient grand train, et les victimes, doublement étourdies, y laissaient leur argent et leur raison.

C'est de ce lieu dangereux que nous venons de voir sortir le héros de ce conte, et il avait fait plus d'une perte dans la nuit. Outre qu'il avait vidé ses poches au passe-dix, le seul tableau qu'il eût jamais terminé, tableau que tous les connaisseurs donnaient pour excellent, venait de périr dans l'incendie du palais Dolfino. C'était un sujet d'histoire traité avec une verve et une hardiesse de pinceau presque dignes du Titien lui-même; vendue à un riche sénateur, cette toile avait eu le même sort qu'un grand nombre d'ouvrages précieux; l'imprudence d'un valet avait réduit en cendres ces richesses. Mais c'était là le moindre souci de Pippo; il ne songeait qu'à la chance fâcheuse qui venait de le poursuivre avec un acharnement inusité, et aux dés qui l'avaient fait perdre.

Il commença, en rentrant chez lui, par soulever le tapis qui couvrait sa table et compter l'argent qui restait dans son tiroir, puis, comme il était d'un caractère naturellement gai et insouciant, après qu'on l'eut déshabillé, il se mit à sa fenêtre en robe de chambre. Voyant qu'il faisait grand jour, il se de-

manda s'il fermerait ses volets pour se mettre au lit, ou s'il se réveillerait comme tout le monde; il y avait longtemps qu'il ne lui était arrivé de voir le soleil du côté où il se lève, et il trouvait le ciel plus joyeux qu'à l'ordinaire. Avant de se décider à veiller ou à dormir, tout en luttant contre le sommeil, il prit son chocolat sur son balcon. Dès que ses yeux se fermaient, il croyait voir une table, des mains agitées, des figures pâles, il entendait résonner les cornets. « Quelle fatale chance! murmurait-il; est-ce croyable qu'on perde avec quinze! » Et il voyait son adversaire habituel, le vieux Vespasiano Memmo, amenant dix-huit et s'emparant de l'or entassé sur le tapis. Il rouvrait alors promptement les paupières pour se soustraire à ce mauvais rêve, et regardait les fillettes passer sur le quai. Il lui sembla apercevoir de loin une femme masquée; il s'en étonna, bien qu'on fût en carnaval, car les pauvres gens ne se masquent pas, et il était étrange, à une pareille heure, qu'une dame vénitienne sortît seule à pied (1); mais il reconnut que ce qu'il avait pris pour un masque était le visage d'une négresse; il la vit bientôt de plus près, et elle lui parut assez bien tournée. Elle marchait fort vite, et un coup de vent collant sur ses hanches sa robe bigarrée de fleurs dessina des contours gracieux. Pippo se pencha sur le balcon, et vit, non sans surprise, que la négresse frappait à sa porte.

Le portier tardait à ouvrir :

— Que demandes-tu ? cria le jeune homme ; est-

(1) On sortait masqué autrefois à Venise tant que durait le carnaval. (Note d'Alfred de Musset.)

ce à moi que tu as affaire, brunette ? Mon nom est Vecellio, et si on te fait attendre, je vais aller t'ouvrir moi-même.

La négresse leva la tête :

— Votre nom est Pomponio Vecellio ?

— Oui, ou Pippo, comme tu voudras.

— Vous êtes le fils du Titien ?

— A ton service ; qu'y a-t-il pour te plaire ?

Après avoir jeté sur Pippo un coup d'œil rapide et curieux, la négresse fit quelques pas en arrière, lança adroitement sur le balcon une petite boîte roulée dans du papier, puis s'enfuit promptement, en se retournant de temps en temps. Pippo ramassa la boîte, l'ouvrit et y trouva une jolie bourse enveloppée dans du coton. Il soupçonna avec raison qu'il pouvait y avoir sous le coton un billet qui lui expliquerait cette aventure. Le billet s'y trouvait en effet, mais était aussi mystérieux que le reste, car il ne contenait que ces mots :

« Ne dépense pas trop légèrement ce que je renferme ; quand tu sortiras de chez toi, charge-moi d'une pièce d'or, c'est assez pour un jour ; et s'il t'en reste le soir quelque chose, si peu que ce soit, tu trouveras un pauvre qui t'en remerciera. »

Lorsque le jeune homme eut retourné la boîte de cent façons, examiné la bourse, regardé de nouveau sur le quai, et qu'il vit enfin clairement qu'il n'en pourrait savoir davantage : « Il faut avouer, pensa-t-il, que ce cadeau est singulier, mais il vient cruellement mal à propos. Le conseil qu'on me donne est bon ; mais il est trop tard pour dire aux gens qu'ils

se noient, quand ils sont au fond de l'Adriatique. Qui diable peut m'envoyer cela? »

Pippo avait aisément reconnu que la négresse était une servante; il commença à chercher dans sa mémoire quelle était la femme ou l'ami capable de lui adresser cet envoi, et, comme sa modestie ne l'aveuglait pas, il se persuada que ce devait être une femme plutôt qu'un de ses amis. La bourse était en velours brodé d'or; il lui sembla qu'elle était faite avec une finesse trop exquise pour sortir de la boutique d'un marchand. Il passa donc en revue dans sa tête d'abord les plus belles dames de Venise, ensuite celles qui l'étaient moins; mais il s'arrêta là, et se demanda comment il s'y prendrait pour découvrir d'où lui venait sa bourse. Il fit là-dessus les rêves les plus hardis et les plus doux; plus d'une fois il crut avoir deviné; le cœur lui battait, tandis qu'il s'efforçait de reconnaître l'écriture; il y avait une princesse bolonaise qui formait ainsi ses lettres majuscules, et une belle dame de Brescia dont c'était à peu près la main.

Rien n'est plus désagréable qu'une idée fâcheuse venant se glisser tout à coup au milieu de semblables rêveries; c'est à peu près comme si, en se promenant dans une prairie en fleurs, on marchait sur un serpent. Ce fut aussi ce qu'éprouva Pippo lorsqu'il se souvint tout à coup d'une certaine Monna Bianchina, qui depuis peu le tourmentait singulièrement. Il avait eu avec cette femme une aventure de bal masqué, et elle était assez jolie, mais il n'avait aucun amour pour elle. Monna Bianchina, au contraire, s'était

prise subitement de passion pour lui, et elle s'était même efforcée de voir de l'amour là où il n'y avait que de la politesse ; elle s'attachait à lui, lui écrivait souvent, et l'accablait de tendres reproches ; mais il s'était juré un jour, en sortant de chez elle, de ne jamais y retourner, et il tenait scrupuleusement sa parole. Il vint donc à penser que Monna Bianchina pouvait bien lui avoir fait une bourse et la lui avoir envoyée ; ce soupçon détruisit sa gaîté et les illusions qui le berçaient; plus il réfléchissait, plus il trouvait vraisemblable cette supposition; il ferma sa fenêtre de mauvaise humeur, et se décida à se coucher.

Mais il ne pouvait dormir ; malgré toutes les probabilités, il lui était impossible de renoncer à un doute qui flattait son orgueil. Il continua à rêver involontairement : tantôt il voulait oublier la bourse et n'y plus songer ; tantôt il voulait se nier l'existence même de Monna Bianchina, afin de chercher plus à l'aise. Cependant il avait tiré les rideaux, et il s'était enfoncé du côté de la ruelle pour ne pas voir le jour; tout à coup il sauta à bas de son lit, et appela ses domestiques. Il venait de faire une réflexion bien simple qui ne s'était pas d'abord présentée à lui. Monna Bianchina n'était pas riche; elle n'avait qu'une servante, et cette servante n'était pas une négresse, mais une grosse fille de Chioja. Comment aurait-elle pu se procurer, pour cette occasion, cette messagère inconnue que Pippo n'avait jamais vue à Venise? « Bénis soient ta noire figure, s'écria-t-il, et le soleil africain qui l'a colorée ! » Et sans s'arrêter plus longtemps, il demanda son pourpoint et fit avancer sa gondole.

II

Il avait résolu d'aller rendre visite à la signora Dorothée, femme de l'avogador Pasqualigo. Cette dame, respectable par son âge, était des plus riches et des plus spirituelles de la république ; elle était, en outre, marraine de Pippo, et, comme il n'y avait pas une personne de distinction à Venise qu'elle ne connût, il espérait qu'elle pourrait l'aider à éclaircir le mystère qui l'occupait. Il pensa toutefois qu'il était encore trop matin pour se présenter chez sa protectrice, et il fit un tour de promenade, en attendant, sous les Procuraties.

Le hasard voulut qu'il y rencontrât précisément Monna Bianchina, qui marchandait des étoffes ; il entra dans la boutique, et, sans trop savoir pourquoi, après quelques paroles insignifiantes, il lui dit : « Monna Bianchina, vous m'avez envoyé ce matin un joli cadeau, et vous m'avez donné un sage conseil ; je vous en remercie bien humblement. »

En s'exprimant avec cet air de certitude, il comptait peut-être s'affranchir sur-le-champ du doute qu l'avait tourmenté ; mais Monna Bianchina était trop rusée pour témoigner de l'étonnement avant d'avoir examiné s'il était de son intérêt d'en montrer. Bien qu'elle n'eût réellement rien envoyé au jeune homme, elle vit qu'il y avait moyen de lui faire prendre le change ; elle répondit, il est vrai, qu'elle ne savait de

quoi il lui parlait; mais elle eut soin, en disant cela, de sourire avec tant de finesse et de rougir si modestement, que Pippo demeura convaincu, malgré les apparences, que la bourse venait d'elle. « Et depuis quand, lui demanda-t-il, avez-vous à vos ordres cette jolie négresse ? »

Déconcertée par cette question, et ne sachant comment y répondre, Monna Bianchina hésita un moment, puis elle partit d'un grand éclat de rire et quitta brusquement Pippo. Resté seul et désappointé, celui-ci renonça à la visite qu'il avait projetée ; il rentra chez lui, jeta la bourse dans un coin, et n'y songea pas davantage.

Il arriva pourtant quelques jours après qu'il perdit au jeu une forte somme sur parole. Comme il sortait pour acquitter sa dette, il lui parut commode de se servir de cette bourse, qui était grande, et qui faisait bon effet à sa ceinture; il la prit donc, et, le soir même, il joua de nouveau et perdit encore.

— Continuez-vous ? demanda ser Vespasiano, le vieux notaire de la chancellerie, lorsque Pippo n'eut plus d'argent.

— Non, répondit celui-ci, je ne veux plus jouer sur parole.

— Mais je vous prêterai ce que vous voudrez, s'écria la comtesse Orsini.

— Et moi aussi, dit ser Vespasiano.

— Et moi aussi, répéta d'une voix douce et sonore une des nombreuses nièces de la comtesse; mais rouvrez votre bourse, seigneur Vecellio : il y a encore un sequin dedans.

Pippo sourit, et trouva en effet au fond de sa bôurse un sequin qu'il y avait oublié. « Soit, dit-il, jouons encore un coup, mais je ne hasarderai pas davantage. » Il prit le cornet, gagna, se remit à jouer en faisant paroli; bref, au bout d'une heure il avait réparé sa perte de la veille et celle de la soirée.

— Continuez-vous? demanda-t-il à son tour à ser Vespasiano, qui n'avait plus rien devant lui.

— Non! car il faut que je sois un grand sot de me laisser mettre à sec par un homme qui ne hasarderait qu'un sequin. Maudite soit cette bourse ! elle renferme sans doute quelque sortilège.

Le notaire sortit furieux de la salle. Pippo se disposait à le suivre, lorsque la nièce qui l'avait averti lui dit en riant :

— Puisque c'est à moi que vous devez votre bonheur, faites-moi cadeau du sequin qui vous a fait gagner.

Ce sequin avait une petite marque qui le rendait reconnaissable. Pippo le chercha, le retrouva, et il tendait déjà la main pour le donner à la jolie nièce, lorsqu'il s'écria tout à coup :

— Ma foi, ma belle, vous ne l'aurez pas; mais, pour vous montrer que je ne suis pas avare, en voilà dix que je vous prie d'accepter. Quant à celui-là, je veux suivre un avis qu'on m'a donné dernièrement, et j'en fais cadeau à la Providence.

En parlant ainsi, il jeta le sequin par la fenêtre.

— Est-il possible, pensait-il en retournant chez lui, que la bourse de Monna Bianchina me porte bonheur ? Ce serait une singulière raillerie du hasard,

si une chose qui en elle-même m'est désagréable avait une influence heureuse pour moi.

Il lui sembla bientôt, en effet, que toutes les fois qu'il se servait de cette bourse il gagnait. Lorsqu'il y mettait une pièce d'or, il ne pouvait se défendre d'un certain respect superstitieux, et il réfléchissait quelquefois, malgré lui, à la vérité des paroles qu'il avait trouvées au fond de la boîte. Un sequin est un sequin, se disait-il, et il y a bien des gens qui n'en ont pas un par jour. Cette pensée le rendait moins imprudent, et lui faisait un peu restreindre ses dépenses.

Malheureusement, Monna Bianchina n'avait pas oublié son entretien avec Pippo sous les Procuraties. Pour le confirmer dans l'erreur où elle l'avait laissé, elle lui envoyait de temps en temps un bouquet ou une autre bagatelle, aecompagnés de quelques mots d'écrit. J'ai déjà dit qu'il était très fatigué de ses importunités, auxquelles il avait résolu de ne pas répondre.

Or il arriva que Monna Bianchina, poussé à bout par cette froideur, tenta une démarche audacieuse qui déplut beaucoup au jeune homme. Elle se présenta seule chez lui, pendant son absence, donna quelque argent à un domestique, et réussit à se cacher dans l'appartement. En rentrant, il la trouva donc, et il se vit forcé de lui dire, sans détour, qu'il n'avait point d'amour pour elle, et qu'il la priait de le laisser en repos.

La Bianchina, qui, comme je l'ai dit, était jolie, se laissa aller à une colère effrayante ; elle accabla

Pippo de reproches, mais non plus tendres cette fois. Elle lui dit qu'il l'avait trompée en lui parlant d'amour, qu'elle se regardait comme compromise par lui, et qu'enfin elle se vengerait. Pippo n'écouta pas ces menaces sans s'irriter à son tour ; pour lui prouver qu'il ne craignait rien, il la força de reprendre à l'instant même un bouquet qu'elle lui avait envoyé le matin, et, comme la bourse se trouvait sous sa main : « Tenez, lui dit-il, prenez aussi cela ; cette bourse m'a porté bonheur, mais apprenez par là que je ne veux rien de vous. »

A peine eut-il cédé à ce mouvement de colère, qu'il en eut du regret. Monna Bianchina se garda bien de le détromper sur le mensonge qu'elle lui avait fait. Elle était pleine de rage, mais aussi de dissimulation. Elle prit la bourse et se retira, bien décidée à faire repentir Pippo de la manière dont il l'avait traitée.

Il joua le soir comme à l'ordinaire, et perdit ; les jours suivants, il ne fut pas plus heureux. Ser Vespasiano avait toujours le meilleur dé et lui gagnait des sommes considérables. Il se révolta contre sa fortune et contre sa superstition, il s'obstina et perdit encore. Enfin, un jour qu'il sortait de chez la comtesse Orsini, il ne put s'empêcher de s'écrier dans l'escalier : « Dieu me pardonne ! je crois que ce vieux fou avait raison, et que ma bourse était ensorcelée ; car je n'ai plus un dé passable depuis que je l'ai rendue à la Bianchina. »

En ce moment il aperçut, flottant devant lui, une robe à fleurs, d'où sortaient deux jambes fines et lestes ; c'était la mystérieuse négresse. Il doubla le pas,

l'accosta, et lui demanda qui elle était et à qui elle appartenait.

— Qui sait ? répondit l'Africaine avec un malicieux sourire.

— Toi, je suppose. N'es-tu pas la servante de Monna Bianchina ?

— Non ; qui est-elle, Monna Bianchina ?

— Eh, par Dieu ! celle qui t'a chargée l'autre jour de m'apporter cette boîte que tu as si bien jetée sur mon balcon.

— Oh ! Excellence, je ne le crois pas.

— Je le sais, je ne cherche pas à feindre ; c'est elle-même qui me l'a dit.

— Si elle vous l'a dit... répliqua la négresse d'un air d'hésitation. Elle haussa les épaules, réfléchit un instant ; puis, donnant de son éventail un petit coup sur la joue de Pippo, elle lui cria en s'enfuyant :

— Mon beau garçon, on s'est moqué de toi.

Les rues de Venise sont un labyrinthe si compliqué, elles se croisent de tant de façons par des caprices si variés et si imprévus, que Pippo, après avoir laissé échapper la jeune fille, ne put parvenir à la rejoindre. Il resta fort embarrassé, car il avait commis deux fautes, la première en donnant sa bourse à Bianchina et la seconde en ne retenant pas la négresse. Errant au hasard dans la ville, il se dirigea, presque sans le savoir, vers le palais de la Signora Dorothée, sa marraine ; il se repentait de n'avoir pas fait à cette dame, quelque temps auparavant, sa visite projetée ; il avait coutume de la consulter sur tout ce qui l'intéressait.

et rarement il avait eu recours à elle sans en retirer quelque avantage.

Il la trouva seule dans son jardin, et après lui avoir baisé la main : — Jugez, lui dit-il, ma bonne marraine, de la sottise que je viens de faire. On m'a envoyé, il n'y a pas longtemps, une bourse...

Mais à peine avait-il prononcé ces mots, que la signora Dorothée se mit à rire : — Et bien, lui dit-elle, est-ce que cette bourse n'est pas jolie ? Ne trouves-tu pas que les fleurs d'or font bon effet sur le velours rouge ?

— Comment ! s'écria le jeune homme ; se pourrait-il que vous fussiez instruite...

En ce moment, plusieurs sénateurs entraient dans le jardin ; la vénérable dame se leva pour les recevoir et ne répondit pas aux questions que Pippo, dans son étonnement, ne cessait de lui adresser.

III

Lorsque les sénateurs se furent retirés, la signora Dorothée, malgré les prières et les importunités de son filleul, ne voulut jamais s'expliquer davantage. Elle était fâchée qu'un premier mouvement de gaieté lui eût fait avouer qu'elle savait le secret d'une aventure dont elle ne voulait pas se mêler. Comme Pippo insistait toujours ;

— Mon cher enfant, lui dit-elle, tout ce que je puis te dire, c'est qu'il est vrai qu'en t'apprenant le nom

de la personne qui a brodé pour toi cette bourse, je te rendrais peut-être un bon service ; car cette personne est assurément une des plus nobles et des plus belles de Venise. Que cela te suffise donc ; malgré mon envie de t'obliger, il faut que je me taise ; je ne trahirai pas un secret que je possède seule, et que je ne pourrai te dire que si l'on m'en charge, car je le ferai alors honorablement.

— Honorablement, ma chère marraine ? mais pouvez-vous croire qu'en me confiant à moi seul...

— Je m'entends, répliqua la vieille dame ; et comme malgré sa dignité, elle ne pouvait se passer d'un peu de malice : Puisque tu fais quelquefois des vers ajouta-t-elle, que ne fais-tu un sonnet là-dessus ?

Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, Pippo mit fin à ses instances ; mais sa curiosité, comme on peut penser, était d'une vivacité extrême. Il resta à dîner chez l'avogador Pasqualigo, ne pouvant se résoudre à quitter sa marraine, espérant que sa belle inconnue viendrait peut-être faire visite le soir ; mais il ne vit que des sénateurs, des magistrats, et les plus graves robes de la république.

Au coucher du soleil, le jeune homme se sépara de la compagnie, et alla s'asseoir dans un petit bosquet. Il réfléchit à ce qu'il avait à faire, et se détermina à deux choses : obtenir de la Bianchina qu'elle lui rendît sa bourse, et suivre, en second lieu, le conseil que la signora Dorothée lui avait donné en riant, c'est-à-dire faire un sonnet sur son aventure. Il résolut, en outre, de donner ce sonnet, quand il serait fait, à sa marraine, qui ne manquerait sans doute

pas de le montrer à la belle inconnue. Sans vouloir tarder davantage, il mit sur-le-champ son double projet à exécution.

Après avoir rajusté son pourpoint, et posé avec soin sa toque sur son oreille, il se regarda d'abord dans une glace pour voir s'il avait bonne mine, car sa première pensée avait été de séduire de nouveau la Bianchina par des feintes protestations d'amour, et de la persuader par la douceur ; mais il renonça bientôt à ce projet, réfléchissant qu'ainsi il ne ferait que ranimer la passion de cette femme et de préparer de nouvelles importunités. Il prit le parti opposé ; il courut chez elle en toute hâte, comme s'il eût été furieux ; il se prépara à lui jouer une scène désespérée et à l'épouvanter si bien qu'elle se tînt dorénavant en repos.

Monna Bianchina était une de ces Vénitiennes blondes aux yeux noirs, dont le ressentiment a, de tout temps, été regardé comme dangereux. Depuis qu'il l'avait si maltraitée, Pippo n'avait reçu d'elle aucun message ; elle préparait sans doute en silence la vengeance qu'elle avait annoncée. Il était donc nécessaire de frapper un coup décisif, sous peine d'augmenter le mal. Elle se disposait à sortir, quand le jeune homme arriva chez elle ; il l'arrêta dans l'escalier, et la forçant à rentrer dans sa chambre :

— Malheureuse femme ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit toutes mes espérances, et votre vengeance est accomplie !

— Bon Dieu ! que vous est-il arrivé ? demanda la Bianchina stupéfaite.

— Vous le demandez ! Où est cette bourse que vous avez dit venir de vous ? Oserez-vous encore me soutenir ce mensonge ?

— Qu'importe si j'ai menti ou non ? je ne sais ce que cette bourse est devenue.

— Tu vas mourir ou me la rendre, s'écria Pippo en se jetant sur elle. Et, sans respect pour une robe neuve dont la pauvre femme venait de se parer, il écarta violemment le voile qui couvrait sa poitrine et lui posa son poignard sur le cœur.

La Bianchina se crut morte et commença à appeler au secours ; mais Pippo lui bâillonna la bouche avec son mouchoir, et, sans qu'elle pût pousser un cri, il la força d'abord de lui rendre la bourse qu'elle avait heureusement conservée. « Tu as fait le malheur d'une puissante famille, lui dit-il ensuite, tu as à jamais troublé l'existence d'une des plus illustres maisons de Venise ! Tremble ! cette maison redoutable veille sur toi ; ni toi, ni ton mari, vous ne ferez un seul pas, maintenant, sans qu'on ait l'œil sur vous. Les Seigneurs de la Nuit ont inscrit ton nom sur leur livre : pense aux caves du palais ducal. Au premier mot que tu diras pour révéler le secret terrible que ta malice t'a fait deviner, ta famille entière disparaîtra ! »

Il sortit sur ces paroles, et tout le monde sait qu'à Venise on n'en pouvait prononcer de plus effrayantes. Les impitoyables et secrets arrêts de la *corte maggiore* répandaient une terreur si grande, que ceux qui se croyaient seulement soupçonnés se regardaient d'avance comme morts. Ce fut justement ce qui arriva

au mari de la Bianchina, ser Orio, à qui elle raconta, à peu de chose près, la menace que Pippo venait de lui faire. Il est vrai qu'elle en ignorait les motifs, et en effet Pippo les ignorait lui-même, puisque toute cette affaire n'était qu'une fable. Mais ser Orio jugea prudemment qu'il n'était pas nécessaire de savoir par quels motifs on s'était attiré la colère de la cour suprême, et que le plus important était de s'y soustraire. Il n'était pas né à Venise, ses parents habitaient la terre ferme ; il s'embarqua avec sa femme le jour suivant, et l'on n'entendit plus parler d'eux. Ce fut ainsi que Pippo trouva moyen de se débarrasser de la Bianchina, et de lui rendre avec usure le mauvais tour qu'elle lui avait joué. Elle crut toute sa vie qu'un secret d'Etat était réellement attaché à la bourse qu'elle avait voulu dérober, et, comme dans ce bizarre événement tout était mystère pour elle, elle ne put jamais former que des conjectures. Les parents de ser Orio en firent le sujet de leurs entretiens particuliers. A force de suppositions, ils finirent par créer une fable plausible. « Une grande dame, disaient-ils, s'était éprise du Tizianello, c'est-à-dire du fils du Titien, lequel était amoureux de Monna Bianchina, et perdait, bien entendu, ses peines auprès d'elle. Or, cette grande dame, qui avait brodé elle-même une bourse pour le Tizianello, n'était autre que la dogaresse en personne. Qu'on juge de sa colère en apprenant que le Tizianello avait fait le sacrifice de ce don d'amour à la Bianchina ! » Telle était la chronique de famille qu'on se répétait à voix basse à Padoue dans la petite maison de ser Orio.

Satisfait du succès de sa première entreprise, notre héros songea à tenter la seconde. Il s'agissait de faire un sonnet pour sa belle inconnue. Comme l'étrange comédie qu'il avait jouée l'avait ému malgré lui, il commença par écrire rapidement quelques vers où respirait une certaine verve. L'espérance, l'amour, le mystère, toutes les expressions passionnées ordinaires aux poètes, se présentaient en foule à son esprit. Mais, pensa-t-il, ma marraine m'a dit que j'avais affaire à l'une des plus nobles et des plus belles dames de Venise; il me faut donc garder un ton convenable et l'aborder avec plus de respect.

Il effaça ce qu'il avait écrit, et, passant d'un extrême à l'autre, il rassembla quelques rimes sonores auxquelles il s'efforça d'adapter, non sans peine, des pensées semblables à sa dame, c'est-à-dire les plus belles et les plus nobles qu'il pût trouver. A l'espérance trop hardie il substitua le doute craintif ; au lieu de mystère et d'amour, il parla de respect et de reconnaissance. Ne pouvant célébrer les attraits d'une femme qu'il n'avait jamais vue, il se servit, le plus délicatement possible, de quelques termes vagues qui pouvaient s'appliquer à tous les visages. Bref, après deux heures de réflexions et de travail, il avait fait douze vers passables, fort harmonieux et très insignifiants.

Il les mit au net sur une belle feuille de parchemin, et dessina sur les marges des oiseaux et des fleurs qu'il coloria soigneusement. Mais, dès que son ouvrage fut achevé, il n'eut pas plus tôt relu ses vers, qu'il les jeta par la fenêtre, dans le canal qui passait

près de sa maison. Que fais-je donc? se demanda-t-il; à quoi bon poursuivre cette aventure, si ma conscience ne parle pas?

Il prit sa mandoline et se promena de long en large dans sa chambre, en chantant et en s'accompagnant sur un vieil air composé pour un sonnet de Pétrarque. Au bout d'un quart d'heure il s'arrêta ; son cœur battait. Il ne songeait plus ni aux convenances, ni à l'effet qu'il pourrait produire. La bourse qu'il avait arrachée à la Bianchina, et qu'il venait de rapporter comme une conquête, était sur sa table. Il la regarda :

— « La femme qui a fait cela pour moi, se dit-il, doit m'aimer et savoir aimer. Un pareil travail est long et difficile; ces fils légers, ces vives couleurs, demandent du temps, et en travaillant elle pensait à moi. Dans le peu de mots qui accompagnaient cette bourse, il y avait un conseil d'ami et pas une parole équivoque. Ceci est un cartel amoureux envoyé par une femme de cœur; n'eût-elle pensé à moi qu'un jour, il faut bravement relever le gant. »

Il se remit à l'œuvre, et, en reprenant sa plume, il était plus agité par la crainte et par l'espérance que lorsqu'il avait joué les plus fortes sommes sur un coup de dé. Sans réfléchir et sans s'arrêter, il écrivit à la hâte un sonnet, dont voici à peu près la traduction :

Lorsque j'ai lu Pétrarque étant encore enfant,
J'ai souhaité d'avoir quelque gloire en partage.
Il aimait en poëte et chantait en amant ;
De la langue des dieux lui seul sut faire usage.

Lui seul eut le secret de saisir au passage
Les battements du cœur qui durent un moment,
Et, riche d'un sourire, il en gravait l'image
Du bout d'un stylet d'or sur un pur diamant.

O vous qui m'adressez une parole amie,
Qui l'écriviez hier et l'oublierez demain,
Souvenez-vous de moi qui vous en remercie.

J'ai le cœur de Pétrarque et n'ai pas son génie;
Je ne puis ici-bas que donner en chemin
Ma main à qui m'appelle, à qui m'aime ma vie.

Pippo se rendit le lendemain chez la signora Dorothée. Dès qu'il se trouva seul avec elle, il posa son sonnet sur les genoux de l'illustre dame, en lui disant : « Voilà pour votre amie. » La signora se montra d'abord surprise, puis elle lut les vers, et jura qu'elle ne se chargerait jamais de les montrer à personne. Mais Pippo n'en fit que rire, et, comme il était persuadé du contraire, il la quitta en l'assurant qu'il n'avait là-dessus aucune inquiétude.

IV

Il passa cependant la semaine suivante dans le plus grand trouble ; mais ce trouble n'était pas sans charmes. Il ne sortait pas de chez lui, et n'osait, pour ainsi dire, remuer, comme pour mieux laisser faire

la fortune. En cela, il agit avec plus de sagesse qu'on n'en a ordinairement à son âge, car il n'avait que vingt-cinq ans, et l'impatience de la jeunesse nous fait dépasser le but en voulant l'atteindre trop vite. La fortune veut qu'on s'aide soi-même et qu'on sache la saisir à propos; car, selon l'expression de Napoléon , elle est femme. Mais, par cette raison même, elle veut avoir l'air d'accorder ce qu'on lui arrache, et il faut lui donner le temps d'ouvrir la main.

Ce fut le neuvième jour, vers le soir, que la capricieuse déesse frappa à la porte du jeune homme; et ce n'était pas pour rien, comme vous allez voir. Il descendit et ouvrit lui-même. La négresse était sur le seuil ; elle tenait à la main une rose qu'elle approcha des lèvres de Pippo.

— Baisez cette fleur, lui dit-elle ; il y a dessus un baiser de ma maîtresse. Peut-elle venir vous voir sans danger ?

— Ce serait une grande imprudence, répondit Pippo, si elle venait en plein jour ; mes domestiques ne pourraient manquer de la voir. Lui est-il possible de sortir la nuit ?

— Non ; qui l'oserait à sa place ? Elle ne peut ni sortir la nuit, ni vous recevoir chez elle.

— Il faut donc qu'elle consente à venir autre part qu'ici, dans un endroit que je t'indiquerai.

— Non, c'est ici qu'elle veut venir ; voyez à prendre vos précautions.

Pippo réfléchit quelques instants. — Ta maîtresse

peut-elle se lever de bonne heure ? demanda-t-il à la négresse.

— A l'heure où se lève le soleil.

— Eh bien, écoute. Je me réveille ordinairement fort tard, par conséquent toute ma maison dort la grasse matinée. Si ta maîtresse peut venir au point du jour, je l'attendrai, et elle pourra pénétrer ici sans être vue de personne. Pour ce qui est de la faire sortir ensuite, je m'en charge, si toutefois elle peut rester chez moi jusqu'à la nuit tombante.

— Elle le fera ; vous plaît-il que ce soit demain ?

— Demain à l'aurore, dit Pippo. Il glissa une poignée de sequins sous la gorgerette de la messagère ; puis, sans en demander davantage, il regagna sa chambre et s'y enferma, décidé à veiller jusqu'au jour. Il se fit d'abord déshabiller, afin qu'on crût qu'il allait se mettre au lit ; lorsqu'il fut seul, il alluma un bon feu, mit une chemise brodée d'or, un collet de senteur, et un pourpoint de velours blanc avec des manches de satin de la Chine ; puis, tout étant bien disposé, il s'assit près de la fenêtre, et commença à rêver à son aventure.

Il ne jugeait pas aussi défavorablement qu'on le croirait peut-être de la promptitude avec laquelle sa dame lui avait donné un rendez-vous. Il ne faut pas, d'abord, oublier que cette histoire se passe au XVIe siècle, et les amours de ce temps-là allaient plus vite que les nôtres. D'après les témoignages les plus authentiques, il paraît certain qu'à cette époque ce que nous appellerions de l'indélicatesse passait pour de la sincérité, et il y a même lieu de penser que ce

qu'on nomme aujourd'hui vertu paraissait alors de l'hypocrisie. Quoi qu'il en soit, une femme amoureuse d'un joli garçon se rendait sans de longs discours, et celui-ci n'en prenait pas pour cela moins bonne opinion d'elle : personne ne songeait à rougir de ce qui lui semblait naturel ; c'était le temps où un seigneur de la cour de France portait sur son chapeau, en guise de panache, un bas de soie appartenant à sa maîtresse, et il répondait sans façon à ceux qui s'étonnaient de le voir au Louvre dans cet équipage, que c'était le bas d'une femme qui le faisait mourir d'amour.

Tel était, d'ailleurs, le caractère de Pippo que, fût-il né dans le siècle présent, il n'eût peut-être pas entièrement changé d'avis sur ce point. Malgré beaucoup de désordre et de folie, s'il était capable de mentir quelquefois à autrui, il ne se mentait jamais à lui-même ; je veux dire par là qu'il aimait les choses pour ce qu'elles valent et non pour les apparences, et que, tout en étant capable de dissimulation, il n'employait la ruse que lorsque son désir était vrai. Or, s'il pensait qu'il y eût un caprice dans l'envoi qu'on lui avait fait, du moins il n'y croyait pas voir le caprice d'une coquette ; j'en ai dit tout à l'heure les motifs, qui étaient le soin et la finesse avec lesquels sa bourse était brodée, et le temps qu'on avait dû mettre à la faire.

Pendant que son esprit s'efforçait de devancer le bonheur qui lui était promis, il se souvint d'un mariage turc dont on lui avait fait le récit. Quand les Orientaux prennent femme, ils ne voient qu'après la

noce le visage de leur fiancée, qui jusque-là reste voilée devant eux, comme devant tout le monde. Ils se fient à ce que leur ont dit les parents, et se marient ainsi sur parole. La cérémonie terminée, la jeune femme se montre à l'époux, qui peut alors vérifier par lui-même si son marché conclu est bon ou mauvais ; comme il est trop tard pour s'en dédire, il n'a rien de mieux à faire que de le trouver bon ; et l'on ne voit pas, du reste, que ces unions soient plus malheureuses que d'autres.

Pippo se trouvait précisément dans le même cas qu'un fiancé turc : il ne s'attendait pas, il est vrai, à trouver une vierge dans sa dame inconnue, mais il s'en consolait aisément ; il y avait en outre cette différence à son avantage, que ce n'était pas un lien aussi solennel qu'il allait contracter. Il pouvait se livrer aux charmes de l'attente et de la surprise, sans en redouter les inconvénients, et cette considération lui semblait suffire pour le dédommager de ce qui pourrait d'ailleurs lui manquer. Il se figura donc que cette nuit était réellement celle de ses noces, et il n'est pas étonnant qu'à son âge cette pensée lui causât des transports de joie.

La première nuit des noces doit être, en effet, pour une imagination active, un des plus grands bonheurs possibles, car il n'est précédé d'aucune peine. Les philosophes veulent, il est vrai, que la peine donne plus de saveur au plaisir qu'elle accompagne, mais Pippo pensait qu'une méchante sauce ne rend pas le poisson plus frais. Il aimait donc les jouissances faciles, mais il ne les voulait pas grossières, et, mal-

heureusement, c'est une loi presque invariable que les plaisirs exquis se payent chèrement. Or la nuit des noces fait exception à cette règle ; c'est une circonstance unique dans la vie, qui satisfait à la fois les deux penchants les plus chers à l'homme, la paresse et la convoitise ; elle amène dans la chambre d'un jeune homme une femme couronnée de fleurs, qui ignore l'amour, et dont une mère s'est efforcée, depuis quinze ans, d'ennoblir l'âme et d'orner l'esprit : pour obtenir un regard de cette belle créature, il faudrait peut-être la supplier pendant une année entière ; cependant, pour posséder ce trésor, l'époux n'a qu'à ouvrir les bras ; la mère s'éloigne. Dieu lui-même le permet ; si, en s'éveillant d'un si beau rêve, on ne se trouvait pas marié, qui ne voudrait le faire tous les soirs ?

Pippo ne regrettait pas de ne point avoir adressé de questions à la négresse ; car une servante, en pareil cas, ne peut manquer de faire l'éloge de sa maîtresse, fût-elle plus laide qu'un péché mortel ; et les deux mots échappés à la signora Dorothée suffisaient. Il eût voulu seulement savoir si sa dame inconnue était brune ou blonde. Pour se faire une idée d'une femme, lorsqu'on sait qu'elle est belle, rien n'est plus important que de connaître la nuance de ses cheveux. Pippo hésita longtemps entre les deux couleurs, enfin il s'imagina qu'elle avait les cheveux châtains, afin de mettre son esprit en repos,

Mais il ne sut alors comment décider de quelle couleur étaient ses yeux ; il les aurait supposés noirs si elle eût été brune, et bleus si elle eût été blonde.

Il se figura qu'ils étaient bleus, non pas de ce bleu clair et indécis qui est tour à tour gris ou verdâtre, mais de cet azur pur comme le ciel, qui, dans les moments de passion, prend une teinte plus foncée, et devient sombre comme l'aile du corbeau.

A peine ces yeux charmants lui eurent-ils apparu, avec un regard tendre et profond, que son imagination les entoura d'un front blanc comme la neige, et de deux joues roses comme les rayons du soleil sur le sommet des Alpes. Entre ces deux joues, aussi douces qu'une pêche, il crut voir un nez effilé comme celui du buste antique qu'on a appelé l'Amour grec. Au-dessous, une bouche vermeille, ni trop grande ni trop petite, laissant passer entre deux rangées de perles une haleine fraîche et voluptueuse; le menton était bien formé et légèrement arrondi; la physionomie franche, mais un peu altière; sur un cou un peu long, sans un seul pli, d'une blancheur mate, se balançait mollement, comme une fleur sur sa tige, cette tête gracieuse et toute sympathique (1). A cette belle image, créée par la fantaisie, il ne manquait que d'être réelle. Elle va venir, pensait Pippo. elle sera ici quand il fera jour; et ce qui n'est pas le moins surprenant dans son étrange rêverie, c'est qu'il venait de faire, sans s'en douter, le fidèle portrait de sa future maîtresse.

Lorsque la frégate de l'Etat, qui veille à l'entrée du port, tira son coup de canon pour annoncer six

(1) *Simpatica*, mot italien dont notre langue n'a pas l'équivalent, peut-être parce que notre caractère n'a pas l'équivalent de ce qu'il exprime. (Note d'Alfred de Musset.)

heures du matin, Pippo vit que la lumière de sa lampe devenait rougeâtre, et qu'une légère teinte bleue colorait ses vitres. Il se mit aussitôt à sa croisée. Ce n'était plus, cette fois, avec des yeux à demi fermés qu'il regardait, autour de lui; bien que sa nuit se fût passée sans sommeil, il se sentait plus libre et plus dispos que jamais. L'aurore commençait à se montrer, mais Venise dormait encore : cette paresseuse patrie du plaisir ne s'éveille pas si matin. A l'heure où, chez nous, les boutiques s'ouvrent, les passants se croisent, les voitures roulent, les brouillards se jouaient sur la lagune déserte et couvraient d'un rideau les palais silencieux. Le vent ridait à peine l'eau ; quelques voiles paraissaient au loin du côté de Fusine, apportant à la reine des mers les provisions de la journée. Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du campanile de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule, et les premiers rayons du soleil étincelaient sur ses ailes dorées.

Cependant les innombrables églises de Venise sonnaient l'Angelus à grand bruit : les pigeons de la république, avertis par le son des cloches, dont ils savent compter les coups avec un merveilleux instinct, traversaient par bandes, à tire-d'aile, la rive des Esclavons, pour aller chercher sur la grande place le grain qu'on y répand régulièrement pour eux à cette heure; les brouillards s'élevaient peu à peu ; le soleil parut ; quelques pêcheurs secouèrent leurs manteaux et se mirent à nettoyer leurs barques : l'un d'eux entonna d'une voix claire et pure un couplet; bientôt le chœur fut organisé, chacun faisait sa partie tout

en travaillant, et une belle chanson matinale salua la clarté du jour.

La maison de Pippo était située sur le quai des Esclavons, non loin du palais Nani, à l'angle d'un petit canal; en cet instant, au fond de ce canal obscur, brilla la scie d'une gondole. Un seul barcarol était sur la poupe; mais le frêle bateau fendait l'onde avec la rapidité d'une flèche, et semblait glisser sur l'épais miroir où sa rame plate s'enfonçait en cadence. Au moment de passer sous le pont qui sépare le canal de la grande lagune, la gondole s'arrêta. Une femme masquée, d'une taille noble et svelte, en sortit, et se dirigea vers le quai. Pippo descendit aussitôt et s'avança vers elle. » Est-ce vous ? » lui dit-il à voix basse. Pour toute réponse, elle prit sa main qu'il lui présentait, et le suivit. Aucun domestique n'était encore levé dans la maison; sans dire un seul mot, ils traversèrent sur la pointe du pied la galerie inférieure où dormait le portier. Arrivée dans l'appartement du jeune homme, la dame s'assit sur un sofa et resta d'abord quelque temps pensive. Elle ôta son masque. Pippo reconnut alors que la signora Dorothée ne l'avait pas trompé, et qu'il avait en effet devant lui une des plus belles femmes de Venise, et l'héritière de deux nobles familles, Béatrice Lorédano, veuve du procurateur Donato.

V

Il est impossible de rendre par des paroles la beauté des premiers regards que Béatrice jeta autour d'elle lorsqu'elle eut découvert son visage. Bien qu'elle fût veuve depuis dix-huit mois, elle n'avait encore que vingt-quatre ans, et quoique la démarche qu'elle venait de faire ait pu paraître hardie au lecteur, c'était la première fois de sa vie qu'elle en faisait une semblable; car il est certain que jusque-là elle n'avait eu d'amour que pour son mari. Aussi cette démarche l'avait-elle troublée à tel point que, pour n'y pas renoncer en route, il lui avait fallu réunir toutes ses forces, et ses yeux étaient à la fois pleins d'amour, de confusion et de courage.

Pippo la regardait avec tant d'admiration qu'il ne pouvait parler. En quelque circonstance qu'on se trouve, il est impossible de voir une femme parfaitement belle sans étonnement et sans respect. Pippo avait souvent rencontré Béatrice à la promenade et à des réunions particulières. Il avait fait et entendu faire cent fois l'éloge de sa beauté. Elle était fille de Pierre Lorédan, membre du conseil des Dix, et arrière-petite-fille du fameux Lorédan qui prit une part si active au procès de Jacques Foscari. L'orgueil de cette famille n'était que trop connu à Venise, et Béatrice passait aux yeux de tous pour avoir hérité de la fierté de ses ancêtres. On l'avait mariée très jeune au pro-

curateur Marco Donato, et la mort de celui-ci venait de la laisser libre et en possession d'une grande fortune. Les premiers seigneurs de la république aspiraient à sa main ; mais elle ne répondait aux efforts qu'ils faisaient pour lui plaire que par la plus dédaigneuse indifférence. En un mot, son caractère altier et presque sauvage était, pour ainsi dire, passé en proverbe. Pippo était donc doublement surpris ; car si, d'une part, il n'eût jamais osé supposer que sa mystérieuse conquête fût Béatrice Donato, d'un autre côté il lui semblait, en la regardant, qu'il la voyait pour la première fois, tant elle était différente d'elle-même. L'amour, qui sait donner des charmes aux visages les plus vulgaires, montrait en ce moment sa toute-puissance en embellissant ainsi un chef-d'œuvre de la nature.

Après quelques instants de silence, Pippo s'approcha de sa dame et lui prit la main. Il essaya de lui peindre sa surprise et de la remercier de son bonheur ; mais elle ne lui répondait pas et ne paraissait pas l'entendre. Elle restait immobile et semblait ne rien distinguer, comme si tout ce qui l'entourait eût été un rêve. Il lui parla longtemps sans qu'elle fît aucun mouvement ; cependant il avait entouré de son bras la taille de Béatrice, et il s'était assis auprès d'elle.

— Vous m'avez envoyé hier, lui dit-il, un baiser sur une rose ; sur une fleur plus belle et plus fraîche, laissez-moi vous rendre ce que j'ai reçu.

En parlant ainsi, il l'embrassa sur les lèvres. Elle ne fit point d'effort pour l'en empêcher ; mais ses regards, qui erraient au hasard, se fixèrent tout à

coup sur Pippo Elle le repoussa doucement et lui dit en secouant la tête avec une tristesse pleine de grâce :

— Vous ne m'aimerez pas, vous n'aurez pour moi qu'un caprice ; mais je vous aime, et je veux d'abord me mettre à genou devant vous.

Elle s'inclina en effet ; Pippo la retint vainement en la suppliant de se lever. Elle glissa entre ses bras, et s'agenouilla sur le parquet.

Il n'est pas ordinaire, ni même agréable de voir une femme prendre cette humble posture. Bien que ce soit une marque d'amour, elle semble appartenir exclusivement à l'homme ; c'est une attitude pénible qu'on ne peut voir sans trouble, et qui a quelquefois arraché à des juges le pardon d'un coupable. Pippo contempla avec une surprise croissante le spectacle admirable qui s'offrait à lui. S'il avait été saisi de respect en reconnaissant Béatrice, que devait-il éprouver en la voyant à ses pieds ? La veuve de Donato, la fille des Lorédans, était à genoux. Sa robe de velours, semée de fleurs d'argent, couvrait les dalles ; son voile, ses cheveux déroulés, pendaient à terre. De ce beau cadre sortaient ses blanches épaules et ses mains jointes, tandis que ses yeux humides se levaient vers Pippo. Ému jusqu'au fond du cœur, il recula de quelques pas, et se sentit enivré d'orgueil. Il n'était pas noble ; la fierté patricienne que Béatrice dépouillait passa comme un éclair dans l'âme du jeune homme.

Mais cet éclair ne dura qu'un instant et s'évanouit rapidement. Un tel spectacle devait produire plus qu'un mouvement de vanité. Quand nous nous pen-

chons vers une source limpide, notre image s'y peint aussitôt, et notre approche fait naître un frère qui, du fond de l'eau, vient au-devant de nous. Ainsi, dans l'âme humaine, l'amour appelle l'amour et le fait éclore d'un regard. Pippo se jeta aussi à genoux. Inclinés l'un devant l'autre, ils restèrent ainsi tous deux quelques moments, échangeant leurs premiers baisers.

Si Béatrice était fille des Lorédans, le doux sang de sa mère, Bianca Contarini, coulait aussi dans ses veines. Jamais créature en ce monde n'avait été meilleure que cette mère, qui était aussi une des beautés de Venise. Toujours heureuse et avenante, ne pensant qu'à bien vivre durant la paix, et, en temps de guerre, amoureuse de la patrie, Bianca semblait la sœur aînée de ses filles. Elle mourut jeune, et, morte, elle était belle encore.

C'était par elle que Béatrice avait appris à connaître et à aimer les arts, et surtout la peinture. Ce n'est pas que la jeune veuve fût devenue bien savante sur ce sujet. Elle avait été à Rome et à Florence, et les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ne lui avaient inspiré que de la curiosité. Romaine, elle n'eût aimé que Raphaël; mais elle était fille de l'Adriatique, et elle préférait le Titien. Pendant que tout le monde s'occupait, autour d'elle, d'intrigues de cour ou des affaires de la république, elle ne s'inquiétait que de tableaux nouveaux et de ce qu'allait devenir son art favori, après la mort du vieux Vecellio. Elle avait vu au palais Dolfin le tableau dont j'ai parlé au commencement de ce conte, le seul qu'eût fait le Tizianello,

et qui avait péri dans un incendie. Après avoir admiré cette toile, elle avait rencontré Pippo chez la signora Dorothée, et elle s'était éprise pour lui d'un amour irrésistible.

La peinture, au siècle de Jules II et de Léon X, n'était pas un métier comme aujourd'hui ; c'était une religion pour les artistes, un goût éclairé chez les grands seigneurs, une gloire pour l'Italie et une passion pour les femmes. Lorsqu'un pape quittait le Vatican pour rendre visite à Buonarotti, la fille d'un noble vénitien pouvait sans honte aimer le Tizianello ; mais Béatrice avait conçu un projet qui élevait et enhardissait sa passion. Elle voulait faire de Pippo plus que son amant, elle voulait en faire un grand peintre. Elle connaissait la vie déréglée qu'il menait, et elle avait résolu de l'en arracher. Elle savait qu'en lui, malgré ses désordres, le feu sacré des arts n'était pas éteint, mais seulement couvert de cendre, et elle espérait que l'amour ranimerait la divine étincelle. Elle avait hésité une année entière, caressant en secret cette idée, rencontrant Pippo de temps en temps, regardant ses fenêtres quand elle passait sur le quai. Un caprice l'avait entraînée ; elle n'avait pu résister à la tentation de broder une bourse et de l'envoyer. Elle s'était promis, il est vrai, de ne pas aller plus loin et de ne jamais tenter davantage. Mais quand la signora Dorothée lui avait montré les vers que Pippo avait fait pour elle, elle avait versé des larmes de joie. Elle n'ignorait pas quel risque elle courait en essayant de réaliser son rêve ; mais c'était un rêve de femme, et elle s'était dit en sortant de

chez elle : — Ce que femme veut, Dieu le veut.

Conduite et soutenue par cette pensée, par son amour et par sa franchise, elle se sentait à l'abri de la crainte. En s'agenouillant devant Pippo, elle venait de faire sa première prière à l'Amour ; mais, après le sacrifice de sa fierté, le dieu impatient lui en demandait un autre. Elle n'hésita pas plus à devenir la maîtresse du Tizianello que si elle eût été sa femme. Elle ôta son voile, et le posa sur une statue de Vénus qui se trouvait dans la chambre ; puis, aussi belle et aussi pâle que la déesse de marbre, elle s'abandonna au destin.

Elle passa la journée chez Pippo, comme il avait été convenu. Au coucher du soleil, la gondole qui l'avait amenée vint la chercher. Elle sortit aussi secrètement qu'elle était entrée. Les domestiques avaient été écartés sous différents prétextes ; le portier seul restait dans la maison. Habitué à la manière de vivre de son maître, il ne s'étonna pas de voir une femme masquée traverser la galerie avec Pippo. Mais lorsqu'il vit la dame, auprès de la porte, relever la barbe de son masque, et Pippo lui donner un baiser d'adieu, il s'avança sans bruit et prêta l'oreille.

— Ne m'avais-tu jamais remarquée? demandait gaîment Béatrice.

— Si, répondit Pippo, mais je ne connaissais pas ton visage; toi-même, sois-en sûre, tu ne te doutes pas de ta beauté.

— Ni toi non plus ; tu es beau comme le jour, mille fois plus que je ne le croyais. M'aimeras-tu ?

— Oui, et longtemps.

— Et moi toujours.

Ils se séparèrent sur ces mots, et Pippo resta sur le pas de sa porte, suivant des yeux la gondole qui emportait Béatrice Donato.

VI

Quinze jours s'étaient écoulés, et Béatrice n'avait pas encore parlé du projet qu'elle avait conçu. A dire vrai, elle l'avait un peu oublié elle-même. Les premiers jours d'une liaison amoureuse ressemblent aux excursions des Espagnols, lors de la découverte du nouveau monde. En s'embarquant ils promettaient à leur gouvernement de suivre des instructions précises, de rapporter des plans et de civiliser l'Amérique ; mais, à peine arrivés, l'aspect d'un ciel inconnu, une forêt vierge, une mine d'or ou d'argent, leur faisaient perdre la mémoire. Pour courir après la nouveauté, ils oubliaient leurs promesses et l'Europe entière, mais il leur arrivait de découvrir un trésor : ainsi font quelquefois les amants.

Un autre motif excusait encore Béatrice. Pendant ces quinze jours Pippo n'avait pas joué, et n'était pas allé une seule fois chez la comtesse Orsini. C'était un commencement de sagesse ; Béatrice, du moins, en ugeait ainsi, et je ne sais si elle avait tort ou raison. Pippo passait une moitié du jour près de sa maîtresse, et l'autre moitié à regarder la mer, en buvant du vin

de Samos dans un cabaret du Lido. Ses amis ne le voyaient plus ; il avait rompu toutes ses habitudes, et ne s'inquiétait ni du temps, ni de l'heure, ni de se actions; il s'enivrait en un mot du profond oubli de toutes choses que les premiers baisers d'une belle femme laissent toujours après eux ; et peut-on dire d'un homme, en pareil cas, s'il est sage ou fou ?

Pour me servir d'un mot qui dit tout, Pippo et Béatrice étaient faits l'un pour l'autre ; ils s'en étaient aperçus dès le premier jour, mais encore fallait-il le temps de s'en convaincre, et, pour cela, ce n'était pas trop d'un mois. Un mois se passa donc sans qu'il fût question de peinture. En revanche, il était beaucoup question d'amour, de musique sur l'eau et de promenades hors de la ville. Les grandes dames aiment quelquefois mieux une secrète partie de plaisir dans une auberge des faubourgs, qu'un petit souper dans un boudoir. Béatrice était de cet avis, et elle préférait aux dîners même du doge un poisson frais mangé en tête-à-tête avec Pippo sous les tonnelles de la Quintavalle. Après le repas, ils montaient en gondole, et s'en allaient voguer autour de l'île des Arméniens ; c'est là, entre la ville et le Lido, entre le ciel et la mer, que je conseille au lecteur d'aller, par un beau clair de lune, faire l'amour à la vénitienne.

Au bout d'un mois, un jour que Béatrice était venue secrètement chez Pippo, elle le trouva plus joyeux que de coutume. Lorsqu'elle entra, il venait de déjeuner et se promenait en chantant ; le soleil éclairait sa chambre et faisait reluire sur sa table une

écuelle d'argent pleine de sequins. Il avait joué la veille, et gagné quinze cents piastres à ser Vespasiano. De cette somme il avait acheté un éventail chinois, des gants parfumés et une chaîne d'or faite à Venise et admirablement travaillée ; il avait mis le tout dans un coffret de bois de cèdre incrusté de nacre, qu'il offrit à Béatrice.

Elle reçut tout d'abord ce cadeau avec joie ; mais bientôt après, lorsqu'elle eut appris qu'il provenait d'argent gagné au jeu, elle ne voulut plus l'accepter. Au lieu de se joindre à la gaîté de Pippo, elle tomba dans la rêverie. Peut-être pensait-elle qu'il avait déjà moins d'amour pour elle, puisqu'il était retourné à ses anciens plaisirs. Quoi qu'il en fût, elle vit que le moment était venu de lui parler, et d'essayer de le faire renoncer aux désordres dans lesquels il allait retomber.

Ce n'était pas une entreprise facile. Depuis un mois elle avait déjà pu connaître le caractère de Pippo. Il était, il est vrai, d'une nonchalance extrême pour ce qui regarde les choses ordinaires de la vie, et il pratiquait le *far niente* avec délices ; mais, pour les choses plus importantes, il n'était pas aisé de le maîtriser, à cause de cette indolence même ; car, dès qu'on voulait prendre de l'empire sur lui, au lieu de lutter et de disputer, il laissait dire les gens et n'en faisait pas moins à sa guise. Pour arriver à ses fins, Béatrice prit un détour et lui demanda s'il voulait faire son portrait.

Il y consentit sans peine ; le lendemain il acheta une toile, et fit apporter dans sa chambre un beau

chevalet de chêne sculpté qui avait appartenu à son père. Béatrice arriva dès le matin, couverte d'une ample robe brune, dont elle se débarrassa lorsque Pippo fut prêt à se mettre à l'ouvrage. Elle parut alors devant lui dans un costume à peu près pareil à celui dont Pâris Bordone a revêtu sa Vénus couronnée. Ses cheveux, noués sur le front et entremêlés de perles, tombaient sur ses bras et sur ses épaules en longues mèches ondoyantes. Un collier de perles qui descendait jusqu'à la ceinture, fixé au milieu de sa poitrine par un fermoir d'or, suivait et dessinait les parfaits contours de son sein nu. Sa robe de taffetas, bleu et rose, était relevée sur le genou par une agrafe de rubis, laissant à découvert une jambe polie comme le marbre. Elle portait en outre de riches bracelets et des mules de velours écarlate lacées d'or.

La Vénus de Bordone n'est pas autre chose, comme on sait, que le portrait d'une dame vénitienne ; et ce peintre, élève du Titien, avait une grande réputation en Italie. Mais Béatrice, qui connaissait peut-être le modèle du tableau, savait bien qu'elle était plus belle. Elle voulait exciter l'émulation de Pippo, et elle lui montrait ainsi qu'on pouvait surpasser le Bordone. « Par le sang de Diane ! s'écria le jeune homme lorsqu'il l'eut examinée quelque temps, la Vénus couronnée n'est qu'une écaillère de l'arsenal qui s'est déguisée en déesse ; mais voici la mère de l'Amour et la maîtresse du dieu des batailles ! »

Il est facile de croire que son premier soin, en voyant un si beau modèle, ne fut pas de se mettre à peindre. Béatrice craignit un instant d'être trop belle,

et d'avoir pris un mauvais moyen pour faire réussir ses projets de réforme. Cependant le portrait fut commencé, mais il était ébauché d'une main distraite. Pippo laissa par hasard tomber son pinceau ; Béatrice le ramassa, et en le rendant à son amant : « Le pinceau de ton père, lui dit-elle, tomba ainsi un jour de sa main ; Charles-Quint le ramassa et le lui rendit ; je veux faire comme César, quoique je ne sois pas une impératrice. »

Pippo avait toujours eu pour son père une affection et une admiration sans bornes, et il n'en parlait jamais qu'avec respect. Ce souvenir fit impression sur lui. Il se leva et ouvrit une armoire : — Voilà le pinceau dont vous me parlez, dit-il à Béatrice en le lui montrant ; mon pauvre père l'avait conservé comme une relique, depuis que le maître de la moitié du monde y avait touché.

— Etiez-vous présent à cette scène, demanda Béatrice, et pourriez-vous m'en faire le récit ?

— J'étais bien jeune, répondit Pippo, mais je m'en souviens. C'était à Bologne. Il y avait eu une entrevue entre le pape et l'empereur ; il s'agissait du duché de Florence, ou, pour mieux dire, du sort de l'Italie. On avait vu Paul III et Charles-Quint causer ensemble sur une terrasse, et pendant leur entretien la ville entière se taisait. Au bout d'une heure tout était décidé ; un grand bruit d'hommes et de chevaux avait succédé au silence. On ignorait ce qui allait arriver, et on s'agitait pour le savoir ; mais le plus profond mystère avait été ordonné ; les habitants regardaient passer avec curiosité et avec terreur les moindres offi-

ciers des deux cours; on parlait d'un démembrement de l'Italie, d'exils et de principautés nouvelles. Mon père travaillait à un grand tableau, et il était au bout de l'échelle qui lui servait à peindre, lorsque des hallebardiers, leur pique à la main, ouvrirent la porte et se rangèrent contre le mur. Un page entra et cria à haute voix : « César ! » Quelques minutes après, l'empereur parut, roide dans son pourpoint, et souriant dans sa barbe rousse. Mon père, surpris et charmé de cette visite inattendue, descendait aussi vite qu'il pouvait de son échelle; il était vieux; en s'appuyant à la rampe il laissa tomber son pinceau. Tout le monde restait immobile, car la présence de l'empereur nous avait changés en statues. Mon père était confus de sa lenteur et de sa maladresse, mais il craignait, en se hâtant, de se blesser; Charles-Quint fit quelques pas en avant, se courba lentement et ramassa le pinceau. « Le Titien, dit-il d'une voix claire et impérieuse, le Titien mérite bien d'être servi par César. » Et avec une majesté vraiment sans égale, il rendit le pinceau à mon père, qui mit un genou en terre pour le recevoir.

Après ce récit, que Pippo n'avait pu faire sans émotion, Béatrice resta silencieuse pendant quelque temps; elle baissait la tête et paraissait tellement distraite, qu'il lui demanda à quoi elle pensait.

— Je pense à une chose, répondit-elle. Charles-Quint est mort maintenant, et son fils est roi d'Espagne. Que dirait-on de Philippe II, si, au lieu de porter l'épée de son père, il la laissait se rouiller dans une armoire?

Pippo sourit, et quoiqu'il eût compris la pensée de Béatrice, il lui demanda ce qu'elle voulait dire par là.

— Je veux dire, répondit-elle, que toi aussi tu es l'héritier d'un roi, car le Bordone, le Moreto, le Romanino sont de bons peintres; le Tintoret et le Giorgione étaient des artistes; mais le Titien était un roi; et maintenant qui porte son sceptre?

— Mon frère Orazio, répondit Pipo, eût été un grand peintre s'il eût vécu.

— Sans doute, répliqua Béatrice, et voilà ce qu'on dira des fils du Titien : L'un aurait été grand s'il avait vécu, et l'autre s'il avait voulu.

— Crois-tu cela? dit en riant Pippo; eh bien! on ajoutera donc : Mais il aima mieux aller en gondole avec Béatrice Donato.

Comme c'était une autre réponse que Béatrice avait espérée, elle fut un peu déconcertée. Elle ne perdit pourtant point courage, mais elle prit un temps plus sérieux.

— Ecoute-moi, dit-elle, et ne raille pas. Le seul tableau que tu aies fait a été admiré. Il n'y a personne qui n'en regrette la perte; mais la vie que tu mènes est quelque chose de pire que l'incendie du palais Dolfin, car elle te consume toi-même. Tu ne penses qu'à te divertir, et tu ne réfléchis pas que ce qui est un égarement pour les autres est pour toi une honte. Le fils d'un marchand enrichi peut jouer aux dés, mais non le Tizianello. A quoi sert que tu en saches autant que nos plus vieux peintres, et que tu aies la jeunesse qui leur manque? Tu n'as qu'à essayer

pour réussir, et tu n'essayes pas. Tes amis te trompent, mais je remplis mon devoir en te disant que tu outrages la mémoire de ton père; et qui te le dirait, si ce n'est moi? Tant que tu seras riche, tu trouveras des gens qui t'aideront à te ruiner; tant que tu seras beau, les femmes t'aimeront; mais qu'arrivera-t-il, si, pendant que tu es jeune, on ne te dit pas la vérité? Je suis votre maîtresse, mon cher Seigneur, mais je veux être aussi votre amante. Plût à Dieu que vous fussiez né pauvre! Si vous m'aimez, il faut travailler. J'ai trouvé dans un quartier éloigné de la ville une petite maison retirée, où il n'y a qu'un étage. Nous la ferons meubler, si vous voulez, à notre goût, et nous en aurons deux clefs : l'une sera pour vous et je garderai l'autre. Là nous n'aurons peur de personne, et nous serons en liberté. Vous y ferez porter un chevalet; si vous me promettez d'y venir travailler seulement deux heures par jour, j'irai vous y voir tous les jours. Aurez-vous assez de patience pour cela? Si vous acceptez, dans un an d'ici vous ne m'aimerez probablement plus, mais vous aurez pris l'habitude du travail, et il y aura un grand nom de plus en Italie. Si vous refusez, je ne puis cesser de vous aimer, mais ce sera me dire que vous ne m'aimez pas,

Pendant que Béatrice parlait, elle était tremblante. Elle craignait d'offenser son amant, et cependant elle s'était imposé l'obligation de s'exprimer sans réserve; cette crainte et le désir de plaire faisaient étinceler ses yeux. Elle ne ressemblait plus à Vénus, mais à une Muse. Pippo ne lui répondit pas sur-le-champ;

il la trouvait si belle ainsi, qu'il la laissa quelque temps dans l'inquiétude. A vrai dire, il avait moins écouté les remontrances que l'accent de la voix qui les prononçait; mais cette voix pénétrante l'avait charmé. Béatrice avait parlé de toute son âme, dans le plus pur toscan, avec la douceur vénitienne. Quand une vive ariette sort d'une belle bouche, nous ne faisons pas grande attention aux paroles; il est même quelquefois plus agréable de ne pas les entendre distinctement, et de nous laisser entraîner par la musique seule. Ce fut à peu près ce que fit Pippo. Sans songer à ce qu'on lui demandait, il s'approcha de Béatrice, lui donna un baiser sur le front, et lui dit :

— Tout ce que tu voudras, tu es belle comme un ange.

Il fut convenu qu'à partir de ce jour, Pippo travaillerait régulièrement. Béatrice voulut qu'il s'y engageât par écrit. Elle tira ses tablettes, et en y traçant quelques lignes avec une fierté amoureuse :

— Tu sais, dit-elle, que nous autres Lorédans, nous tenons des comptes fidèles (1). Je t'inscris comme mon débiteur pour deux heures de travail par

(1) Lorsque Foscari fut jugé, Jacques Lorédan, fils de Pierre, croyait ou feignait de croire avoir à venger les pertes de sa famille. Dans ses livres de compte (car il faisait le commerce, comme, à cette époque, presque tous les patriciens), il avait inscrit de sa propre main le doge au nombre de ses débiteurs, « pour la mort, y était-il dit, de mon père et de mon oncle ». De l'autre côté du registre, il avait laissé une page en blanc, pour y faire mention du recouvrement de cette dette ; et en effet, après la perte du doge, il écrivit sur son registre : *l'ha pagata*, il l'a payée.

DARU, *Hist. de la République de Venise.*

jour pendant un an; signe, et paye-moi exactement, afin que je saches que tu m'aimes.

Pippo signa de bonne grâce. — Mais il est bien entendu, dit-il, que je commencerai par faire ton portrait.

Béatrice l'embrassa à son tour, et lui dit à l'oreille :

— Et moi aussi je ferai ton portrait, un beau portrait bien ressemblant, non pas inanimé, mais vivant.

VII

L'amour de Pipo et de Béatrice avait pu se comparer d'abord à une source qui s'échappe de terre; il ressemblait maintenant à un ruisseau qui s'infiltre peu à peu et se creuse un lit dans le sable. Si Pippo eût été noble, il eût certainement épousé Béatrice ; car, à mesure qu'ils se connaissaient mieux, ils s'aimaient davantage ; mais, quoique les Vecelli fussent d'une bonne famille de Cador en Frioul, une pareille union n'était pas possible. Non seulement les proches parents de Béatrice s'y seraient opposés, mais tout ce qui portait à Venise un nom patricien se serait indigné. Ceux qui toléraient le plus volontiers les intrigues d'amour, et qui ne trouvaient rien à redire à ce qu'une noble dame fût la maîtresse d'un peintre, n'eussent jamais pardonné à cette même femme si elle eût épousé son amant. Tels étaient les préjugés de cette époque, qui valait pourtant mieux que la nôtre.

La petite maison était meublée ; Pippo tenait pa-

role en y allant tous les jours. Dire qu'il travaillait, ce serait trop, mais il en faisait semblant, ou plutôt il croyait travailler. Béatrice, de son côté, tenait plus qu'elle n'avait promis, car elle arrivait toujours la première. Le portrait était ébauché ; il avançait lentement, mais il était sur le chevalet, et, quoiqu'on n'y touchât pas la plupart du temps, il faisait du moins l'office de témoin, soit pour encourager l'amour, soit pour excuser la paresse.

Tous les matins Béatrice envoyait à son amant un bouquet par sa négresse, afin qu'il s'accoutumât à se lever de bonne heure. « Un peintre doit être debout à l'aurore, disait-elle ; la lumière du soleil est sa vie et le véritable élément de son art, puisqu'il ne peut rien faire sans elle. »

Cet avertissement paraissait juste à Pippo, mais il en trouvait l'application difficile. Il lui arrivait de mettre le bouquet de la négresse dans le verre d'eau sucrée qu'il avait sur sa table de nuit, et de se rendormir. Quand, pour aller à la petite maison, il passait sous les fenêtres de la comtesse Orsini, il lui semblait que son argent s'agitait dans sa poche. Il rencontra un jour à la promenade ser Vespasiano, qui lui demanda pourquoi on ne le voyait plus.

— J'ai fait serment de ne plus tenir un cornet, répondit-il, et de ne plus toucher à une carte ; mais, puisque vous voilà, jouons à croix ou pile l'argent que nous avons sur nous.

Ser Vespasiano, qui, bien qu'il fût vieux et notaire, n'en était pas moins le jeu incarné, n'eut garde de refuser cette proposition. Il jeta une piastre en l'air,

perdit une trentaine de sequins et s'en fut très peu satisfait. — Quel dommage, pensa Pippo, de ne pas jouer en ce moment-ci ! je suis sûr que la bourse de Béatrice continuerait à me porter bonheur, et que je regagnerais en huit jours ce que j'ai perdu depuis deux ans.

C'était pourtant avec grand plaisir qu'il obéissait à sa maîtresse. Son petit atelier offrait l'aspect le plus gai et le plus tranquille. Il s'y trouvait comme dans un monde nouveau, dont cependant il avait mémoire, car sa toile et son chevalet lui rappelaient son enfance. Les choses qui nous ont été jadis familières nous le redeviennent aisément, et cette facilité, jointe au souvenir, nous les rend chères sans que nous sachions pourquoi. Lorsque Pippo prenait sa palette, et que, par une belle matinée, il y écrasait ses couleurs brillantes; puis quand il les regardait disposées en ordre et prêtes à se mêler sous sa main, il lui semblait entendre derrière lui la voix rude de son père lui crier comme autrefois : « Allons, fainéant, à quoi rêves-tu? qu'on m'entame hardiment cette besogne! » A ce souvenir, il tournait la tête ; mais, au lieu du sévère visage du Titien, il voyait Béatrice les bras et le sein nus, le front couronné de perles, qui se préparait à poser devant lui, et qui lui disait en souriant : « Quand il vous plaira, mon seigneur. »

Il ne faut pas croire qu'il fût indifférent aux conseils qu'elle lui donnait, et elle ne les lui épargnait pas. Tantôt elle lui parlait des maîtres vénitiens, et de la place glorieuse qu'ils avaient conquise parmi les écoles d'Italie; tantôt, après lui avoir rappelé à quelle

grandeur l'art s'était élevé, elle lui en montrait la décadence. Elle n'avait que trop raison sur ce sujet,car Venise faisait alors ce que venait de faire Florence : elle perdait non seulement sa gloire, mais le respect de sa gloire. Michel-Ange et le Titien avaient vécu tous deux près d'un siècle; après avoir enseigné les arts à leur patrie, ils avaient lutté contre le désordre aussi longtemps que le peut la force humaine; mais ces deux vieilles colonnes s'étaient enfin écroulées. Pour élever aux nues des novateurs obscurs, on oubliait les maîtres à peine ensevelis. Brescia, Crémone, ouvraient de nouvelles écoles, et les proclamaient supérieures aux anciennes. A Venise même, le fils d'un élève du Titien, usurpant le surnom donné à Pippo, se faisait appeler, comme lui, le Tizianello, et remplissait d'ouvrages du plus mauvais goût l'église patriarcale.

Quand même Pippo ne se fût pas soucié de la honte de sa patrie, il devait s'irriter de ce scandale. Lorsqu'on vantait devant lui un mauvais tableau, ou lorsqu'on trouvait dans quelque église une méchante toile au milieu des chefs-d'œuvre de son père, il éprouvait le même déplaisir qu'aurait pu ressentir un praticien en voyant le nom d'un bâtard inscrit sur le livre d'or. Béatrice comprenait ce déplaisir, et les femmes ont toutes plus ou moins un peu l'instinct de Dalila ; elles savent saisir à propos le secret des cheveux de Samson. Tout en respectant les noms consacrés, Béatrice avait soin de faire de temps en temps l'éloge de quelque peintre médiocre. Il ne lui était pas facile de se contredire ainsi elle-même, mais elle donnait à

ces faux éloges, avec beaucoup d'habileté, un air de vraisemblance. Par ce moyen, elle parvenait souvent à exciter la mauvaise humeur de Pippo, et elle avait remarqué que, dans ces moments, il se mettait à l'ouvrage avec une vivacité extraordinaire. Il avait alors la hardiesse d'un maître, et l'impatience l'inspirait. Mais son caractère frivole reprenait bientôt le dessus; il jetait tout à coup son pinceau. « Allons boire un verre de vin de Chypre, disait-il, et ne parlons plus de ces sottises. »

Un esprit aussi inconstant eût peut-être découragé une autre que Béatrice ; mais, puisque nous trouvons dans l'histoire le récit des haines les plus tenaces, il ne faut pas s'étonner que l'amour puisse donner de la persévérance. Béatrice était persuadée d'une chose vraie, c'est que l'habitude peut tout ; et voici d'où lui venait cette conviction. Elle avait vu son père, homme extrêmement riche et d'une faible santé, se livrer, dans sa vieillesse, aux plus grandes fatigues, aux calculs les plus arides pour augmenter de quelques sequins son immense fortune. Elle l'avait souvent supplié de se ménager, mais il avait constamment fait la même réponse : « Que c'était une habitude prise dès l'enfance, qui lui était devenue nécessaire, et qu'il conserverait tant qu'il vivrait. » Instruite par cet exemple, Béatrice ne voulait rien préjuger tant que Pippo ne se serait pas astreint à un travail régulier, et elle se disait que l'amour de la gloire est une noble convoitise qui doit être aussi forte que l'avarice.

En pensant ainsi, elle ne se trompait pas ; mais la difficulté consistait en ceci, que, pour donner à

Pippo une bonne habitude, il fallait lui en ôter une mauvaise. Or il y a de mauvaises herbes qui s'arrachent sans beaucoup d'efforts, mais le jeu n'est pas de celles-là ; peut-être même est-ce la seule passion qui puisse résister à l'amour, car on a vu des ambitieux, des libertins et des dévots céder à la volonté d'une femme, mais bien rarement des joueurs, et la raison en est facile à dire. De même que le métal monnayé représente presque toutes les jouissances, le jeu résume presque toutes les émotions ; chaque carte, chaque coup de dé entraînent la perte ou la possession d'un certain nombre de pièces d'or ou d'argent, et chacune de ces pièces est le signe d'une jouissance indéterminée. Celui qui gagne sent donc une multitude de désirs, et non-seulement il s'y livre en liberté, mais il cherche à s'en créer de nouveaux, ayant la certitude de les satisfaire. De là le désespoir de celui qui perd, et qui se trouve tout à coup dans l'impossibilité d'agir, après avoir manié des sommes énormes. De telles épreuves, répétées souvent, épuisent et exaltent à la fois l'esprit, le jettent dans une sorte de vertige, et les sensations ordinaires sont trop faibles. Elles se présentent d'une manière trop lente et trop successive, pour que le joueur, accoutumé à concentrer les siennes, puisse y prendre le moindre intérêt.

Heureusement pour Pippo, son père l'avait laissé trop riche pour que la perte ou le gain pussent exercer sur lui une influence aussi funeste. Le désœuvrement, plutôt que le vice, 'avait poussé ; il était trop jeune, d'ailleurs, pour que le mal fût sans remède ;

l'inconstance même de ses goûts le prouvait ; il n'était donc pas impossible qu'il se corrigeât, pourvu qu'on sût veiller attentivement sur lui. Cette nécessité n'avait pas échappé à Béatrice, et, sans s'inquiéter du soin de sa propre réputation, elle passait près de son amant presque toutes ses journées. D'autre part, pour que l'habitude n'engendrât pas la satiété, elle mettait en œuvre toutes les ressources de la coquetterie féminine ; sa coiffure, sa parure, son langage même, variaient sans cesse, et, de peur que Pippo ne vînt à se dégoûter d'elle, elle changeait de robe tous les jours. Pippo s'apercevait de ces petits stratagèmes ; mais il n'était pas si sot que de s'en fâcher, tout au contraire, car de son côté il en faisait autant ; il changeait d'humeur et de façons autant de fois que de collerette. Mais il n'avait pas, pour cela, besoin de s'y étudier ; le naturel y pourvoyait et il disait quelquefois en riant : « Un goujon est un petit poisson, et un caprice est une petite passion. »

Vivant ainsi et aimant tous deux le plaisir, nos amants s'entendaient à merveille. Une seule chose inquiétait Béatrice. Toutes les fois qu'elle parlait à Pippo des projets qu'elle formait pour l'avenir, il se contentait de répondre : — Commençons par faire ton portrait.

— Je ne demande pas mieux, disait-elle, et il y a longtemps que cela est convenu. Mais que comptes-tu faire ensuite ? Ce portrait ne peut être exposé en public, et il faut, dès qu'il sera fini, penser à te faire connaître. As-tu quelque sujet dans la tête ? Sera-ce un tableau d'église ou d'histoire ?

Quand elle lui adressait ces questions, il trouvait toujours moyen d'avoir quelque distraction qui l'empêchait d'entendre, comme, par exemple, de ramasser son mouchoir, de rajuster un bouton de son habit, ou toute autre bagatelle de même sorte. Elle avait commencé par croire que ce pouvait être un mystère d'artiste, et qu'il ne voulait pas rendre compte de ses plans : mais personne n'était moins mystérieux que lui, ni même plus confiant, du moins avec sa maîtresse, car il n'y a pas d'amour sans confiance. Serait-il possible qu'il me trompât, se demandait Béatrice, que sa complaisance ne fût qu'un jeu, et qu'il n'eût pas l'intention de tenir sa parole ?

Lorsque ce doute lui venait à l'esprit, elle prenait un air grave et presque hautain : « J'ai votre promesse, disait-elle ; vous vous êtes engagé pour un an, et nous verrons si vous êtes homme d'honneur. » Mais, avant qu'elle eût achevé sa phrase, Pippo l'embrassait tendrement. « Commençons par faire ton portrait, répétait-il. » Puis il savait s'y prendre de façon à lui faire parler d'autre chose.

On peut juger si elle avait hâte de voir ce portrait terminé. Au bout de six semaines, il le fut enfin. Lorsqu'elle posa pour la dernière séance, Béatrice était si joyeuse, qu'elle ne pouvait rester en place ; elle allait et venait du tableau à son fauteuil, et elle se récriait à la fois d'admiration et de plaisir. Pippo travaillait lentement et secouait la tête de temps en temps ; il fronça tout à coup le sourcil, et passa brusquement sur sa toile le linge qui lui servait à essuyer ses pinceaux. Béatrice courut à lui aussitôt, et elle

vit qu'il avait effacé la bouche et les yeux. Elle en fut tellement consternée, qu'elle ne put retenir ses larmes ; mais Pippo remit tranquillement ses couleurs dans sa boîte : « Le regard et le sourire, dit il, sont deux choses difficiles à rendre ; il faut être inspiré pour oser les peindre. Je ne me sens pas la main assez sûre, et je ne sais même pas si je l'aurai jamais. »

Le portrait resta donc ainsi défiguré, et toutes les fois que Béatrice regardait cette tête sans bouche et sans yeux, elle sentait redoubler son inquiétude.

VIII

Le lecteur a pu remarquer que Pippo aimait les vins grecs. Or, quoique les vins d'Orient ne soient pas bavards, après un bon dîner il jasait volontiers au dessert. Béatrice ne manquait jamais de faire tomber la conversation sur la peinture ; mais, dès qu'il en était question, il arrivait de deux choses l'une : ou Pippo gardait le silence, et il avait alors un certain sourire que Béatrice n'aimait pas à voir sur ses lèvres ; ou il parlait des arts avec une indifférence et un dédain singuliers. Une pensée bizarre lui revenait surtout, la plupart du temps, dans ces entretiens.

— Il y aurait un beau tableau à faire, disait-il, il représenterait le Campo-Vaccino à Rome, au soleil

couchant. L'horizon est vaste, la place déserte. Sur le premier plan, des enfants jouent sur des ruines; au second plan, on voit passer un jeune homme enveloppé d'un manteau ; son visage est pâle, ses traits délicats sont altérés par la souffrance ; il faut qu'en le voyant on devine qu'il va mourir. D'une main il tient une palette et des pinceaux, de l'autre il s'appuie sur une femme jeune et robuste, qui tourne la tête en souriant. Afin d'expliquer cette scène, il faudrait mettre au bas la date du jour où elle se passe, le vendredi saint de l'année 1520.

Béatrice comprenait aisément le sens de cette espèce d'énigme. C'était le vendredi saint de l'année 1520 que Raphaël était mort à Rome, et quoiqu'on eût essayé de démentir le bruit qui en avait couru, il était certain que ce grand homme avait expiré dans les bras de sa maîtresse. Le tableau que projetait Pippo eût donc représenté Raphaël peu d'instants avant sa fin; et une telle scène, en effet, traitée avec simplicité par un véritable artiste, eût pu être belle. Mais Béatrice savait à quoi s'en tenir sur ce projet supposé, et elle lisait dans les yeux de son amant ce qu'il lui donnait à entendre.

Tandis que tout le monde s'accordait, en Italie, à déplorer cette mort, Pippo avait coutume, au contraire, de la vanter, et il disait souvent que, malgré tout le génie de Raphaël, sa mort était plus belle que sa vie. Cette pensée révoltait Béatrice, sans qu'elle pût se défendre d'en sourire ; c'était dire que l'amour vaut mieux que la gloire, et si une pareille idée peut être blâmée par une femme, elle ne peut

du moins l'offenser. Si Pippo avait choisi un autre exemple, Béatrice aurait peut-être été de son avis. — Mais pourquoi, disait-elle, opposer l'une à l'autre deux choses qui sympathisent si bien? L'amour et la gloire sont le frère et la sœur ; pourquoi veux-tu les désunir?

—On ne fait jamais bien deux choses à la fois, ajoutait Pippo. Tu ne conseillerais pas à un commerçant de faire des vers en même temps que ses calculs, ni à un poète d'auner de la toile pendant qu'il chercherait ses rimes. Pourquoi donc veux-tu me faire peindre pendant que je suis amoureux?

Béatrice ne savait trop que répondre, car elle n'osait dire que l'amour n'est pas une occupation.

— Veux-tu donc mourir comme Raphaël? demandait-elle ; et si tu le veux, que ne commences-tu par faire comme lui?

— C'est, au contraire, répondait Pippo, de peur de mourir comme Raphaël que je ne veux pas faire comme lui. Ou Raphaël a eu tort de devenir amoureux étant peintre, ou il a eu tort de se mettre à peindre étant amoureux. C'est pourquoi il est mort à trente-sept ans, d'une manière glorieuse, il est vrai ; mais il n'y a pas de bonne manière de mourir. S'il eût fait seulement cinquante chefs-d'œuvre de moins, c'eût été un malheur pour le pape, qui aurait été obligé de faire décorer ses chapelles par un autre ; mais la Fornarine en aurait eu cinquante baisers de plus, et Raphaël aurait évité l'odeur des couleurs à l'huile, qui est si nuisible à la santé.

— Feras-tu donc de moi une Fornarine ? s'écriait

alors Béatrice ; si tu ne prends soin ni de ta gloire ni de ta vie, veux-tu me charger de t'ensevelir ?

— Non, en vérité, répondait Pippo, en portant son verre à ses lèvres ; si je pouvais te métamorphoser, je ferais de toi une Staphylé (1).

Malgré le ton léger qu'il affectait, Pippo, en s'exprimant ainsi, ne plaisantait pas tant qu'on pourrait le croire. Il cachait même sous ces railleries une opinion raisonnable, et voici quel était le fond de sa pensée.

On a souvent parlé, dans l'histoire des arts, de la facilité avec laquelle de grands artistes exécutaient leurs ouvrages, et on en a cité qui savaient allier au travail le désordre et l'oisiveté même. Mais il n'y a pas de plus grande erreur que celle-là. Il n'est pas impossible qu'un peintre exercé, sûr de sa main et de sa réputation, réussisse à faire une belle esquisse au milieu des distractions et des plaisirs. Le Vinci peignit quelquefois, dit-on, tenant sa lyre d'une main; mais le célèbre portrait de la Joconde resta quatre ans sur son chevalet. Malgré de rares tours de force, qui, en résultat, sont toujours trop vantés, il est certain que ce qui est véritablement beau est l'ouvrage du temps et du recueillement, et qu'il n'y a pas de vrai génie sans patience.

Pippo était convaincu de cette règle, et l'exemple de son père l'avait confirmé dans son opinion. En effet il n'a peut-être jamais existé un peintre aussi hardi

(1) Nymphe dont Bacchus fut amoureux. Il la changea en grappe de raisin.

que le Titien, si ce n'est son élève Rubens ; mais si la main du Titien était vive, sa pensée était patiente. Pendant quatre-vingt-dix-neuf ans qu'il vécut, il s'occupa constamment de son art. A ses débuts, il avait commencé par peindre avec une timidité minutieuse et une sécheresse qui faisaient ressembler ses ouvrages aux tableaux gothiques d'Albert Dürer. Ce ne fut qu'après de longs travaux qu'il osa obéir à son génie et laisser courir son pinceau ; encore eut-il quelquefois à s'en repentir, et il arriva à Michel-Ange de dire, en voyant une toile du Titien, qu'il était fâcheux qu'à Venise on négligeât les principes du dessin.

Or, au moment où se passait ce que je raconte, une facilité déplorable, qui est toujours le premier signe de la décadence des arts, régnait à Venise. Pippo, soutenu par le nom qu'il portait, avec un peu d'audace et les études qu'il avait faites, pouvait aisément et promptement s'illustrer : mais c'était là précisément ce qu'il ne voulait pas. Il eût regardé comme une chose honteuse de profiter de l'ignorance du vulgaire ; il se disait, avec raison, que le fils d'un architecte ne doit pas démolir ce qu'a bâti son père, et que, si le fils du Titien se faisait peintre, il était de son devoir de s'opposer à la décadence de la peinture.

Mais, pour entreprendre une pareille tâche, il lui fallait sans aucun doute y consacrer sa vie entière. Réussirait-il ? C'était incertain. Un seul homme a bien peu de force, quand tout un siècle lutte contre lui ; il est emporté par la multitude comme un nageur par un tourbillon. Qu'arriverait-il donc ? Pippo ne

s'aveuglait pas sur son propre compte ; il prévoyait que le courage lui manquerait tôt ou tard, et que ses anciens plaisirs l'entraîneraient de nouveau ; il courait donc la chance de faire un sacrifice inutile, soit que ce sacrifice fût entier, soit qu'il fût incomplet ; et quel fruit en recueillerait-il ? Il était jeune, riche, bien portant, et il avait une belle maîtresse ; pour vivre heureux sans qu'on eût, après tout, de reproches à lui faire, il n'avait qu'à laisser le soleil se lever et se coucher. Fallait-il renoncer à tant de biens pour une gloire douteuse qui, probablement, lui échapperait ?

C'était après y avoir mûrement réfléchi que Pippo avait pris le parti d'affecter une indifférence qui, peu à peu, lui était devenue naturelle. « Si j'étudie encore vingt ans, disait-il, et si j'essaye d'imiter mon père, je chanterai devant des sourds ; si la force me manque, je déshonorerai mon nom. » Et, avec sa gaîté habituelle, il concluait en s'écriant : « Au diable la peinture ! la vie est trop courte. »

Pendant qu'il disputait avec Béatrice, le portrait restait toujours inachevé. Pippo entra un jour, par hasard, dans le couvent des Servites. Sur un échafaud élevé dans une chapelle, il aperçut le fils de Marco Vecellio, celui-là même qui, comme je l'ai dit plus haut, se faisait appeler aussi le Tizianello. Ce jeune homme n'avait pour prendre ce nom aucun motif raisonnable, si ce n'est qu'il était parent éloigné du Titien, et qu'il s'appelait, de son nom de baptême, Tito, dont il avait fait Titien, et de Titien Tizianello, moyennant quoi les badauds de Venise le croyaient

héritier du génie du grand peintre, et s'extasiaient devant ses fresques. Pippo ne s'était jamais guère inquiété de cette supercherie ridicule ; mais en ce moment, soit qu'il lui fût désagréable de se trouver vis-à-vis de ce personnage, soit qu'il pensât à sa propre valeur plus sérieusement que d'ordinaire, il s'approcha de l'échafaud qui était soutenu par de petites poutres mal étayées : il donna un coup de pied sur l'une de ces poutres, et la fit tomber. Fort heureusement l'échafaud ne tomba pas en même temps ; mais il vacilla de telle sorte, que le soi-disant Tizianello chancela d'abord comme s'il eût été ivre, puis acheva de perdre l'équilibre au milieu de ses couleurs dont il fut bariolé de la plus étrange façon.

On peut juger, lorsqu'il se releva, de la colère où il était. Il descendit aussitôt de son échafaud, et s'avança vers Pippo en lui adressant des injures. Un prêtre se jeta entre eux pour les séparer, au moment où ils allaient tirer l'épée dans le saint lieu ; les dévotes s'enfuirent épouvantées avec de grands signes de croix, tandis que les curieux s'empressèrent d'accourir. Tito criait à haute voix qu'un homme avait voulu l'assassiner, et qu'il demandait justice de ce crime; la poutre renversée en témoignait. Les assistants commencèrent à murmurer, et l'un d'eux, plus hardi que les autres, voulut prendre Pippo au collet.

Pippo, qui n'avait agi que par étourderie, et qui regardait cette scène en riant, se voyant sur le point d'être traîné en prison et s'entendant traiter d'assassin, se mit à son tour en colère. Après avoir rude-

ment repoussé celui qui voulait l'arrêter, il s'élança sur Tito.

— C'est toi, s'écria-t-il en le saisissant, c'est toi qu'il faut prendre au collet et mener sur la place Saint-Marc pour y être pendu comme un voleur! Sais-tu à qui tu parles, emprunteur de noms? Je me nomme Pomponio Vecellio, fils de Titien. J'ai donné tout à l'heure un coup de pied dans ta baraque vermoulue; mais si mon père eût été à ma place, sois sûr que, pour t'apprendre à te faire appeler le Tizianello, il t'aurait si bien secoué sur ton arbre que tu en serais tombé comme une pomme pourrie. Mais il n'en serait pas resté là. Pour te traiter comme tu le mérites, il t'aurait pris par l'oreille, insolent écolier, et il t'aurait ramené à l'atelier, dont tu t'es échappé avant de savoir dessiner une tête. De quel droit salis-tu les murs de ce couvent et signes-tu de mon nom tes misérables fresques? Va-t'en apprendre l'anatomie et copier des écorchés pendant dix ans, comme je l'ai fait, moi, chez mon père, et nous verrons ensuite qui tu es et si tu as une signature. Mais jusque-là ne t'avise plus de prendre celle qui m'appartient, sinon je te jette dans le canal, afin de te baptiser une fois pour toutes!

Pippo sortit de l'église sur ces mots. Dès que la foule avait entendu son nom, elle s'était aussitôt calmée; elle s'écarta pour lui ouvrir un passage, et le suivit avec curiosité. Il s'en fut à la petite maison, où il trouva Béatrice qui l'attendait. Sans perdre de temps à lui raconter son aventure, il prit sa palette, et, encore ému de colère, il se mit à travailler au portrait.

En moins d'une heure il l'acheva. Il y fit en même temps de grands changements; il retrancha d'abord plusieurs détails trop minutieux; il disposa plus librement les draperies, retoucha le fond et les accessoires, qui sont des parties très importantes dans la peinture vénitienne. Il en vint ensuite à la bouche et aux yeux, et il réussit, en quelques coups de pinceau, à leur donner une expression parfaite. Le regard était doux et fier; les lèvres, au-dessus desquelles paraissait un léger duvet, étaient entr'ouvertes; les dents brillaient comme des perles, et la parole semblait prête à sortir.

— Tu ne te nommeras pas Vénus couronnée, dit-il quand tout fut fini, mais Vénus amoureuse.

On devine la joie de Béatrice; pendant que Pippo travaillait, elle avait à peine osé respirer ; elle l'embrassa et le remercia cent fois, et lui dit qu'à l'avenir elle ne voulait plus l'appeler Tizianello, mais Titien. Pendant le reste de la journée, elle ne parla que des beautés sans nombre qu'elle découvrait à chaque instant dans son portrait; non seulement elle regrettait qu'il ne pût être exposé, mais elle était près de demander qu'il le fût. La soirée se passa à la Quintavalle, et jamais les deux amants n'avaient été plus gais ni plus heureux. Pippo montrait lui-même une joie d'enfant, et ce ne fut que le plus tard possible, après mille protestations d'amour, que Béatrice se décida à se séparer de lui pour quelques heures.

Elle ne dormit pas de la nuit ; les plus riants projets, les plus douces espérances l'agitèrent. Elle voyait déjà ses rêves réalisés, son amant vanté et envié par

toute l'Italie, et Venise lui devant une gloire nouvelle. Le lendemain elle se rendit, comme d'ordinaire, la première au rendez-vous, et elle commença, en attendant Pippo, par regarder son cher portrait. Le fond de ce portrait était un paysage, et il y avait sur le premier plan une roche. Sur cette roche Béatrice aperçut quelques lignes tracées avec du cinabre. Elle se pencha avec inquiétude pour les lire : en caractères gothiques, très fins, était écrit le sonnet suivant :

Béatrix Donato fut le doux nom de celle
Dont la forme terrestre eut ce divin contour.
Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour ;
Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
Et dis si par hasard la tienne est aussi belle !

Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
(Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle !

Quelque effort que Béatrice pût faire par la suite, elle n'obtint jamais de son amant qu'il travaillât de nouveau ; il fut inflexible à toutes ses prières, et. quand elle le pressait trop vivement, il lui récitait

son sonnet. Il resta ainsi jusqu'à sa mort fidèle à sa paresse; et Béatrice, dit-on, le fut à son amour. Ils vécurent longtemps comme deux époux, et il est à regretter que l'orgueil des Lorédans, blessé de cette liaison publique, ait détruit le portrait de Béatrice, comme le hasard avait détruit le premier tableau du Tizianello (1).

(1) C'est aux recherches d'un amateur célèbre, M. Doglioni, qu'on doit de savoir que ce tableau a existé. (Note d'Alfred de Musset.)

TABLE

APPENDICE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quatorze janvier mil neuf cent dix.

PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie. Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes

Epilogues (actualité): Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiàtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Riciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro.........	1.25	Un numéro.........	1.50
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois..........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois........	10 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.